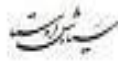




David ABBASI



DIALOGUE  
AVEC L'HISTOIRE



**Pierre MARION, Jacques VERGES, Pierre HENRY, Daniel GELIN, Général Abbas GHRABAGHI, Général Henri PARIS, Robert MENARD, Jean pierre RAFFARIN, Roger HERNU, Michel CHARASSE, Henri CAILLAVET, Mehdi BAZARGAN, Eli BARNAVI, Ari Ben MENACHE, Daryoush FOROUHAR, François LEBEL, José BOVE, Eric HALPHEN**

*David ABBASI*

# DIALOGUE AVEC L'HISTOIRE

**Pierre MARION**, Ancien directeur général de la sécurité extérieure DGSE

**Henri CAILLAVET**, Sénateur ministre

**Pierre HENRY**, Directeur général de France terre d'asile

**Jacques VERGES**, Avocat des indéfendables

**Rober MENARD**, Fondateur et secrétaire général jusqu'au 2008 de Reporters sans frontières

**Michel CHARASSE**, Sénateur ministre

**Roger HERNU**, président de loge maçonnique

**Daniel GELIN**, Comédien, réalisateur et scénariste

**Mehdi BAZARGAN**, Chef du gouvernement, le premier Premier ministre après la révolution iranienne

**Général Abbas GHRABAGHI**, Dernier chef d'état-major des forces armées iraniennes, ainsi que vice-commandant en chef de l'armée impériale iranienne sous le règne de la dynastie Pahlavi.

**Jean pierre RAFFARIN**, Premier Ministre

**Elie BARNAVI**, Historien , diplomate et ambassadeur d'Israël

**François LEBEL**, Maire de paris 8 eme

**José BOVE**, Une des figures du mouvement altermondialiste et homme politique

**Ari Ben MENACHE**, Employé d'Israël au Direction du renseignement militaire de 1977 à 1978. un iranien d'origine israélienne homme d'affaires , consultant en sécurité et auteur ...

**Eric HALPHEN**, Magistrat

**Général Henri PARIS**, Président de Démocraties

## **Les Titres Généraux**

**Henri CAILLAVET** ..... Page 6

*(Ministre, Sénateur)*

*Le fonctionnement du cerveau et plus particulièrement celui des fanatiques*

*La perception du temps*

*Qu'est-ce que le rationalisme ?*

*La question de la laïcité*

*Le problème de l'euthanasie*

*Qui est l'homme de demain ?*

*Pourquoi devenir matérialiste et athée ?*

*Les progrès de la science dans le futur*

**Pierre HENRY** ..... Page 26

*(Directeur Général de France Terre d'Asile)*

*Son sentiment sur les élections présidentielles*

*Que pense t-il de la dualité Droite Gauche ?*

*Le jeu du vote utile*

**Jacques VERGES** ..... Page 29

*(Avoca)*

*La perception qu'il a de lui-même*

*Les messagers ou les prophètes, positifs dans l'histoire humaine ?*

*La défense de Monsieur Nagash et sa libération*

*Sa vision du procès de Saddam Hussein*

*Point de vue sur le rapport du 11 septembre*

**Rober MENARD** ..... Page 41

*(secrétaire général à vie de l'association française Reporters sans frontières)*

*La violence dans la politique internationale*

*La guerre contre le terrorisme peine à vaincre*

*L'Iran et les tchéchènes*

*Pourquoi ce combat international contre le terrorisme et la position des Etats-Unis*

*La présence des Etats-Unis en Irak, programmée ?*

**Michel CHARASSE** ..... Page 46

*(Sénateur, Maire)*

*Les actes de Mitterrand du point de vue international*

*Pourquoi parle t-on encore autant de lui ?*

*Le rôle de sa fille, Mazarine*

*Son avis sur le nucléaire*

*Le point sur son dernier ouvrage*

**Roger HERNU** ..... Page 49

*(frère de Charles Hernu)*

*La question de l'Euthanasie*

**Daniel GELIN** ..... Page 53

*(Acteur, Poète)*

*Sa représentation du cinéma au sens général*

*Ses débuts dans le cinéma et plus particulièrement dans le théâtre*  
*Ses plus beaux souvenirs et ses plus belles rencontres dans le cinéma*  
*La sensibilité des acteurs*  
*Dualité cinéma français et cinéma américain*  
*Sa vision du Shah d'Iran et du pays.*

**Mehdi BAZARGAN** ..... Page 75

*(premier chef de gouvernement après chah du chah)*  
*Le point sur son mouvement en Iran*  
*Les acquis de la révolution.*

**Pierre MARION** ..... Page 79

*(Ancien Directeur des services de contre-espionnage Français, DGSE)*  
*Les raisons de son silence pendant 8 années*  
*Comment peut-on entrer à la DGSE ?*  
*Ses relations avec François Mitterrand et Charles Hernu*  
*Les dessous des services secrets et leurs opérations*  
*Son avis face au terrorisme*  
*Ses propositions pour stopper le conflit au Proche-orient.*

**Abbas GHRABAGHI** ..... Page 98

*(Chef d'état major du shah d'Iran)*  
*Qui était cet homme dans la vie politique iranienne ?*  
*La maladie du Shah et son secret*  
*Pourquoi à l'époque, l'armée iranienne n'a pas organisé un coup d'Etat ?*  
*L'opposition Iran-Irak*  
*Le poids des puissances étrangères et du mouvement populaire à l'intérieur dans la révolution iranienne*  
*Sa sortie de l'Iran et son exil.*

**Jean pierre RAFFARIN** ..... Page 109

*(Premier Ministre de Jacques Chirac)*  
*Démocratie et Islam*

**Elie BARNAVI** ..... Page 111

*(Ambassadeur d'Israël en France)*  
*Le problème de la Palestine*  
*La paix entre Israël et la Palestine est-elle possible ?*  
*Le combat contre le terrorisme*  
*Les juifs dans les pays musulmans*  
*La laïcité en Israël .*

**François LEBEL** ..... Page 117

*(Maire de Paris 8<sup>ème</sup>)*  
*Son sentiment concernant les prochaines élections présidentielles de 2002*  
*Sa venue à la mairie du 8<sup>ème</sup> arrondissement de Paris*  
*Retour sur les particularités du 8<sup>ème</sup> arrondissement de Paris*  
*Le point sur ce qu'il a apporté depuis qu'il est en poste*  
*Sa vision des attentats du 11 septembre*  
*Ses liens avec Shapour Bakhtiar.*

**José BOVE** ..... Page 125

*Les raisons de sa non participation aux présidentielles*  
*Son sentiment après son voyage en Palestine*  
*Son message pour la Palestine*  
*Les barrières à la création d'un Etat Palestinien.*

**Ari Ben MENACHE** ..... Page 130

*(Ancien conseiller du Premier Ministre d'Israël)*

*-Les relations Iran-Israël*  
*-Le prestige d'Israël*  
*-Israël et l'ayatollah Khomeiny*  
*-la Mosad était-elle informée de la maladie du Chah?*  
*-Israël désirait envoyer une équipe à Neuphle-le-Château pour éliminer Khomeiny mais*  
*-L'Israël n'avait plus peur des arabes et n'avez donc plus besoin de l'Iran.*

**Eric HALPHEN** ..... Page 138

*(Juge)*

*-la mondialisation....*  
*-la montée des pouvoirs politiques religieux dans le monde...*  
*-Les anglo-saxons n'essaie pas de créer un pouvoir religieux pour leurs intérêts*  
*-Les juges rouges.*

**Henri PARIS** ..... Page 140

*(Président de Démocraties)*

*Retour sur son dernier ouvrage "L'ATOME ROUGE".*  
*La question de la fuite du nucléaire et sa propagation*  
*Qui a le droit d'utiliser le nucléaire ? Le monopole américain ?*  
*Les essais nucléaires français. Une bonne solution ?*

# Henri Caillavet

(Sénateur)



Pendant plus de 30 ans Monsieur ABBASI, grâce à ses émissions télévisées et radiophoniques, a interviewé plusieurs dizaines de personnalités internationales... Voici l'une d'entre elles !

## **Les questions et les sujets abordés :**

Le fonctionnement du cerveau et plus particulièrement celui des fanatiques

La perception du temps

Qu'est-ce que le rationalisme ?

La question de la laïcité

Le problème de l'euthanasie

Qui est l'homme de demain ?

Pourquoi devenir matérialiste et athée ?

Les progrès de la science dans le futur

**Entretien avec**

## **Henri Caillavet**

(Ancien ministre et sénateur )

*ABBASI (Siyavash Awesta)*

06/04/1996, RADIO ICI & MAINTENANT !

**David ABBASI** : Je reçois Monsieur Henri CAILLAVET, ancien ministre,

député et législateur important de notre époque, celui que j'appelle le monument d'histoire contemporaine français. Ancien ministre, membre honoraire du Parlement, trente années de mandat de Député et de Sénateur à votre actif, également Maire, Conseiller général entre 1946 et 1984, Président honoraire de la Fraternelle parlementaire, Vice-président de l'Union Rationaliste et du Cercle Renan, co-fondateur des Radicaux de gauche, et je n'ai pas fini. Vous avez été membre de la Commission Nationale de l'Informatique et des Libertés, la CNIL, et maintenant du Conseil National d'Ethique, Docteur d'état ès sciences économiques.

Homme de liberté, dans les années trente, vous vous impliquez dans les combats féministes pour le droit de vote des femmes, puis vous êtes à l'origine de plusieurs propositions législatives concernant l'IVG (interruption volontaire de grossesse) concernant également le divorce par consentement mutuel, les greffes d'organes, le tribunal de l'informatique, l'euthanasie, et aussi l'acharnement thérapeutique.

En ce samedi 1er avril, bonnes fêtes de Pâques à tous, de Pessah, de Sizdahbedar (qui veut dire 13ème jour du printemps, et qui est fêté par les perses depuis 7000 ans et, à cette occasion, ils changent tout ce qu'il y a chez eux : les vêtements, les peintures; enfin, ils renouvellent beaucoup de choses). Cette fête tombe chaque année avec quelques jours de décalage par rapport à Pâques et a Pessah, mais toujours au mois d'avril.

Monsieur Henri CAILLAVET, vous avez beaucoup fait pour l'humanité et la laïcité en France; vous avez plus de 80 ans, et je vous remercie une fois de plus de nous consacrer plusieurs heures.

**Henri CAILLAVET** - Je suis honoré de prendre la parole sur cette antenne de la radio ICI & MAINTENANT! J'ai été un des pionniers, un des défenseurs intransigeants de la liberté dans les radios locales, ce que l'on appelait autrefois les radios citoyennes, et j'ai été au Parlement - particulièrement au Sénat - l'un des leaders de cette liberté.

Aujourd'hui, nous avons satisfaction, et la démocratie a peu à peu irrigué l'ensemble de la population. Je souhaiterais donc traiter d'un sujet important, philosophique, du matérialisme, du rationalisme et de la laïcité. Je suis en effet un homme de bonne foi, entendons par là d'engagement, de foi laïque. Je suis matérialiste. J'expliquerai pourquoi je suis athée et rationaliste; je donnerai les motifs de cet engagement laïc, et j'expliquerai les fondements de ma philosophie; cependant, mes propos improvisés seront évidemment cursifs, réducteurs.

D'une façon quelque peu provocante, je dirais que l'homme, l'homme vivant, l'homme actuel est un fossile. J'entends par là qu'il est le confluent de toutes

les mutations prodigieuses, de toutes les cassures biologiques qui se sont déroulées depuis des milliards et des milliards d'années. Personnellement, et c'est ma conviction profonde, au demeurant mûrie par les expériences vécues, je crois que les processus mentaux sont pour l'essentiel réductibles à des processus biologiques qui, eux-mêmes, sont réductibles à des processus physico-chimiques et énergétiques.

Mon professeur en licence de philosophie, Monsieur JANKELEVITCH, ou un homme admirable comme Monsieur Jacques MONOD, que j'ai souvent rencontré, sont des hommes incontestablement exceptionnels et qui m'ont façonné. Au soir de ma vie, je suis matérialiste, athée, rationaliste.

Evidemment, je n'ai pas la vanité de déclarer que je connais la vérité, mais sans tricher, en conscience, je puis affirmer ce qu'est ma vérité. En cela, je voudrais rappeler que le rationalisme est la doctrine selon laquelle tous les phénomènes de l'univers - je dis bien tous - relèvent d'un ensemble de causes qui peuvent être formulées dans des lois, et précisément, la raison est une faculté singulière exclusivement propre à l'homme, raison qui lui permet d'analyser, de penser et de juger.

Rien de ce qui existe ne trouve donc, pour moi, une explication qui soit étrangère à ce que notre raison peut accepter. La raison établit des rapports logiques adaptables aux différentes situations rencontrées. A l'évidence, la raison ne repose pas dans notre tête comme une couronne de fleurs sur le front d'une jeune mariée. La raison est une suite d'aménagements, une suite de facultés, une organisation de fonctions cérébrales. Et, comme le rappelle KANT, il y a une rationalité de pensée, reliée à une rationalité du connaissable. La raison apparaît donc comme un moyen d'une infinie perfectibilité; elle est la marque identitaire de l'homme, c'est ma conviction personnelle.

Cependant, par l'extension éthique, l'homme tend à l'accomplissement authentique de sa nature. Aujourd'hui, grâce aux découvertes exceptionnelles dans le domaine de la neurologie notamment, ainsi que grâce aux avancées technologiques, je crois pouvoir affirmer que nous appréhendons et que nous connaissons de mieux en mieux le cerveau, cette machine qui est la matrice de la raison. Comme il est impossible de mettre un butoir à la pensée humaine, à la raison, à l'esprit, le débat sur les rapports entre le cerveau et l'esprit, lequel est déjà très ancien, nous interpelle, plus vigoureusement que dans le passé, et cela précisément dans la mesure où les connaissances s'amplifient et échappent à tous les dictats religieux. J'entends par là les menaces des églises, et pire, les intégrismes. Le couple cerveau-esprit en effet est au cœur, au centre de la discussion sur le destin de l'homme.

Nous devons nous interroger sur notre propre finalité, bien qu'en cet



achèvement de millénaire (pour un iranien, les siècles n'ont pas de signification... vous venez de la nuit des temps), vous avez des milliers d'années de référence par votre culture, ni les religions, ni les idéologies politiques ne peuvent, faute de certitudes, prétendre comme autrefois, interdire ce questionnement. Croire et se taire est devenu aujourd'hui hors de propos; on peut parler, on peut croire, ou ne pas croire, mais on ne peut plus se taire. Je dirai, quant à moi, que si l'esprit est une organisation de fonctions, il est également une représentation, qui se révèle grâce à un modèle de réseaux neuronaux.

Désormais, il nous faut admettre que le cerveau est un automate, et j'entends par là un système physiologique particulier, dont les propriétés, les expressions mentales, s'expriment au travers de facteurs neuro-physiologiques. Devrais-je rappeler les grandes théories explicatives de l'âme et du corps, de l'esprit et de la matière ? D'un côté il y a les dualistes, de l'autre les monistes qui est ma famille de pensée. L'une a pour attribut essentiel la pensée, et l'autre est caractérisée par l'étendue. En d'autres termes, pour DESCARTES, il y a l'esprit et la matière, l'âme et le corps. La pensée est intérieure, immédiate; elle est appréhendée par ce que DESCARTES appelle le "cogito ergo sum". L'autre substance, l'étendue pour DESCARTES est extérieure; elle est donc perçue de façon indirecte, elle est superficielle et elle débouche sur le doute. Les états mentaux, les images mentales qui constituent la réalité intérieure pour DESCARTES ne se réduisent pas au corps, à la réalité extérieure. Et pour le philosophe, ainsi d'ailleurs que pour les dualistes, la cause d'un état actuel mental s'explique par un état mental précédent. Il y a une chaîne d'états mentaux et pour eux, pour ces philosophes dualistes, la relation qui s'établit entre les états mentaux obéit à un système, à une logique de signification.

En vérité, et peut-être suis-je vaniteux en le déclarant, cette appréciation philosophique ne me séduit pas et ne m'a jamais séduit. Je ne conçois pas, modestement et personnellement, une substance spirituelle qui n'aurait aucune spatialité, qui pourrait ainsi se connaître par elle-même, et cela sans support matériel énergétique. Comment le corps pourrait-il donner à l'âme des sensations, comment l'âme pourrait-elle mouvoir le corps selon sa seule volonté, si le corps et l'esprit n'étaient pas de la même nature ?

A l'évidence, il faut donc recourir à Dieu, mais, précisément, le recours à Dieu comme le garant de la relation entre l'esprit et le corps n'est pas pour moi satisfaisant. C'est une hypothèse, et pour moi, je m'en excuse, c'est une hypothèse qui n'est pas crédible. En effet, et je le dis avec mesure, à la

lumière des données neuro-biologiques, il apparaît que le psychisme des humains n'est que le simple fonctionnement de notre système nerveux. Il ne saurait y avoir de réalité psychique autonome, en quelque sorte suspendue dans le vide. Sans matière, sans cellule cérébrale, nous n'avons pas de mémoire, et si nous n'avons pas de mémoire, nous n'avons donc pas de conscience, nous n'avons pas d'esprit. La pensée est une émanation simplement de la matière car, finalement, tout devient biologique. C'est également ma réflexion à la suite de mes études ou la fréquentation de biologistes.

Le cerveau, vous le savez, est constitué d'environ 100 milliards de neurones. La communication entre les neurones est fondée sur la transmission d'un signal électrique; or, les neurones qui ne sont pas en contact direct entre eux ont besoin, pour communiquer, d'un messenger, un messenger chimique que nous appellerons le "neurotransmetteur", et ce neurotransmetteur communiquera alors l'impression reçue et excitera le neurone voisin qui, à son tour, propagera l'impression reçue. Je dirais donc que la pensée d'un neurone à l'autre est portée par des éléments chimiques co-électriques, comme un bateau est porté par l'eau. Selon une étude américaine, animée par Robert KLUNIGER, c'est grâce aux neurotransmetteurs que sont notamment la topamine, la sérotonine, la neuradréamine, et mieux la ciécolamine, substances largement distribuées dans le système central nerveux, qu'une zone limitée du cerveau joue en quelque sorte le rôle d'une véritable station d'aiguillage, et c'est cette zone, cette aire, qui va coordonner les impacts, les impulsions de tous les cerveaux.

Ces messages sont dosables. On peut les doser quantitativement. Ils sont dosables, parce que l'on peut aujourd'hui constater que sont associés aux violences, à l'irritation, l'impulsivité des individus porteurs de taux très élevés de sérotonine.

Par contre, l'inquiétude, l'inhibition, la timidité, sont des phénomènes psychologiques associés à des taux importants de sérotonine.

Nous sommes donc insérés, conditionnés, par de véritables camisoles chimiques. Toutefois, je crois qu'au-delà de cette explication de notre comportement d'humain, dont le déséquilibre chimique est d'origine génétique, celle-ci est quand même trop schématique.

Il nous faut faire la part non négligeable du culturel, du religieux, du social ou de l'environnement, et c'est pourquoi le changement psychique s'appelle l'adaptation. Quoi qu'il en soit, plus nous parvenons à approfondir les relations entre le psychisme et le neurobiologique, plus nous approchons, plus nous jouxtons la réalité. L'esprit n'est pas une réalité, il est simplement le

reflet de la matière, comme la ride de l'eau n'est que le reflet de l'eau. Et à un phénomène psychique correspond toujours un phénomène neurobiologique, même s'il existe des états du système nerveux sans contrepartie psychique spécifique. En cela, je renonce à la théorie de DESCARTES et, en me servant d'une image pour expliquer le cheminement des relations dans le cerveau et l'esprit, je dirais que les rapports entre la psychologie et la neurobiologie sont analogues.

Des traductions sérieuses sont difficiles entre deux langues étrangères; elles sont néanmoins possibles, mais elles ne sont jamais parfaites. Pourquoi ? Parce qu'il est difficile d'arriver à une traduction rigoureuse, en raison de la variété des mots, des syntaxes, des structures, qui font que chaque langue a sa spécificité. Cependant, grâce à la linguistique, nous pouvons aujourd'hui traduire les langues, ce qui fait que la philosophie matérialiste s'affirme actuellement avec autorité. C'était une première remarque que je souhaitais faire.

L'esprit n'est pas une réalité indépendante du cerveau. Il dépend pleinement du cerveau. L'esprit et la matière inter-réagissent de façon permanente, parce qu'en réalité ce sont deux sphères rigoureusement emboîtées qui procèdent de la même nature; esprit-matière se traduisent en énergie. Et cela, j'ose l'affirmer; pour moi, l'esprit est cette capacité de conscience capable de former puis d'utiliser des représentations, tout en restant susceptible, par ailleurs, de réutiliser ces représentations ou de les modifier à sa guise.

Je considère que la perception du monde grâce à laquelle nous communiquons, ou avec nous-mêmes ou avec le monde extérieur, ne peut pas s'expliquer par la seule association de nos données sensorielles. Il faut également autre chose; je dirais que la perception se révèle dans le cadre singulier des relations entre le vivant et son environnement et, dès lors, le conscient se caractérise par la prédominance de la représentation globale, et de soi, et du monde extérieur.

Disons quelques mots de l'inconscient. Qu'est-ce que l'inconscient? Il se caractérise par un fonctionnement dissocié, discontinu, qui n'est pas intégré par l'esprit. Cette appréciation nous pose aussitôt une question. Derrière tous les aspects que manifeste l'esprit, existe-t-il des réalités? Je pense, quant à moi, que l'esprit est le fait, ou mieux, l'esprit de lui-même. Il n'est pas l'œuvre d'un ingénieur transcendant, d'une divinité quelconque. Il est simplement la conséquence d'une évolution, de mutations géantes, d'un cheminement qui s'est déroulé dans des millions et des millions de cheminements aveugles et aléatoires de la matière neuronale. Dans une autre direction de l'évolution, nous aurions nécessairement abouti à une situation différente. A une autre organisation biologique aurait correspondu une autre organisation neuronale

de l'homme. C'est d'ailleurs ce que disait KANT : "Changeons les catégories d'êtres, les catégories d'êtres vivants, et nous changerons la perception du monde". Alors je dirais, en ce qui me concerne : "autrement, tout aurait été différent si les catégories de l'entendement avaient été différentes".

La perception repose sur des schémas neuroniques, et ce sont sans doute les passions, les émotions, qui ont été les premières représentations de l'esprit, des charges d'émotion qui ont certainement affirmé le "prima" de l'esprit, et voilà pourquoi les premières motivations humaines ne sont que les états de projection du système nerveux, en relation avec les conditions de la survie et de la reproduction. Survivre et se reproduire ont été les premiers éléments de la matière vivante, donc de l'esprit. Par la suite, mais beaucoup plus tard, les facteurs sociaux interviendront dans notre processus mental et y joueront alors un rôle de plus en plus important.

L'homme est un cerveau soumis à ses propres données, à ses propres règles, comme à ses propres organisations évolutives neurobiologiques.

Si nous pensions que le cerveau n'est représenté que comme une vulgaire boîte noire, nous occulterions gravement les mécanismes neurobiologiques essentiels, qui précisément l'expliquent. De fait, nous connaissons ces derniers assez parfaitement aujourd'hui, et grâce à quoi ? Grâce à la topographie, grâce aux caméras par émission positons et à la résonance magnétique nucléaire (RMN) qui sont d'ailleurs couplées à de très puissants ordinateurs. Nous savons désormais que ce sont les neurones qui vont être liés désormais en réseaux responsables et explicatifs de la pensée.

Ainsi donc, au-delà du rôle essentiel joué par les neurotransmetteurs dans le domaine de l'imagerie mentale, nous sommes aujourd'hui parvenus à quantifier par exemple le rôle énergétique primordial du glucose, comme celui de l'oxygène dans le débit sanguin, et tout ceci dans l'ensemble des surfaces, des aires déterminées spécialisées du cerveau, aires, surfaces, elles-mêmes traversées par des champs magnétiques. Par conséquent, nous sommes en droit de parler véritablement d'une visualisation de la pensée. Bref, sans résultante chimique, physique et énergétique, il n'y aurait point d'esprit. Et, comme le dit mon président au Comité National d'Ethique, dont je suis membre, Monsieur CHANGEUX, il faut des neurones pour penser Dieu.

**David ABBASI** - Depuis plusieurs années, nous parlons du fonctionnement du cerveau dans les domaines de la laïcité et du fanatisme. Le fanatisme a toujours été ramené par l'inconscient et empêche le fonctionnement normal du cerveau. Depuis que l'homme existe, depuis qu'il a pris conscience de ce qui se passe dans le cosmos et autour de lui, lorsqu'il utilise le cerveau, qu'il est rationnel, il peut lui-même être un créateur, et donc lui-même un dieu; il peut créer les choses. Mais à partir du moment où il se laisse emporter dans le train

des autres profiteurs d'églises, de mosquées ou de n'importe quelle religion, ce sont les autres qui pensent, qui réfléchissent, qui résolvent à sa place; l'homme n'a plus de conscience. Tous ces hommes deviennent des fidèles, et des fidèles inconscients qui, pourvu qu'ils aient leurs prières et leurs cérémonies, ne se posent aucune question. Mais lorsqu'une seule personne pense pour des milliers de personnes, qu'un seul cerveau fonctionne pour tous un peuple, une grande population, les individus constituant cette population ne sont plus seulement que des imitateurs, ils imitent et ne pensent pas.

Leur cerveau ne fonctionne pas; ils écoutent ce que le chef, le clergé, l'ayatollah leur dit, leur ordonne. Eux-mêmes ne réfléchissent pas, ne cherchent pas à trouver la vérité, la raison. Ils imitent et suivent comme des moutons leur leader, leur chef, vers une destination quelle qu'elle soit, comme l'histoire l'a démontré bien avant Jésus-Christ, bien avant l'Islam. A chaque fois que le peuple mettait de côté le fonctionnement de son cerveau, c'était le commencement des massacres et de l'instabilité parmi les civilisations; on a détruit des civilisations, on a détruit ce qui avait été fait par la pensée, par les scientifiques. La plupart du temps, les édifices étaient détruits par les fidèles, sans conscience, incapables de faire fonctionner leur cerveau. C'est pour cela, Monsieur CAILLAVET, que vos explications concernant le fonctionnement du cerveau nous permettent de comprendre certains phénomènes historiques.

**Henri CAILLAVET** - En quelque sorte, et sans être excessif, disons que le cerveau est une sorte de mécano cellulaire, un assemblage neuronal prenant en compte des systèmes matériels complexes, que ce soit d'abord au plan de la perception, que ce soit ensuite au plan de l'apprentissage, que ce soit enfin au plan de l'orientation. C'est pourquoi pour moi, Henri CAILLAVET, la spécificité de l'homme ne se situe pas, comme l'affirment les églises, dans la transcendance. Elle s'affirme dans l'évolution du vivant, c'est-à-dire comme le soutenait Jean ROSTAND, dans la soumission irréversible aux lois contenantes du vivant.

Je voudrais, pour votre radio citoyenne ICI & MAINTENANT ! citer Jean ROSTAND d'une manière très brève. Pour Jean ROSTAND, l'homme est un animal supérieur, un agrégat de trillions de cellules, d'électrons, qui doivent à leur assemblage particulier le privilège de pouvoir affirmer leur existence. C'est dans la pellicule de l'écorce cérébrale que se produisent les réactions et les transformations d'énergie que nous appelons la conscience. Il semble bien, dit Jean ROSTAND, hélas, que la pensée a pour seule fonction d'assister au jeu de la machine qu'elle a l'illusion de commander, parce que la pensée est aussi assujettie à la matière que la chenille qui rampe vers la lumière. Telle est cette citation que j'avais le souci de faire de Jean ROSTAND, et j'en reviens donc à mon propos.

Quelquefois, le cerveau est plus qu'un ordinateur, plus qu'une machine complexe. Il possède en effet une capacité d'auto-organisation. C'est sans doute grâce à cette faculté exceptionnelle qui déborde de l'instinct, qu'il est vraisemblable que les capacités du cerveau des primates, conséquence des mutations colossales successives, ont permis le développement d'une part des groupements sociaux, et, d'autre part, des langages. Par conséquent, le cerveau et ses projections, lesquelles ont créé ce que nous appelons le culturel, l'histoire, ont fait qu'à un changement des structures biologiques du cerveau ont naturellement correspondu les avancées des mœurs et des sociétés.

Dans un avenir prochain, par le jeu d'une exploration beaucoup plus fine du cerveau, nous pourrions pratiquement en dresser la carte. Par l'apparition de technologies exceptionnelles, telles les greffes intra-cérébrales, nous sommes parvenus à greffer des cellules cérébrales dans un cerveau. Dans ces conditions, par ma meilleure connaissance du génome, nous savons, grâce à l'emplacement des gènes, appréhender l'hérédité avec rigueur. Nous ouvrirons ainsi, je le pense, des horizons inimaginables aux hommes. J'en suis convaincu parce que je suis rationaliste. Demain ou plus tard, l'homme ne sera plus ce qu'il est aujourd'hui, il ne sera plus un inconnu.

Et qu'importe après tout, ou tant mieux, s'il apparaît clairement - j'allais dire apodictiquement - aux descendants de nos descendants que l'animal humain n'est en réalité qu'une médiocre machine, qu'un médiocre véhicule. Pour moi, il n'y a aucune étincelle de sacré dans l'homme. Cette philosophie matérialiste qui confisque pour son inutilité un dieu créateur n'est pas désespérante. Au demeurant, lorsque nous évoquons Dieu, force créatrice, pour reprendre le langage des croyants, de quel dieu s'agit-il ? De ce bricoleur - pardonnez-moi ce langage - de ce bricoleur qui aurait mis des milliards et des milliards d'années à fabriquer le cosmos, a hoqueté, a hésité, le retouchant sans cesse, comme avec repentir, avant d'aboutir à la création de notre petit système solaire, puis aux spasmes d'une vie disons bien hésitante et balbutiante. Ou bien s'agit-il du dieu du génocide qui, lui, a inventé les massacres, la fourberie, la perversité, la cruauté, les tares héréditaires ? Ou bien encore ce dieu sanguinaire qui livra un certain Jésus, son fils, aux bourreaux romains, et qui imagina le crime collectif de déicide, celui des holocaustes, des tyrannies, protégeant les tortionnaires. Ou de quel dieu parlons-nous lorsque nous disons Dieu ? En vérité, lorsque l'homme enfin parviendra à la plénitude de la connaissance, c'est-à-dire du savoir, il cessera non pas d'espérer, mais il cessera de croire en Dieu.

Dieu, pour moi c'est un placebo, un placebo qui aura par contre, et hélas, encombré le destin des hommes. Et, comme le rappelait Jean ROSTAND,

notre vie est sans doute un miracle, mais c'est un miracle sans intérêt. Pourtant, si la vie n'est qu'un viager entre deux néants, il aura toutefois été assez fabuleux de vivre.

Je voudrais poursuivre ce propos un peu iconoclaste sans doute, mais vous m'avez mis à l'aise pour que je parle de tout. En tant que rationaliste, en tant que matérialiste, je me suis interrogé sur le temps comme tous les philosophes. Je considère que celui-ci me permet de me sentir, de m'appréhender, qu'il n'est qu'un élément rationnel entre moi et moi, au fur et à mesure que s'écoule en moi ma durée, c'est-à-dire mon fleuve intérieur.

Le temps est un élément rationnel entre vous et moi, Monsieur ABBASI, entre moi et les autres, au fur et à mesure que se façonne la société. C'est un élément rationnel entre l'universalité humaine, appelée l'humanité et le cosmos; l'univers, ce relationnel, se développe au fur et à mesure que l'évolution discipline, coordonne le chaos, le désordre dont parlent les physiciens. Le temps coule en moi, je suis unique. Le temps m'attend, il disparaîtra avec la matière, avec mon énergie. En cela, je dirais que le temps est rationnellement nécessaire car, en effet, si l'homme ose, comme le prétendent les religieux, prétendre à l'éternité, à son éternité, alors l'homme religieux doit enclore le temps. Or je constate avec loyauté qu'il est impossible de maîtriser, d'enclore le temps. Dans ces conditions, sans la matière nous ne pouvons accéder ni au temps ni à l'espace. Le temps, l'espace, la matière, l'énergie sont dans des rapports indissociables. Sans mémoire, sans conscience, le temps reste insaisissable. Si je ne pense pas, le temps ne s'écoule pas; le temps n'est pas une donnée en dehors de la matière, il n'a pas d'origine.

E. SCHATZMAN et Jean-Claude PECKER, de l'Union Rationaliste, qui sont des astro-physiciens de très grand talent, pensent qu'il est quasiment impossible de parler d'espace et de temps lorsque l'homme imagine les premiers millions d'années de la création. Il s'agit en effet, disent-ils, d'une autre échelle de mesure, d'une horloge différente de celle que nous connaissons, et ils pensent qu'il vaudrait mieux parler de température. L'époque initiale de la création, le temps T, serait une fraction de seconde de  $10^{43}$ , suivie de 43 zéros; ceci est incompréhensible sans le secours des mathématiques.

C'est pourquoi la question qui se posera toujours à l'homme, au rationaliste également, est bien de "comment concevoir" cet état créatif.

Comment imaginer cet instant créatif ? Est-il à l'origine de l'univers, ou est-il son origine ? Débat essentiel sur lequel les philosophes, les matérialistes et les rationalistes ne cessent de s'interroger dans cette situation intellectuelle de recherche que condamnent les églises, parce qu'elles possèdent un dogme, et

que l'on ne discute pas le dogme qui par nature est intangible. Notre raison butte sur l'indescriptible. Précisément, si nous buttons sur l'indescriptible, c'est que nous ne buttons pas sur l'absurde. Rien, en effet, ne nous interdit de penser qu'un jour proche ou lointain, la loi unique régissant l'univers sera appréhendée.

Evidemment, la raison n'explique pas tout l'homme; le rationalisme ne doit pas se confondre avec la sécheresse logique, une logique abrupte, laquelle regretterait ce que nous portons en nous, ce que les groupes sociaux portent en eux, la richesse émotionnelle d'un sentiment ou d'un rêve.

Le rationalisme ne peut pas faire et ne fait pas l'impasse sur l'inconscient. Il tentera, au contraire, de l'analyser, de la comprendre, surtout après les travaux exceptionnels de FREUD. Pas davantage le rationalisme n'est inféodé au scientisme, c'est-à-dire à la certitude que les sciences peuvent régler tous les problèmes techniques, tous les problèmes sociaux. Le rationalisme, c'est bien autre chose. C'est également la consécration que, durant des millénaires la raison s'est manifestée sans que nous connaissions ses mécanismes propres, sans que nous connaissions son passé, et aujourd'hui encore, sans que nous puissions imaginer totalement, pleinement son avenir. Alors, longtemps, le cerveau est resté en friche.

M'exprimant sur "ICI & MAINTENANT !", une radio libre, je vais être plus sévère à l'égard des religions. L'homme, l'esprit, attribuaient toutes les découvertes à l'histoire des dieux, laquelle d'ailleurs se confondait avec l'histoire du monde.

Je vous demande de vous souvenir de la théogonie d'un poète grec. Vous êtes iranien, et avez un rapport privilégié avec la Grèce. Vous lui avez apporté votre message de culture, laquelle a influencé tour à tour Rome, puis l'occident, dont la Gaule et les francs

Nous sommes tous les fils de quelqu'un. Que dit le poète grec ? Au commencement était le chaos, du chaos sont nés le ciel et la terre; de l'union du ciel et de la terre est né le monstre Chronos, lequel a engendré de nombreux enfants qu'il dévorait à leur naissance. Sa femme, issue également du ciel et de la terre, décida un jour de le tromper. Elle lui donna à manger, à la place de son enfant, une pierre emmaillotée; l'enfant fût sauvé, il s'appelait ZEUS, qui, à son tour, détrôna Chronos. Alors Zeus, maître du ciel triomphe des titans, des géants. Il impose le règne lumineux des dieux olympiens et, dès lors l'ordre et la justice vont succéder à l'injustice du chaos primitif.

Ainsi commence l'histoire des dieux qui partout, d'une façon universelle, se confondra avec l'aventure des hommes et, de fait, ce sont les récits mythologiques ou ceux des sociétés dites primitives ou anciennes qui vont justifier l'apparition, la genèse de l'ordre, tandis que les châtements vont



sanctionner ceux qui s'opposent à l'ordre. C'est cette punition, cette sanction, qui donnera tout son sens aux rites religieux, aux rites sociaux, aux interdits, aux permissions, aux règles même laïques, au pouvoir politique. Dès lors, puisque le péché c'est le désordre, la communauté des hommes craindra les atteintes portées à son ordre, que ce soit par les criminels intérieurs, les impies - dont je suis - les voleurs, les blasphémateurs, ou alors des adversaires extérieurs, ceux qui appartiennent à un autre clan, à un autre groupe, ceux qui appartiennent à un totem ou qui vivent dans des états différents, des cités étrangères.

Cependant, au-delà de ce merveilleux, de ce réalisme social - je vous laisse le soin de choisir entre les deux termes - se mirent en place les structures organisationnelles de la société, dont nous sommes les descendants, les héritiers, celles-ci expliquant et justifiant tout à la fois les blocages moraux, les blocages intellectuels, et l'impérialisme des pouvoirs, qu'il s'agisse des pouvoirs religieux, des pouvoirs militaires, politiques sous forme de César. De fait, l'humanité a pu enfin se dégager de cette gangue par des efforts persévérants, par des efforts de la raison, de nature scientifique, technologique, voire morale, politique, culturelle. C'est cette immense innovation qui révèle notre capacité singulière d'adaptation, d'expérimentation, d'élaboration, que j'appelle la raison, parce que l'homme, en développant son esprit critique, en donnant toutes ses chances au doute, puis à la raison raisonnante, l'homme est devenu de plus en plus homme. Sinon, nous serions restés les hommes de Cro-magnon.

L'homme, avant tout, est un animal raisonnable. Le rationalisme, c'est d'abord sinon avant tout, la reconnaissance fondamentale, du rôle de la raison dans le destin humain. Le rationalisme c'est la lutte permanente contre les dogmatismes, lesquels crient la vérité, alors que nous le savons, la vérité est contingente.

C'est le combat contre l'endoctrinement. En un mot, se servir de sa raison, c'est admettre que l'on peut avoir tort si l'on n'est pas raisonnable, ou assurés de la certitude. Dans la mesure où nous sommes inquiets, que nous doutons, le rationalisme alors favorise précisément la méthode du doute, parce qu'à l'évidence, nous reconnaissons volontiers, nous rationalistes, que la globalisation du savoir, vecteur essentiel du progrès, est une exigence de la raison.

Les erreurs, les insuffisances de la science sont encore nombreuses. Cependant, ce ne sont pas ces insuffisances qui sauraient remettre en cause la nature même de la science. Les défaillances de la science sont simplement liées à des erreurs de méthode. Aider à dissiper les ténèbres, tel est le sort du

combat rationaliste et laïque.

Si l'on poursuivait une enquête historique nous apprendrions que l'Irlande comme l'Autriche punissent le blasphème, l'Autriche ayant même été approuvée par la Cour Européenne des Droits de l'Homme; quant à une requête présentée par le Tyrol, l'Autriche a fait interdire la projection d'un film anticlérical : "Le Concile d'Amour".

Nous sommes donc en Europe, et cependant soumis à la contrainte morale. Or maintenant, nous nous sommes 15 pays composant l'Union Européenne. On nous dit 20 pays, puis 27 pays et peut-être 30 pays pour un proche avenir. Alors faudra-t-il un jour, un jour prochain, nous laïques français, forts de notre expérience, donc de notre passé historique, nous dresser contre une nouvelle proposition concordataire qui émanera ou qui émanerait des Etats partenaires comme l'Irlande ou l'Autriche, lesquels sont soumis, en tant qu'Etats, à l'influence pernicieuse de leur clergé ?

Cela n'est pas impossible, auquel cas il faudra reprendre le combat déjà engagé par Voltaire, repris par les républicains, et aujourd'hui accompli au stade institutionnel.

Bref, il nous apparaît sans contestation, que c'est la loi de 1905 en France, dite loi de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, qui a assuré la liberté absolue de conscience, et cela grâce à l'indifférence religieuse de l'Etat et de sa neutralité. C'est bien la loi de séparation qui, depuis un siècle, a protégé la liberté religieuse en France. Les églises devraient s'en souvenir, de sorte qu'il est clair que les nouvelles manœuvres de Rome - je suis un esprit polémiste - en faveur de l'enseignement libre, cachent mal une inconvenante politique ultramontaine. Si nous n'y prenons pas garde, le développement de l'enseignement privé en France, non assujetti à la sectorisation, fera que l'école laïque, à laquelle j'ai appartenu et qui a formé ma jeune intelligence, sera alors vidée des élèves nés de parents aisés.

N'est-ce pas Aristote qui écrivait, il y a 2.500 ans : " Tous les hommes par nature ont besoin de savoir; faut-il encore qu'ils y aient accès". C'est pourquoi l'enseignement se doit, selon Aristote, d'être gratuit. Il se doit également d'échapper à toutes les pressions économiques, toutes les pressions religieuses ou à toutes les pressions professionnelles. Les hommes - les français ne l'oublions pas - sont citoyens et solidaires, non pas par la religion, non pas par le clan, non pas par le sang. Ils sont des citoyens par la loi. C'est la loi qui fait la citoyenneté.

En république laïque, il n'y a donc ni hérésie, ni blasphème, ni soumission religieuse; il y a simplement des hommes libres et égaux, revêtus de dignité. Et en cela je dis bien que seule l'école laïque est une école citoyenne, considérant de mon devoir de la défendre.

Presque la moitié de la population française rejette Dieu de sa philosophie, ou tout au moins de son comportement. Je soutiendrai alors, face à certaines indignations menaçantes, que la laïcité est une philosophie de l'espoir. Elle est aussi une exigence de l'esprit, une volonté novatrice. Elle n'est pas par nature passive, elle est conquérante et offensive, elle est un effort tendu vers un horizon de progrès. La laïcité possède en effet une lumière qui n'appartient qu'à elle, qui s'irradie, qui se transforme selon les milieux sociaux et culturels dans lesquels elle s'aventure et s'épanouit; elle est audacieuse et calme. Mais, et la restriction est importante, elle est également légaliste envers les démocrates croyants engagés dans leur foi, ou les démocrates non croyants. Il n'est pas acceptable que le Souverain Pontife ose affirmer que la morale de Dieu étant supérieure à la loi civile, elle s'impose à celle-ci.

Ce langage qui est réfléchi, puisqu'il a été écrit, est un appel à peine déguisé à l'insubordination, à la désobéissance. C'est donc une atteinte à la liberté de conscience, et même une blessure portée à l'esprit de la liberté. Pour moi, la laïcité ne saurait se réduire au seul débat de l'enseignement, aussi important soit-il. Il débouche sur une étendue exceptionnelle de liberté, de dignité, de responsabilité. Pour les laïques, par exemple, cet espace de liberté c'est le droit au libre choix de son conjoint. Or, actuellement, en Iran, les mollahs décident et interdisent certaine forme de mariage. Dans d'autres pays musulmans ou non musulmans, c'est l'autorité religieuse et familiale qui décide du mariage. La liberté de l'individu, de la femme ou de l'homme est totalement confisquée. Nous, laïques, nous disons que le droit au concubinage est un droit absolu.

J'ai également le droit d'entreprendre des expériences individuelles amoureuses; j'ai également le droit à l'hétérosexualité. Mais pourquoi, si je suis homosexuel, mon homosexualité serait interdite dans la mesure où elle n'est pas agressive au regard de la société ? Pourquoi n'aurais-je pas le droit à la bisexualité si telle est ma nature ? Ce sont des droits essentiels de la personne humaine, de l'individu, - Prométhée peut venir au secours d'Eros - alors faisons en sorte que ce privilège soit reconnu à la femme. C'est aussi le droit à l'éradication des gènes défectueux. Le prélèvement des gènes de la mucoviscidose, de la chorée d'Hughtinton permettra que les individus cessent d'être frappés par une indignité physiologique aberrante. Nous devons

poursuivre les efforts scientifiques nécessaires en vue de protéger les droits de l'homme et, en tant que laïque, je me bats pour ce droit, qui me permet d'avoir recours à l'euthanasie. Si je ne veux pas mourir dans l'indignité, si je ne veux pas être tétraplégique, si je n'accepte pas d'être frappé par la maladie d'Alzheimer, pourquoi n'aurais-je pas le droit d'aider un tiers à mourir, puisque j'ai celui de me suicider ? Ce n'est pas une faute, ce n'est pas un crime. En l'état, si à la suite d'un accident, je suis incapable de me mouvoir et je fais appel à vous, vous n'avez pas le droit de m'aider à mourir, de m'assister. Par contre, j'ai le droit de prendre des médicaments. Si je ne peux pas les prendre, vous ne devez pas faciliter leur absorption. Hypocrisie !

L'euthanasie est un droit absolu; c'est le dernier espace de liberté qui reste à l'homme avant de disparaître. Sénèque disait : "Penser la mort, c'est penser la liberté".

Par ailleurs, la liberté d'expression doit être confrontée à tous les niveaux : philosophiques, littéraires, artistiques, scientifiques, et précisément, sur ces sujets essentiels de liberté, de droit, l'église romaine se meut à contre-courant. Elle continue d'exiger la soumission à ces règles ancestrales.

Au nom de la vérité proclamée, mais non prouvée, je ne conteste pas que le Pape s'adresse à son peuple, mais qu'il ne morigène pas ceux qui ne croient pas en sa foi, qui n'acceptent pas sa religion, qui n'ont pas confiance en son credo. Qu'il les laisse libres de leur esprit, de leur cœur, de leur amour.

Je voudrais conclure sur une citation de BERGSON, dans le chapitre 2 des "SOURCES MORALES ET DE LA RELIGION" : "Le spectacle de ce que furent les religions et de ce que certaines sont encore est bien humiliant pour l'esprit". Alors pour moi laïc, rationaliste, matérialiste, quel tissu d'aberration. Comme l'humanisme, la laïcité est l'impératif d'une civilisation éclairée, parce que tous les hommes, qu'ils soient noirs, blancs, jaunes ou métis, qu'ils soient croyants, athées, agnostiques, qu'ils soient nés en Hollande ou au Groenland, en Australie ou en Chine, tous ces hommes sont titulaires du droit à la dignité. Puisque l'armée, les religions, les églises, et parfois l'école, ont perdu leur pouvoir d'intégration, face à l'homme éclaté la laïcité conforte non la charité, mais cet élan beaucoup plus noble, plus fier, celui de la solidarité. Le sacré, le divin, sont respectables, mais ils ne possèdent aucun privilège, et ne doivent en poser aucun dans les institutions politiques et démocratiques. Celles-ci sont des lieux protégés. De façon cursive, je dirai, en tant que rationaliste matérialiste laïque, qu'aucun d'entre nous ne fera d'un autre homme une espèce domestique, une espèce asservie. Au contraire, nous permettons à l'homme de conserver sa sauvagerie identitaire, avec le droit de se construire, de contredire, le droit de se dépasser, de se renouveler, et c'est pourquoi, grâce à notre engagement de rationaliste laïque, nous sommes assurés que l'avenir

sera d'autant plus porteur de lumière que nous respecterons nos devoirs d'homme, et que les civilisations pourront enfin dialoguer.

La sémantique joue un rôle considérable. Tout à l'heure je parlais du Dieu projeté dans la société des hommes, le Dieu de l'holocauste, le Dieu cruel qui livra son fils au bourreau, pour ne parler que de la religion catholique. Si vous appelez Dieu l'évolution, je n'ai pas le droit de dire que Dieu n'existe pas, je suis plus préoccupé par le non-dieu que par Dieu. Il ne m'intéresse pas, c'est un placebo qui m'apparaît utile comme tous les placebos en matière médicale, parce que le psychique déborde très souvent le physiologique. Dieu facteur premier, pourquoi pas ? Mais c'est un facteur aléatoire, entendons par là qu'il n'y a pas de transcendance, il n'y a pas d'esprit, par d'organisation. Le monde s'est créé en partant du néant nécessairement. Avant le néant, qu'y avait-il ? Est-ce qu'il y avait un néant avant le néant ? La réponse est insoluble; donc, il faut bien pour qu'il y ait un Dieu créateur, qu'il y ait un début. C'est Dieu qui créa le monde, mais Dieu existe-t-il ? Qu'est-ce que l'éternité ? L'éternité, c'est nous qui l'avons imaginée, au même titre que nous disons que l'espace est infini, alors qu'il est courbe, que nous disons que le temps est infini, illimité, alors qu'il est fini.

Si nous voulons prendre le temps, la durée psychologique, notre vie, notre temps, celui-ci disparaît avec nous. Je vais mourir, le temps va continuer, mais est-ce que ce temps peut s'expliquer d'une manière objective ? N'est-ce pas l'esprit qui a créé le temps ? Parce que s'il n'y avait pas de matière, s'il n'y avait pas d'espace, il n'y aurait pas de temps. Donc tout est lié; c'est pourquoi je parlais d'éléments relationnels.

Dieu est un facteur envers lequel je n'ai aucune obligation. Quelle vanité ont les hommes de penser que ce Dieu est un fabuleux ordinateur, créateur de milliards de galaxies et d'étoiles, d'atomes, de protons, d'électrons, de planètes et, tout à coup, parce que je prie, ce Dieu va m'entendre et exaucera mes prières.

C'est un orgueil immense que de dire que l'homme est privilégié. Comme disait ROSTAND, l'homme et l'animal sont de même nature. Nous sommes des animaux perdus dans l'univers, et ceux-ci ne sont pas plus connus par ce créateur que nous-mêmes qui ne connaissons pas les êtres vivants les animaux dans les fonds abyssaux ou dans des régions inaccessibles ou dans des espaces planétaires que nous n'attendrons jamais.. La notion de Dieu est une notion essentiellement intuitive. C'est pour cela que je pense que Dieu ne s'explique pas. On peut démontrer que Dieu n'existe pas, mais on ne peut pas prouver qu'il existe. Ce n'est pas parce que l'on peut démontrer que Dieu n'existe pas qu'il faille pour autant rejeter la notion de Dieu, car au fur et à mesure que la science progresse, nous détruisons ce que nous avons connu.

On parle aujourd'hui des travaux de l'UDF, du G7, c'est futile, car on oublie de faire savoir que l'on vient de créer 9 atomes d'hydrogènes négatifs. C'est par expérience que l'on vient de créer de l'anti-matière. Il apparaît alors que certaines prévisions scientifiques sont sans doute justifiées. Savoir que le monde est en équilibre, tout en étant en expansion, le Bing-Bang ou le Bing-Crunch ? Débat fabuleux, extraordinaire, mais c'est ignoré par la majorité des hommes, alors que nous entrons dans une voie d'une richesse infinie, avec cependant des difficultés potentielles qui obligeront à nouveau les penseurs à imaginer peut-être un autre monde.

L'homme de demain sera celui de l'ordinateur. La jeunesse est déjà adaptée. Demain nous ferons autre chose; en travaillant sur le génome, sur les cellules germinales, les ovocytes et les spermatozoïdes, nous transformerons le monde animal. Nous avons déjà, pour partie, transformé le monde végétal; demain, nous serons peut-être capables de transformer non pas l'homme en tant qu'individu, mais l'homme psychologique un être différent, avec de nouvelles perspectives, dans de nouveaux rapports. La mondialisation scientifique et technologique s'imposera, et, plus tard, nous irons peut-être dans d'autres astres, dans d'autres planètes.

Tout cela est d'une extrême complexité. Cependant, plus l'homme accorde de chances à la raison, plus il rejette le facteur premier de transcendance pour respecter celui de l'immanence, c'est-à-dire à faire en sorte qu'il soit maître de son destin.

**David ABBASI** - L'homme est un fabricant de Dieu ? C'est nous qui l'avons fabriqué ? Il n'est jamais apparu ? Alors, Monsieur CAILLAVET, pourquoi êtes-vous matérialiste et athée ?

**Henri CAILLAVET** - Je vais vous répondre d'un mot. J'explique l'apparition de cette notion divine de la manière suivante : Tous les hommes primitifs, tels l'australopithèque, l'homo-érectus, l'homo-habilis, l'homo-sapiens, l'homme de Néanderthal - 130.000 ans avant JC - l'homme de Cro-Magnon - 35.000 ans avant JC - rêvent. Ils voient des antilopes, des bêtes mortes. Ils se réveillent et ne voient rien. Un autre homme fait un autre rêve; il se réveille et ne constate rien. Un troisième pense qu'il est dans les bras d'une femelle, qui est en fait la femme. Il se réveille, il est seul.. Ces hommes vont cependant se parler, et ils diront "j'ai vu ça", "là-bas", "l'au-delà". Au delà de ce qu'il voit et ne voit plus. Des sorciers interviendront, et c'est ainsi que le divin, que le religieux, que l'irrationnel vont intervenir dans l'évolution de la pensée humaine.

Par la suite, il y aura élaboration; on peuplera le monde de force. Le vent est une force, le feu est une force; c'est un esprit favorable, défavorable. On créera des statuettes, on luttera pour, contre. Ensuite, on imaginera des Dieux.

Ce sera l'Olympe, des centaines de dieux, plus grands que les hommes, mais avec tous leurs défauts, leurs passions. Les dieux auront les qualités des hommes. Puis, par une sorte de conceptualisation allant vers l'unité, on va concevoir un dieu unique à travers Abraham, père des religions monothéistes. Cependant, ce même dieu sera ignoré par des milliards d'individus qui ne croient pas, qui sont bouddhistes, confucéens, taoïstes ou qui ont une philosophie et point de religion ni de clergé. Oui, Falbala que tout ça ! Bric à Brac !

Mais la plupart des gens ont besoin de croire, parce que la vie matérielle, le machinisme, le taylorisme, la médiocrité de l'existence, font que s'il n'y a pas la certitude d'un au-delà meilleur, alors la vie est terrifiante, alors qu'elle ne l'est pas même s'il n'y a pas d'au-delà. Ce qui est angoissant, c'est que l'homme ne donne pas sa pleine mesure. Les dogmes enserrent l'homme, l'empêchent de se libérer, de s'épanouir et de découvrir la liberté. Alors demain ? demain, comment allons-nous vivre ?

Demain, il y aura un monde de travail, c'est-à-dire que l'homme pourra peut-être travailler 10 heures par jour, par semaine, quelques jours par mois, pas davantage. Dans 20 ans, il découvrira des objets qu'il n'aura même pas imaginés. Il faudra donc l'instruire, l'éduquer, faire en sorte qu'il sache organiser ses loisirs pour ne pas être un animal s'abandonnant à une autre forme d'animalité.

On ne peut pas simplement faire dire à l'homme : "Bon, j'irai au café. Il faudra qu'il meuble ses loisirs. A ce moment-là il sera disponible pour l'étude, l'art, le spirituel. Il fera des progrès, et ce qui nous paraît anormal aujourd'hui, inimaginable, demain ce seront des rapports humains qui seront cohérents, qui nous rapprocheront, tout en laissant à chacun son identité. L'homme ne sera pas malheureux parce qu'il ne croira plus. Il aura toujours le bonheur de rêver, d'espérer. Comme il voudra toujours aller plus loin, il sera sans doute insatisfait. Précisément, c'est grâce à cette forme d'insatisfaction qu'il découvrira un bonheur que nous-mêmes n'atteignons pas.

Au Conseil National d'Ethique, il y a 20 ans, on parlait d'hérédité, mais on n'avait pas imaginé le génome. On connaissait le langage chromosomique, la formation de la fécondité, l'hérédité, mais aujourd'hui, par la découverte du génome, nous abordons des rivages inconnus.

Qui peut imaginer ce qui sera fait lorsque nous connaîtrons la totalité de l'emplacement de nos gènes, qu'on les lira comme une phrase ? Comment pourra-t-on intervenir sur eux ? Il faudrait que l'on puisse intervenir. Toutefois, si on enlève un gène, sait-on si celui-ci n'est pas en rapport avec les milliers, les cent mille gènes dont nous sommes "propriétaires". Il y a 20 ans ce débat n'était pas ouvert, alors qu'aujourd'hui il est à la disposition non pas

simplement des chercheurs, des philosophes, mais des juristes, et des citoyens. Il y a 50 ans la télévision n'existait pas; aujourd'hui on téléphone par satellite. Nous sommes loin du "22 à Asnières", le fameux sketch de Fernand Raynaud.

Aujourd'hui, les progrès sont exponentiels. Comment voulez-vous que j'imagine le futur. Quand je lisais Jules VERNE, je ne pouvais penser que moi-même, Ministre de la Marine, je plongerais avec un sous-marin... Or, de nos jours, les sous-marins nucléaires peuvent rester plusieurs mois sous les mers sans être repérés, à condition cependant que les équipages aient la structure mentale, intellectuelle, psychologique suffisante pour tenir dans une pareille situation.

On a vu les cosmonautes... Qui, il y a 30 ans, pouvait imaginer que l'on arrimerait dans le ciel 2 navettes? Un astronaute subsisterait, tandis qu'une autre équipe reviendrait sur terre dans des conditions dont plus personne ne parle. C'est un autobus... on part dans l'espace, on en revient? Tout cela, en peu de temps, a transformé notre imaginaire. Aujourd'hui, nous trouvons cela tout naturel.

Je viens de lire dans une revue scientifique qu'il y aura à bord des véhicules un ordinateur qui nous permettra de conduire sa voiture sans surveillance particulière.. On évitera des obstacles, des accidents; on saura où ils se situent, sur telle route plutôt que sur une autre, sans compter que les voitures pourront, dans certains cas, faire des sauts de puce favorisant la circulation. Il n'y aura plus de voitures à pétrole, mais des voitures électriques, donc des modules réduits ou plus développés selon les besoins.

L'alimentation changera du tout au tout. En matière de génie génétique, c'est-à-dire en matière agricole, on a fait des progrès fabuleux. On vient de réaliser la plantation d'un caféier sans caféine, de modifier les gènes des fraisières en introduisant celui d'un lichen. Désormais ils ne risquent plus de geler.

On envisage également de créer, de fabriquer, de produire un coton ininflammable, tout cela par simple transformation des gènes. Dans le domaine de la biologie, on sait cloner; on clone en matière agricole pour les plantes. Le clonage est permanent, son utilisation aussi; on crée des espèces qui n'existent pas; on créera des fleurs qui n'existent pas, des parfums que nous ne pouvons pas encore imaginer. On clone les petits animaux, on va donc pouvoir créer de nouvelles races, et l'on pourra même créer des êtres nouveaux qui serviront à l'alimentation. Sous quelle forme ? Comment voulez-vous que j'imagine ce futur ?

Pensez à votre père, à votre grand père, et pourtant vous avez accumulé au cours des millénaires, une science, un art, une littérature. Imaginez il y a cent ans un persan, non pas à Paris, comme cela a été dit dans "Les Lettres



Persanes", mais aujourd'hui dans la capitale, et que mon grand père fasse de même. La voiture ? Ils ne connaissaient pas. Le téléphone ? pas davantage ! Radio, télévision, médecine, opération chirurgicale, greffe prothèse, déplacements ultra-rapides, une sonde qui quitte le système solaire, toutes choses inconnues à leur époque. Il leur serait bien difficile de comprendre, de s'adapter.

Imaginez la vie des Mérovingiens ! Il y a 1000 ans, l'homme mourait à 35/38 ans; aujourd'hui nous avons une espérance de vie qui a doublé. Moi, j'ai 82 ans, et je me porte plutôt bien; ma femme en a autant. Mes grands-parents mouraient à 60 ans. Nous aurons 10.000 centenaires dans 10 ans; c'est ce qui va poser des problèmes sociaux, des problèmes économiques et financiers. Ceci étant, pourquoi je suis optimiste? Parce que je suis un laïque, parce que je dénonce les dogmes qui embastillent l'esprit, notamment parce que le catholicisme est un donjon Dans celui-ci il y a le Pape, lequel baisse ou soulève le pont-levis, selon sa volonté, ce qui fait qu'il n'y a pas de liberté.

Je suis au temps de JC, je prends 1200/1300 de 20 ans d'âge côte à côte; je suis un homme de Cro-Magnon, je vis dans des grottes, je dessine des animaux, jugez. En mettant 1500 hommes, on ne va même pas au bout du pont. Voyez ce que l'humanité a fait comme progrès.

Alors, si vous mettiez 3000 hommes côte à côte, où sera l'humanité, où sera le destin de l'univers ?

Je vous laisse sur cette interrogation, heureux d'avoir pu répondre à vos questions, ICI & MAINTENANT !, et je souhaite que le plus longtemps possible puisse perdurer votre station.

# Pierre Henry

(Directeur Général de France Terre d'Asile)



## Les questions et les sujets abordés :

Son sentiment sur les élections présidentielles  
Que pense t-il de la dualité Droite Gauche ?  
Le jeu du vote utile

**Dialogue avec l'histoire**

**Entretien avec**

**Pierre Henry**

(Directeur Général de France Terre d'Asile)

*David ABBASI (Siyavash Awesta)*

**David ABBASI :** Je reçois Monsieur Pierre Henry, Président Général de France Terre d'asile qui a déjà été notre invité plusieurs fois par le passé. Monsieur Pierre Henry bonsoir et comment allez-vous?

**Pierre Henry :** Je vais très bien.

**David ABBASI :** Qu'avez vous à dire sur l'actualité ?

**Pierre Henry :** Il y a beaucoup de choses à dire qu'il s'agisse de la campagne présidentielle ou qu'il s'agisse des thèmes qui sont relatifs à notre organisation et je pense que nous en parlerons.

**David ABBASI :** Nous allons commencer par Paris. Nous ferons un tour des douze candidats aux élections présidentielles. Cette année c'est un peu délicat

car déjà il y a d'un côté des personnes uniques comme José Bové et à Droite on peut presque dire qu'il n'y a qu'un seul candidat. Pour la Gauche, il y en a sept. Parmi les quatre principaux candidats avant de parler de votre idée qui est différente de la réalité des choses que pensez-vous qu'il va se passer le 22 avril prochain?

**Pierre Henry :** Je ne suis pas devin et même les instituts de sondage sont extraordinairement prudents sur ce qui va se passer. Je ne vous ferais pas de pronostics et en plus les commentaires je peux les faire, je l'ai déjà fait en tant que citoyen puisque l'organisation que je dirige n'a pas à se prononcer formellement sur un candidat ensuite vous l'avez dit vous-même il y a sept candidats qui sont répertoriés comme étant à Gauche, quatre qui sont à Droite. Un débat qui est promis pour le second tour entre le candidat de l'UMP et la candidate du Parti Socialiste. Voilà où nous en sommes. J'ai l'impression surtout que cette campagne est marqué par un climat extraordinairement volatil. Les thèmes ont véritablement du mal à s'installer dans la campagne et j'ai l'impression que depuis des mois nous assistons aux réalités, à un espèce de zapping et on s'arrête pas véritablement sur les choses. Il y a beaucoup d'anecdotes, d'éléments factuels mais on sent pas cette campagne avec un thème majeur. Y a deux jours c'est le problème de la sécurité qui semble revenir, y a cinq jours c'était celui de l'immigration, avant c'étaient les petites phrases d'un tel ou d'un tel et en réalité ce qui fait le cœur de l'angoisse de notre pays c'est à dire la question sociale, curieusement n'est pas abordée. Un adhérent n'est pas obligatoirement un militant ce qui se retrouve sur le terrain. Bon on verra bien si Ségolène Royale avait eu raison de s'affranchir dès la premier tour du Parti Socialiste. Il semble que les sondages lui donnent raison mais il faudra pousser l'analyse également car il y a eu 2002, le traumatisme à Gauche et son élimination donc je crois qu'il y a dans les têtes des électeurs de Gauche la volonté de ne pas reproduire ce qui s'est passé en 2002 et donc de voter utile. De ce point de vue, je pense que Ségolène Royale fera un score très important dès le premier tour et puis d'une certaine manière je dirais que la fonction créée aussi la compétence. De nombreux thèmes doivent être débattus mais il faut avoir le temps de s'y arrêter.

**David ABBASI :** Monsieur Pierre Henry, Président Général de France Terre d'Asile, le vote utile depuis ce matin subit une critique des candidats de Gauche. Dominique Voynet, Arlette Laguiller et d'autres n'y adhèrent pas. Mais du côté de la Droite, le vote utile ne peut-il pas jouer ? Je pense que Le Pen aura moins de voix qu'en 2002 car Sarkozy a récupéré une grande partie des ses idées et surtout c'est un homme d'action. Mais à Gauche si on

commence à critiquer le vote utile à votre avis de devraient-ils pas régler ce problème dès maintenant. A droite, Sarkozy n'a pas beaucoup de concurrents, pourquoi la Gauche ne l'a pas fait à votre avis ?

**Pierre Henry :** Je crois que les électeurs du Front National sont ceux qui se cachent le mieux dans l'avant période électorale d'aller dans les urnes et je ne suis pas certain que le score de Jean-Marie Le Pen sera significativement minoré par rapport à celui de 2002. Ce qui est certain est que le candidat de l'UMP, a priori modéré, multiplie les déclarations et les clin d'œil à destination de l'électorat de l'extrême droite ce qui lui pose un autre problème vis à vis de l'électorat centriste car l'histoire du ministère de l'immigration et de l'identité nationale est totalement une provocation et c'est un clin d'œil vis à vis de l'extrême droite. Quelle funeste idée de mettre immigration et identité nationale en face dans un pays qui est métissé, c'est quoi, ce sont les valeurs de la République Liberté Egalité Fraternité. De la même manière quand Nicolas Sarkozy multiplie les rappels à l'ordre justifie n'importe quelle dérive y compris dans les événements de la garde du Nord ce qui lui permet de taper très très fort sur la Gauche, je ne suis pas sûr qu'en se déportant vers l'électorat de l'Extrême Droite, je ne dit pas qu'il est d'Extrême Droite, je dit qu'il se déporte avec ses propos vise à capter l'électorat d'Extrême Droite. Je ne suis pas sûr qu'il va se poser un problème au second tour. Ensuite sur la Gauche, il y a moins de candidat qu'en 2002. Après sur la Gauche, je vous rappelle que le PRG représenté par Christiane Taubira et le MRC représenté par Jean-Pierre Chevènement soutiennent cette fois-ci Ségolène Royale. Ils étaient très faibles. Je ne crois pas David, ils représentaient près de 8%. Ensuite la LCR a toujours été là. Le PC a toujours eu un candidat, la parti des travailleurs aussi. Bon il y a José Bové qui arrive dans le paysage qui représente une Gauche radicale, la Gauche alter-mondialiste qui ne dépassera pas 2% et qui joue un mauvais tour à Dominique Voynet. Le problème le plus préoccupant c'est l'effondrement durable, constaté du Parti Communiste ce qui fait que le total des voix de Gauche ou à la Gauche de la Gauche fait 12% et l'addition des voix du Parti Socialiste plus celles de la Gauche de la Gauche fait 40%, c'est bien ça le problème... et la question de l'alliance. Il faudra laisser les états majors se débrouiller avec cette question et faire les propositions qui feront l'assentiment des Français.

Entretien avec

# Jacques Vergès

(Avocat)



## Dialogue avec l'histoire

Les questions et les sujets abordés :

La perception qu'il a de lui-même

Les messagers ou les prophètes, positifs dans l'histoire humaine ?

La défense de Monsieur Nagash et sa libération

Sa vision du procès de Saddam Hussein

Point de vue sur le rapport du 11 septembre

Entretien avec  
**Jacques Vergès**

(Avocat)

*David ABBASI* (Siyavash Awesta)

**David ABBASI** : Un grand révolutionnaire. N'importe où que vous soyez vous demandez le plus connu, le plus célèbre avocat du monde, c'est Jacques Vergès.

Maître Jacques Vergès Bonjour.

**Jacques VERGES** : Bonjour

**David ABBASI** : Maître Vergès est un guerrier parmi les soldats de Dieu ou du Diable, du mal ou du bien. Comment vous vous voyez ?

**Jacques VERGES** : Ecoutez, je ne vois pas le monde quand même de cette manière, le bien et le mal mais disons que je me bats pour un idéal qui est considéré comme le bien par tout le monde c'est à dire pour l'indépendance des peuples, contre l'humiliation, contre les atteintes à la dignité humaine, contre la torture, contre l'agression.

**David ABBASI** : C'est à dire que vous ne croyez pas à la dualité du mal et du bien, du Noir et du blanc, vous croyez qu'une troisième entité peut exister comme le gris ?

**Jacques VERGES** : Non je crois que les choses sont beaucoup plus complexes. Le blanc n'est pas tout à fait blanc et le noir n'est pas tout à fait noir.

**David ABBASI** : Croyez-vous en Dieu ?

**Jacques VERGES** : Je crois en l'homme.

**David ABBASI** : C'est l'Homme qui a créé le Dieu ?

**Jacques VERGES** : Je ne sais pas.

**David ABBASI** : Une force du cosmos qui peut être plus forte que l'homme ?

**Jacques VERGES** : Je crois que rien n'est plus fort que l'homme. On le voit aujourd'hui, on l'a vu hier. Quand la France a combattu le FLN algérien et les algériens étaient moins fort du point de vue militaire et de l'armement et ils ont gagné. Les vietnamiens ont gagné à la fois contre la France et les Etats-Unis. C'est l'homme qui a gagné, c'est son courage.

**David ABBASI** : L'homme contre l'homme ?

**Jacques VERGES** : Non l'homme contre la machine. La force morale contre

la force matérielle. L'homme avait moins de matériel. Les vietnamiens quand ils ont battu les Américains, ils n'avaient pas d'avions. Quand ils ont battu les Français, ils n'avaient pas de chars. Les Algériens ont gagné leur guerre et ils n'avaient ni avions ni chars. Ils avaient du courage.

**David ABBASI** : La foi.

**Jacques VERGES** : De la force morale.

**David ABBASI** : Est-ce que la force morale et le courage peuvent faire gagner contre les grandes puissances ?

**Jacques VERGES** : Sûrement.

**David ABBASI** : C'est l'histoire.

**Jacques VERGES** : On a qu'à voir en Irak aujourd'hui. Les Américains sont avec une armée extraordinaire, c'est la plus grande puissance militaire du monde et ils ont frappé un pays beaucoup plus faible...c'est une défaite morale, une défaite politique, ils n'ont réussi à réaliser leurs objectifs et maintenant ils ne savent pas comment s'en sortir.

**David ABBASI** : Est-ce que c'est une faiblesse des américains ou la force d'autres services de renseignement sur place qui peuvent manipuler plusieurs tendances idéologiques politiques mon cher Maître ?

**Jacques VERGES** : Non, c'est vrai qu'il y a des forces étrangères mais quand des hommes acceptent de mourir pour une cause, cela montre très bien que cela est une force morale.

**David ABBASI** : Ce n'est pas une faiblesse de mourir pour une cause, cela dépend de la cause mon très cher Maître ?

**Jacques VERGES** : Certains disent que la fin justifie les moyens, peut-être la manière de faire la guerre la justifie aussi. Les gens qui se battent et qui se sacrifient pour une cause...les irakiens qui se battent quelque soit leur tendance se battent pour la dignité de leur pays, pour la dignité humaine, se battent contre Abou Graib qui est une monstruosité. Quand vous voyez des gens nus mourant tirés par une laisse par une jeune fille qui rit, nous sommes en pleine barbarie. Pendant la guerre en Algérie c'est la torture qui a été la défaite morale du gouvernement français.

**David ABBASI** : Croyez-vous que des messagers ou des prophètes étaient des choses positives dans l'histoire humaine ?

**Jacques VERGES** : Sûrement.

**David ABBASI** : On revient à la première question, Dieu prophète important même dans les combats. Vous citez l'Irak, l'Irak d'aujourd'hui ne pouvait pas continuer son combat contre les américains sans prophète, sans Dieu.

**Jacques VERGES** : Oui sans cette croyance qui est respectable mais vous savez les vietnamiens se sont battus sans référence à Dieu. Mais ils avaient une croyance dans la nation vietnamienne.

**David ABBASI** : En philosophie, on dit toujours que l'objet auquel vous croyez n'est pas important, l'important est d'y croire.

**Jacques VERGES** : Les vietnamiens croyaient au Vietnam, leur culture...

**David ABBASI** : Il existait quelque chose en dehors de l'être humain, la pensée.

**Jacques VERGES** : Non la nation, la culture n'est pas en dehors de l'être humain.

**David ABBASI** : Cela divise le peuple.

**Jacques VERGES** : Non, les vietnamiens étaient unis dans le combat sinon ils n'auraient pas gagné la guerre.

**David ABBASI** : On va résumer, Dieu existe et les prophètes sont justes.

**Jacques VERGES** : Ils existent et représentent un moment dans l'humanité.

**David ABBASI** : La plupart des gens que vous avez défendu était des croyants...leurs actes suivaient une croyance. Vous, Maître Jacques Vergès, ne défendiez-vous pas l'objet qu'ils croyaient, savoir s'il était juste ou non. Vous défendiez l'individu dont les valeurs n'étaient pas à 100% comme les vôtres.



**Jacques VERGES :** Je défendais les individus et leurs valeurs. Les valeurs des algériens étaient l'indépendance de l'Algérie. J'ai défendu des felaides palestiniens, certains étaient musulmans et d'autres chrétiens.

**David ABBASI :** Toujours une croyance.

**Jacques VERGES :** Mais c'était pour l'indépendance de la Palestine.

**David ABBASI :** Mais s'ils n'étaient pas croyants, comme Jésus le sauveur, l'Islam politique révolutionnaire qui a changé le monde, jamais ils n'auraient pu être felaides.

**Jacques VERGES :** Parmi eux, il y avait des marxistes...

**David ABBASI :** Georges Arash ...

**Jacques VERGES :** Je ne parle pas de ceux que je n'ai pas défendu.

**David ABBASI :** Je vais vous confier un secret.

**Jacques VERGES :** Oui.

**David ABBASI :** Vous connaissez, Georges Arash...vous savez malgré qu'ils étaient socialistes, communistes, marxistes mêmes des représentants de Fidel Castro dont l'Ambassadeur de Cuba en France il y a deux. Quand on discute à la fin on arrive à quelque chose, de temps en temps on va le nommer le Dieu, la force organisatrice de monde mais ils croyaient en des choses plus fortes que l'être humain.

**Jacques VERGES :** C'est possible.

**David ABBASI :** C'est pour cela qu'on ne peut pas donner sa vie sans penser que cette vie on va la donner pour quelque chose plus importante que l'individu.

**Jacques VERGES :** Oui c'est vrai.

**David ABBASI :** Croyez-vous à l'éternité de l'esprit et le retour de l'esprit mon cher Maître ?

**Jacques VERGES :** C'est une question à laquelle je pense sans arrêt sans

pouvoir trouver de réponse.

**David ABBASI** : Mais dans le fond Maître Jacques Vergès, croyez-vous que l'esprit est éternel ?

**Jacques VERGES** : Cela dépend de ce que vous appelez esprit.

**David ABBASI** : Maître Jacques Vergès savez-vous que vous êtes un mythe dans le monde ?

**Jacques VERGES** : C'est possible.

**David ABBASI** : A votre avis vous êtes un mythe messager ou un prophète ?

**Jacques VERGES** : Je ne suis pas un prophète, je n'ai pas cet orgueil. C'est vrai que je suis connu et je représente pas par moi-même mais par ceux que j'ai défendu depuis 50 ans, un demi-siècle, tous ceux qui se battent contre le colonialisme, tous ceux qui se battent contre l'agression, tous ceux qui se battent contre la torture, la domination des plus forts, voilà ce que je représente.

**David ABBASI** : Est-ce que la Terre, le pouvoir toujours était à la main du mal, du diable ou on avait de temps en temps des pouvoirs humanistes.

**Jacques VERGES** : Je crois qu'il existe des moments dans l'histoire des pays et de l'humanité où à un moment le pouvoir était humaniste.

**David ABBASI** : Vous pouvez nous donner quelques exemples mon cher Maître ?

**Jacques VERGES** : Lors de la seconde guerre mondiale à 17 ans, je m'engage dans les troupes du Général De Gaulle, il est bien évident que les forces du Général De Gaulle représentait vraiment un pouvoir juste qui se battait contre l'Allemagne nazi, il se battait contre les collaborateurs en France et en même temps nous étions une armée qui menait une guerre propre. Nous étions victorieux avec une guerre propre. Quand on entrait dans un village en Italie, on ne mettait pas de feu, on ne violait pas les femmes et la même chose en Allemagne.

**David ABBASI** : C'est à dire que la France a construit des écoles, les

britanniques des mosquées, c'est cela que vous voulez dire ?

**Jacques VERGES :** Ce n'est pas cela du tout. Vous parlez des britanniques, je n'arrive pas à comprendre comment à Babylone les Britanniques ont pu démolir le palais...pour moi cela est inexplicable. Je ne peux pas comprendre en entrant à Bagdad les Américains ont protégé l'Institut du pétrole et laisser piller le musée archéologique et piller non pas par des vandales mais par des experts. Les copies n'ont pas été volées, les œuvres authentiques ont été volées. Ca c'est ce que je n'admets pas.

**David ABBASI :** Cela a toujours été l'attitude et les méthodes des vainqueurs.

**Jacques VERGES :** Pas toujours.

**David ABBASI :** Un vainqueur positif sauf le Général De Gaulle.

**Jacques VERGES :** Par exemple quand les romains ont conquis la Grèce, Alexandre s'est brouillé avec ses généraux par respect pour la civilisation perse.

**David ABBASI :** Par exemple, Alexandre, avant d'attaquer la Perse, lui-même a eut une admiration pour cette civilisation, ce n'est pas le cas, il se voyait comme l'enfant de la Perse surtout après tout ce que lui avait dit sa mère, il ne se croyait pas comme l'enfant de Philippe mais de la Perse. Pourtant ses soldats ont brûlé des villes, ont volé nos avesta, 120 ouvrages... mais c'était mieux de les brûler pour ne plus les utiliser ! alors pour vous Maître Jacques Vergès qui êtes un homme courageux, ce n'est pas une honte de dire cela, Maître Jacques Vergès c'est un homme courageux alors pour vous la peur c'est quoi ?

**Jacques VERGES :** Je ne sais pas.

**David ABBASI :** Alors pendant un certain on avait misé sur votre tête ?

**Jacques VERGES :** Le gouvernement français, le premier ministre de l'époque avait donner l'ordre aux services spéciaux d'abattre quatre avocats. Numérotés 1.2.3.4. le 1 a été tué, j'étais le numéro 2. Le colonel qui est en réserve aujourd'hui, qui n'est plus en activité reconnaît que c'est lui qui a organisé l'assassinat sur l'ordre du premier ministre de l'époque.

**David ABBASI** : Quand on parle de Mossad ce n'est pas vrai car Thierry Jean-Pierre dans son livre parle de Moussa, service de renseignement israélien qui voulait vous tuer donc c'était la France.

**Jacques VERGES** : L'un n'exclu pas l'autre.

**David ABBASI** : Pourquoi ?

**Jacques VERGES** : Le Mossad peut vouloir tuer des gens et les services spéciaux français à un moment aussi.

**David ABBASI** : Le Mossad n'a jamais oublié ou raté ses cibles. Vous connaissez, vous savez cela mieux que moi mon Cher Maître. Le Mossad, s'il voulait tuer quelqu'un même dans 5, 10 ou 20 ans il arriverait à son but.

**Jacques VERGES** : Oui je sais que le Mossad a tué un garçon de café marocain à Lillehammer en Norvège en pensant que c'était Salamé donc le Mossad n'est pas infaillible non plus...

**David ABBASI** : A 82 ans, grâce au ciel vous êtes toujours vivant, les menaces qui existaient à l'époque malgré tout ce que vous avez fait, nous connaissons l'histoire avec des individus qui font très très peu par rapport à ce que vous faites et qui sont liquidé tout de suite comment cela se fait que vous restez vivant !

**Jacques VERGES** : Peut-être.

**David ABBASI** : Mon cher Maître, vous avez défendu plusieurs chefs d'Etat, avez-vous travaillé pour des gouvernements ?

**Jacques VERGES** : La dessus il y a une légende, inspirée par mes adversaires c'est à dire mes ennemis. En général quand on dit que je défends des chefs d'Etat, je défends des pays. Quelque soit le régime, on a tous un pays. Quand une société de bâtiment française, américaine ou allemande construit un complexe hôtelier, immobilier et commet des malfaçons, défendre la société locale contre la société occidentale ce n'est pas défendre les chefs mais défendre les intérêts du pays et même si le chef est un dictateur.

**David ABBASI** : On ne parle pas des trois chefs africains. Est-ce que vous

avez eut des contrats avec d'autres gouvernements. Par exemple, le dossier de Monsieur Nagash vous a été proposé par qui ?

**Jacques VERGES :** Par Monsieur Nagash.

**David ABBASI :** Lui-même. C'est lui-même qui vous a payé ?

**Jacques VERGES :** Il m'arrive de travailler gratuitement.

**David ABBASI :** Pour Monsieur Nagash, vous avez travaillé gratuitement ?

**Jacques VERGES :** Oui.

**David ABBASI :** Avez-vous actuellement des contacts avec lui ?

**Jacques VERGES :** Oui.

**David ABBASI :** Vous savez qu'il est devenu un homme riche, un politicien, il fait des interventions ... Pour la libération de Monsieur Nagash, à l'époque êtes-vous intervenu ?

**Jacques VERGES :** Il m'a demandé d'être son avocat, il faut que j'intervienne et que j'interviens médiatiquement et auprès des autorités françaises.

**David ABBASI :** Dans les négociations ?

**Jacques VERGES :** Je ne suis pas intervenu. J'ai créé une situation qui forçait les autorités françaises à négocier.

**David ABBASI :** Pouvez-vous nous donner un peu d'explications ? Comment avez-vous créé cette médiatisation ?

**Jacques VERGES :** C'est simple. Monsieur Nagash a fait la grève de la fin et tous les jours je faisais un communiqué aussi bien à l'AFP, l'agence iranienne l'IRNA donnant l'état de santé de Nagash montrant qu'il pouvait mourir, qu'il n'avait pas les soins nécessaires et que la prison ne pouvait pas lui apporter les soins nécessaires et donc mobiliser l'opinion aussi bien en France que je l'imagine en Iran jusqu'à ce que les autorités françaises à la fin négocient non plus avec moi mais avec les iraniens.

**David ABBASI** : Qu'à obtenu la France de cette libération ?

**Jacques VERGES** : Je ne sais pas.

**David ABBASI** : Plusieurs milliards de contrats peut-être. Vous savez la France depuis Jacques Chirac surtout a signé de bons contrats avec la République Islamique d'Iran.

**Jacques VERGES** : Je ne sais pas mais je ne vois pas pourquoi il ne le ferait pas.

**David ABBASI** : Après l'échange de Nagash.

**Jacques VERGES** : Non, Nagash était du temps de Mitterrand...

**David ABBASI** : L'histoire du dossier nucléaire iranien que l'Iran a des parts dans les sociétés boridoff françaises

**Jacques VERGES** : L'Iran avait des parts et investit dans le projet EURODIF je sais et je sais qu'il y a eut un conflit quand le nouveau pouvoir est arrivé en Iran et qu'à la fin au temps de Monsieur Rafsandjani un accord a été tenu mais je n'ai pas suivi.

**David ABBASI** : On a entendu que vous étiez prêt à défendre Saddam Hussein mais tout d'un coup tout a basculé dans le dossier de Saddam. Que s'est-il passé exactement ?

**Jacques VERGES** : Ce qui s'est passé est simple. Dans l'affaire de Saddam Hussein, 42 membres de sa famille m'avaient désignés mais sa fille qui était l'invité d'honneur du roi de Jordanie avait désigné d'autres avocats et comme il y avait un conflit d'avocats je me suis retiré car un conflit d'avocat c'est l'échec humain assuré.

**David ABBASI** : Vous pensez que si Maître Jacques Vergès était l'avocat de Saddam Hussein cela changeait les choses ?

**Jacques VERGES** : Peut-être car il est évident que le procès de Saddam Hussein a été exigé par les Kurdes qui l'accusent d'avoir utilisé des gaz et par les Chiites qui accusaient Saddam Hussein, après la guerre du Golf, d'avoir

fait un massacre dans le sud.

**David ABBASI** : Surtout par l'Iran.

**Jacques VERGES** : Oui et dont ce fossé était exigé par les Kurdes et les Chiites et donc les Américains et leur gouvernement sur place qui collabore avec eux on ouvert ce procès mais ce procès ne pouvait pas avoir lieu avec la présence de Saddam Hussein car Saddam Hussein aurait pu dire si vous m'accuser d'avoir utiliser des armes de destruction massive, c'est vous qui me les avez vendu. Vous m'accusez d'avoir bombardé des gens dans la région du sud, dans les marées où il y a des Chiites mais vous étiez les maîtres du ciel donc vous êtes mal placés alors si vous me considérez comme coupable que Monsieur Rumsfeld s'assoie à ma droite et Monsieur Dick Cheney à ma gauche. A ce moment-là il fallait ouvrir le procès et que Saddam Hussein y soit alors on a fait un procès qui est une manipulation, on a fait un procès pour un attentat manqué contre Saddam Hussein et la condamnation à mort d'un certain grand nombre de villageois par un tribunal spécial et on le poursuit. On l'a condamné à mort et on l'a pendu. C'est à dire que le procès pour les Kurdes et les Chiites pourrait avoir lieu sans la présence de Saddam Hussein. C'était le but donc j'aurais dénoncé ce procès comme une manipulation. Je ne pense pas que ça a été fait. La deuxième chose est que les autorités américaines en 2003 ont suspendu la peine de mort en Irak et la peine de mort a été rétabli en 2004 par le gouvernement irakien et donc si Saddam Hussein était jugé en 2003 on ne ouvrait pas le condamner à mort et c'est le contraire de toutes les normes internationales que d'appliquer après coup une sentence plus sévère que les années auparavant pour des faits antérieurs. D'autre part quand je pensais être le seul avocat de Saddam Hussein, je voulais porter plainte à la Cour Pénale Internationale créée par le traité de Rome contre Monsieur Tony Blair pour crime contre l'humanité. Pour je Tony Blair parce que je ne pouvais pas porter plainte contre Monsieur Bush car les Etats-Unis n'ont pas reconnu la compétence de la Cour Pénale Internationale tandis que l'Angleterre, l'Europe l'a reconnu. Je visais son co-auteur, son co-responsable de tous les crimes en Irak, les massacres des villageois, le crimes contre l'humanité, les tortures à la prison d'Abou Graib. Si j'avais été dans le procès j'aurais suivis la-dessus et il est évident que si Monsieur Tony Blair serait entendu comme témoin, on aurait entendu parler beaucoup plus de Monsieur Tony Blair que de Monsieur Saddam Hussein. On aurait parlé beaucoup plus de Abou Graib que d'autres choses mais je n'ai pas été l'avocat de Saddam Hussein. Je le regrette. Certains disent que c'est pour cela que je suis en vie, je n'en sais rien. Je sais que dans son procès trois avocats ont été tués par

balle et un quatrième est à l'hôpital.

**David ABBASI** : Un procès assez dangereux.

**Jacques VERGES** : Un procès dangereux et truqué. On ne peut pas appeler cela un procès et quand on insulte quelqu'un je trouve que c'est le comble de l'abjection.

**David ABBASI** : Vous allez Voter ?

**Jacques VERGES** : Cela m'arrive. Pas tout le temps.

**David ABBASI** : Pour les Présidentielle vous avez voté ?

**Jacques VERGES** : Oui mais c'est un secret.

**David ABBASI** : Dernière question, le 11 septembre les Américains ont publié un rapport, que pense Jacques Vergès de ce sujet ?

**Jacques VERGES** : Je n'ai pas suivi toutes les enquête à ce sujet mais ce que je sais c'est que c'est très étrange. Etrange qu'une vingtaine de personnes de type non européen, très bronzés parlant l'américain avec un accent arabe, vivant on ne sait pas de quoi puissent prendre des leçons de pilotage sans étudier les procédures d'atterrissage et de décollage, uniquement de conduire quand l'avion est en l'air et que les services américains n'ont rien remarqué. Je suis étonné d'autant plus qu'il y a des agents américains qui ont signalé à leur direction qu'il y avait des choses étranges. Je pense qu'il y a quelque chose d'anormal dans le fonctionnement des services de renseignements américains et que d'autre part, le 11 septembre était du pain béni pour le gouvernement américain qui voulait faire la guerre.

**David ABBASI** : Merci Monsieur Jacques Vergès de nous recevoir dans cette pièce historique.

Au revoir.



# Robert Ménard

(Secrétaire Général de Reporters sans Frontières)



## Les questions et les sujets abordés :

La violence dans la politique internationale

La guerre contre le terrorisme peine à vaincre

L'Iran et les tchéchènes

Pourquoi ce combat international contre le terrorisme et la position des Etats-Unis

La présence des Etats-Unis en Irak, programmée ?

**Dialogue avec l'histoire**

**Entretien avec**

**Robert Ménard**

(Secrétaire Général de Reporters sans Frontières)

*David ABBASI (Siyavash Awesta)*

**David ABBASI :** Comment voyez-vous, Monsieur Ménard, la violence dans la politique internationale ?

**Robert Ménard :** La violence, elle se déchaîne aujourd'hui c'est-à-dire que l'on constate pour les journalistes mais pour le monde que les conflits aujourd'hui sont de plus en plus meurtriers et touchent de plus en plus les civils. Je vais vous donner un chiffre, il y a 50 ans dans une guerre, 90% des victimes étaient des militaires et 10% des civils. C'est exactement l'inverse maintenant. Parmi ces civils aujourd'hui, des journalistes, des avocats, des contestataires, ça c'est la première chose. On le voit. Je vais vous donner un deuxième chiffre. Il y a eu pendant cette guerre en Irak, près d'une soixantaine de journalistes tués en 2 ans c'est autant qu'en 20 ans de guerre au Vietnam c'est vous dire que la violence a pris une ampleur incroyable. C'est dans les conflits armés. Ce que l'on constate aussi c'est qu'il y a une violence qui peut régler les conflits dans des pays qui ne sont pas en guerre. Aujourd'hui on tue des journalistes dans des pays où il n'y a pas la guerre, simplement vous n'êtes pas d'accord avec quelqu'un, vous êtes du côté du pouvoir, je vous tue pour faire taire. Pourquoi y a-t-il un développement de cette violence ? Parce qu'il y a un phénomène mondial qui est l'impunité. On peut, dans un certain nombre de pays, tuer un opposant, une personne qui vous conteste, quelqu'un qui pose juste des questions dérangeantes sans jamais rien risquer. Un dernier chiffre, il y a eu plus de 500 journalistes tués au cours de ces dix dernières années dans le monde et dans plus de 95% de ces affaires, il y a eu impunité. Ce n'est pas seulement que l'on n'a pas trouvé les assassins c'est que l'on ne les cherche même pas car ceux qu'ils tuent sont souvent ceux proches du pouvoir.

**David ABBASI :** Une guerre contre le terrorisme a été déclarée mais malheureusement le combat n'a pas été gagné. Pourquoi ?

**Robert Ménard :** Je ne sais pas pourquoi ils n'ont pas réussi, ce que je sais ce sont les dégâts à cause du terrorisme. Il faut évidemment lutter contre le terrorisme moi je n'ai pas envie que mes enfants soient tués dans des attentats terroristes. Personne n'a envie de cela. Il faut lutter contre le terrorisme mais à quel prix ?! A quel prix ?! La lutte contre le terrorisme a dans les Droits de l'Homme trois conséquences désastreuses. Un certain nombre de régime instrumentalise la lutte contre le terrorisme en s'en prenant à tous leurs opposants. Je ne vais pas vous citer 50 exemples mais par exemple en Chine, quand j'entends les autorités de Pékin dire on lutte contre les terroristes tibétains, attendez, il n'y a pas plus pacifiste qu'un tibétain, il n'y a pas de terroristes tibétains. Quand je vois dans un pays comme la Tunisie, Monsieur Benai, le président tunisien traiter de terroristes tous ces opposants même quand ce sont des démocrates. Il a instrumentalisé la lutte nécessaire contre le terrorisme pour faire taire les oppositions. Voilà la première conséquence néfaste. La deuxième est que les démocraties n'osent plus s'en prendre à un

certain nombre de régime car elles en ont besoin pour la lutte contre le terrorisme. L'exemple typique est Monsieur Poutine, ce n'est pas un démocrate comme la Russie sauf que les Occidentaux et les Américains ont besoin de Monsieur Poutine pour lutter contre le terrorisme. Ils ne vont plus rien dire à Monsieur Poutine car vu qu'on en a besoin on ne va pas lui casser les pieds... Le troisième problème c'est que dans nos vieilles démocraties occidentales on voit aujourd'hui un certain nombre de mesures prises par nos parlements qu'ils n'auraient jamais prises avant. Un exemple, c'est vrai qu'Internet est utilisé par les groupes terroristes, c'est incontestable. Est-ce pour cela qu'il faut surveiller toutes les communications sur Internet ? Non. Internet est aussi un instrument de liberté, d'information et cela doit bénéficier d'une protection. Comme il faut lutter contre le terrorisme, on donne des coups de canifs aux libertés... mais je le répète, il faut lutter contre le terrorisme, une obligation pour la sécurité de nos citoyens mais pas à n'importe quel prix.

**David ABBASI :** Des tchéchènes sont massacrés tous les jours, pour la République Islamique d'Iran qui se prétend sauveur des musulmans du monde, pourquoi ne défendent-ils pas les tchéchènes ?

**Robert Ménard :** Honnêtement, je ne sais pas mais je crois que la politique du pouvoir iranien n'est pas dictée par des considération humanitaires, cela se saurait. Je ne crois pas que les gens aux pouvoirs aujourd'hui à Téhéran aient un vrai soucis de l'avenir des musulmans dans le monde. Ils ont un soucis de leur propre avenir à la tête de l'Iran. Ce n'est pas vraiment un régime démocratique. Il y a une rhétorique en Iran comme dans plusieurs pays, il y a un gouffre entre le discours tenu et la réalité. Aujourd'hui les gens s'intéressent aux tchéchènes et au soutien aux tchéchènes car cela intéresse. Le peuple tchéchène s'en moque. Aujourd'hui on voit comment ils instrumentalisent les malheurs des gens quand ça leur ai utile.

**David ABBASI :** Depuis le 11 septembre, le monde a commencé à réagir concernant les terroristes internationaux, pourtant avant cela il y a eu beaucoup de victimes et jamais il n'y avait eu ce combat international.

**Robert Ménard :** Parce que les gens sont égoïstes, parce que les Occidentaux sont égoïstes, parce que tant que cela ne les touche pas eux-mêmes, le terrorisme n'est pas très important... Vous savez combien de morts y a t-il eu en République Démocratique du Congo, l'ex-Zaïre en Afrique entre 1998 et 2004 ? Il y a eu 3 millions de morts. Vous avez vu beaucoup de gens en parler et se mobiliser ? Imaginez qu'il y en ai un centième ici chez nous ! Le monde entier se mobiliserait mais la vie n'a pas le même prix au fin fond de l'Afrique, en Occident et aux Etats-Unis. Les gens vous disent qu'il faut lutter

contre les inégalités, le terrorisme, les violations des Droits de l'Homme mais les gens sont des haut-le-cœur sélectifs...Ce qui me tue dans ces affaires-là, ce qui me bouleverse, c'est notre capacité à être schizophrène, à se révolter contre la violence qui vous ai faites à vous, à se moquer éperdument de la violence qui est faite aux autres. Vous avez raison le terrorisme n'a pas commencé le 11 septembre. C'est vrai que ce qui s'est passé au World Trade Center est abominable, terrible, 3000 morts c'est la plus grosse affaire de terrorisme de ces dernières années mais y en a eu avant. Je peux vous citer des centaines d'actions terroristes sans que personne n'a levé le petit doigt. Ça les a touché directement dans leur territoire, ça a changé la donne. Quand ça change la donne pour les Etats-Unis, ça la change pour le monde entier. C'est comme ça.

**David ABBASI :** Ne pensez-vous pas que c'était un prétexte, un scénario programmé pour entrer militairement en Irak ?

**Robert Ménard :** Je ne crois pas. Je ne pense pas qu'il ait un espèce de complot programmé ou des arrières pensées comme ça. Je pense que ce qu'il s'est passé le 11 septembre ça a traumatisé réellement et profondément le peuple américain. Quand les gens pensent que Bush est un extrémiste... Bush est surtout à l'image de ce que pense la majorité des Américains. C'est un pays démocratique, Bush est élu par les Américain et il représente ce que pensent les Américains. Je crois que ce qu'il s'est passé le 11 septembre, c'est pour les Etats-Unis quelques chose qui fait basculer leur histoire alors qu'à partir de là, on utilise cela pour d'autres raisons, le pétrole et tout, peut-être, mais je crois pas du tout que ce soit l'explication, c'est ce que pense le peuple américain. Ils ont décidé que cela ne se reproduirait plus, que leurs intérêts vitaux étaient en cause. Il y a avec la nouvelle administration américaine, une vrai volonté de sortir d'une situation où on laissait le reste du monde se démerdé comme il pouvait pourvu que l'on ne touche pas à leurs intérêts. L'explication par le pétrole est largement fausse, il n'y a pas de complot, des gens qui instrumentalisent le terrorisme pour faire des affaires. La première explication est que l'on veut éradiquer le terrorisme parce que pour la première fois on a été touché sur notre sol et on s'en donne les moyens. Ils l'ont fait en Irak et ils le feront ailleurs. Le monde a basculé le 11 septembre.

**David ABBASI :** Monsieur Ménard, avec tous les progrès d'aujourd'hui concernant l'informatique, cela fait des années que l'on cherche Ben Laden en Afghanistan. Cette histoire de l'arrestation de Ben Laden n'est-ce pas un prétexte pour rester dans le quartier car trouver Ben Laden était tellement facile.

**Robert Ménard :** Si les américains pouvaient trouver Ben Laden, ils le trouveraient. Vous savez, Monsieur Bush, sur la scène nationale, vis à vis de

son opinion publique, arrêter Ben Laden serait quelque chose qui lui donnerait une popularité incroyable. Je crois malheureusement que ça montre les limites de toute cette technologie. Je ne crois pas que les satellites, l'informatique, le développement de la communication paraissent aussi simple que l'arrestation de quelqu'un dans des zones tribales à la frontière du Pakistan et de l'Afghanistan. Je ne crois pas que les Américains aient la vocation de rester à l'extérieur d'un pays, quel intérêt de contourner l'Afghanistan. Peut-être la lutte contre la drogue... je crois que dans l'affaire du terrorisme on est sur d'autres logiques économiques, on est sur une logique politique qu'elle prime l'économie. C'est une vision marxisante de croire qu'il y a toujours des explications matérielles pour un certain nombre d'action. Non. Aujourd'hui, il y a un basculement de l'opinion public aux Etats-Unis dont Monsieur Bush est le témoin, la conséquence qui fait d'un pays qui veut être sur la scène internationale, assurer sa propre sécurité et qui est prêt à le faire jusqu'au bout. Et tout simplement car le poids de la France a diminué. La France n'est plus une grande puissance, la France est encore sur la scène internationale parce qu'elle a un siège au Conseil de Sécurité de l'ONU mais quand il sera élargit à d'autres pays, la place de la France sera moins importante car on a peut-être une classe politique moins sensible à ces questions-là. Pour être une grande puissance, il faut avoir des moyens y compris économique. La France n'est plus une superpuissance, le monde a changé. La France ne s'est peut-être pas adapté à cela. Moi je suis toujours sidéré à la fois par les traditions françaises dont je suis fier, par les discours français et c'est vrai que parfois les discours politiques français des hommes politiques français a une réelle qualité. Il faut que cela change mais la France dont le dernier referendum a été refusé par les Français est le signe d'un pays qui se recroqueville sur lui-même. C'est un pays qui régresse plutôt qu'il n'avance et je le regrette tous les jours.

Monsieur Ménard, je vous remercie beaucoup. On vous verra en Iran pour la première fois.

Merci beaucoup

Entretien avec

# Michel Charasse

(Sénateur)



## Dialogue avec l'histoire

### Les questions et les sujets abordés :

Les actes de Mitterrand du point de vue international  
Pourquoi parle t-on encore autant de lui ?  
Le rôle de sa fille, Mazarine  
Son avis sur le nucléaire  
Le point sur son dernier ouvrage

**Dialogue avec l'histoire**  
Entretien avec  
**Michel Charasse**

(Sénateur)

*David ABBASI (Siyavash Awesta)*

**David ABBASI** : Sénateur Michel Charasse, bonjour et comment allez vous ?

**Michel Charasse :** Bien bien merci et vous aussi.

**David ABBASI :** Merci très très bien mon cher ami. Cette année 2006 a commencé avec un grand bruit au sujet de François Mitterrand, on peut dire le dernier commandant des commandants. Après plus de 10 ans d'absence pourquoi certains parlent cette année de François Mitterrand ?

**Michel Charasse :** Tout d'abord pour une raison matérielle, c'est le dixième anniversaire de sa mort et cela se célèbre et avec le recule du temps et l'histoire, beaucoup s'aperçoivent aujourd'hui que dans la vie politique, la vie de la France, le paysage politique, c'est un très grand vide à partir où des géants comme Mitterrand ne sont plus là.

**David ABBASI :** Mitterrand a marqué plein de choses dans la politique de la France et la politique internationale, sénateur Michel Charasse. De l'Afrique du sud à l'Europe de l'Est même en Israël et Palestine. Pouvez-vous nous citer certains de ses actes au point de vue international ?

**Michel Charasse :** Il y a eu beaucoup de choses. Il se trouve que c'est une prérogative du Président en France que de conduire la politique étrangère et d'autre part, François Mitterrand avait compris depuis très longtemps que les grandes questions se réglaient sur le plan international plus que sur le plan intérieur. Son action a été très variée et on peut le vérifier sur tous les continents. Je mettrais en action numéro un celle en faveur de l'Europe pour des raisons qui tenaient du développement économique, social, à la paix, à l'équilibre des forces dans le monde. Les positions qu'il a prise depuis le premier jour de son premier septennat sur le dialogue nord-sud, les pays pauvres, le partage sur le plan mondial, le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes... des choses qui sont dans la communauté des nations qui ont beaucoup marqué. Ensuite le courage qui a été le sien dans des situations internationales difficiles, d'affronter des situations locales, des climats politiques... Je pense à la défense de Sakarof à l'occasion d'un voyage au Kremlin, encore l'Union soviétique, il fallait donc le faire. Je pense à son discours devant le KNESSET, la BUNDESTAG... je pourrais énumérer plusieurs circonstances où il n'a pas hésité à affirmer clairement les positions de la France et les siennes avec un soucis d'équilibre, de dialogue et de paix.

**David ABBASI :** Depuis plus d'un quart de siècle, vous êtes sénateur, alors sénateur Michel Charasse, en cette année 2006, ne pensez-vous pas qu'une partie de l'équipe de François Mitterrand avait besoin de son souvenir ou par contre le souvenir de François Mitterrand avait besoin de ses amis ?

**Michel Charasse :** Moi, je crois surtout qu'au moment où chacun cherche un peu des repères, le président Mitterrand en reste un fort pour la Gauche et son

action, sa pensée, ses positions sont aujourd'hui encore des sujets de réflexion et des exemples. Moi je pense que le Parti Socialiste cherche le souffle qui le portera lors des élections. Il n'est pas inutile qu'il se réfère un petit peu à l'action de François Mitterrand qui a fait du Parti Socialiste un peu ce qu'il est aujourd'hui.

**David ABBASI :** Cette année, on a vu Mazarine très présente. A votre avis d'ici les élections de 2007 que pensez-vous de la présence de Mazarine ?

**Michel Charasse :** Je ne suis pas sûr qu'elle ait envie de participer de façon très étroite à la campagne électorale mais la Gauche et le Parti Socialiste sont son camp même si elle n'est pas adhérente et si elle doit se manifester à un moment ou à un autre, elle le fera. Elle n'est pas trop encline à cela pour le moment.

**David ABBASI :** Les derniers propos de Jacques Chirac concernant l'arme nucléaire. Qui est visé et que pensez-vous de ces paroles ?

**Michel Charasse :** Le président a rappelé qu'il était le seul maître de l'arme nucléaire ce qui est la réalité et l'arme nucléaire peut être utilisée, ce n'est pas souhaitable, mais cela ressemble à ce que François Mitterrand avait envisagé par le passé. Il y a une continuité française de manière assez nette.

**David ABBASI :** Un mot sur votre dernier livre Michel Charasse. Des secrets sur Mitterrand et ses amis y sont livrés ?

**Michel Charasse :** Oui c'est possible. Je n'ai pas mis tout ce que l'on peut retrouver sur ce que Mitterrand a dit, écrit, prononcé comme discours tout au long d'une carrière politique très longue et de deux septennats à l'Elysée. Il faut faire une sélection et j'ai sélectionné...

**David ABBASI :** Vous avez laissé des choses de côté pour un deuxième livre...

**Michel Charasse :** Ce petit ouvrage est déjà la réédition complétée d'un petit bouquin que j'avais sorti en 1997 et je ne pense pas que je vais le refaire une troisième fois. Ce serait un peu lassant. Il faut laisser à d'autres le soin de découvrir ce qui a été dit ou écrit par François Mitterrand, je n'ai pas tout retenu ou tout repéré.

**David ABBASI :** Sénateur Michel Charasse je vous remercie beaucoup.

**Michel Charasse :** Merci bonne après-midi.



Entretien avec

# Roger Hernu

(Grand-maître Franc-maçon)



## Dialogue avec l'Histoire

**Dialogue avec l'Histoire**

Entretien avec

**Roger Hernu**

(Ancien Grand-maître Franc-maçon)

*David ABBASI (Siyavash Awesta)*

**ABBAS!:** Monsieur Roger Hernu, veuillez nous donner quelques renseignements sur l'euthanasie! Et quelle est la position de la Franc-maçonnerie à ce sujet?

**Roger Hemu :** Vous me demandez ma position à propos de l'euthanasie, et je vous remercie de me poser cette question. Pourquoi? Parce que la mort est un sujet qui préoccupe beaucoup de gens, même si l'on n'en parle pas à haute voix. Et nombreuses sont les personnes qui sont confrontées directement à ce sujet douloureux, par la maladie, l'agonie, la souffrance d'un proche ou d'un ami. Enfin, plus on avance en âge et plus on se pose de questions. Mourir est une chose, souffrir en est une autre. J'avoue que comme beaucoup, et depuis longtemps, cette question m'a préoccupé: je n'ai pas peur de la mort.. mais dans quelles conditions?

Intéressé par ce sujet, j'ai eu la chance de connaître l' A.D.M.D. (Association pour le Droit de Mourir dans la Dignité).

Donc, craignant de me retrouver un jour cloué dans un lit, ou dans une petite voiture, à la suite d'une maladie ou d'un accident, souffrant, sans peut-être même la possibilité de m'exprimer, et surtout sans espoir de guérison, mon souhait est d'abrégé cette situation. Mais comment? A quoi bon vivre, survivre ainsi? Et je pense aussi à la peine, à la souffrance de mon entourage.

Seul, en cet état, on ne peut rien. Aucune loi ne permet d'abrégé la vie. Il faut bien alors une main secourable, libératrice. C'est là qu'intervient l'AD.M.D. en suggérant de rédiger un testament de vie, en trois exemplaires: un pour une personne de confiance, un pour son médecin et un à toujours conserver sur soi, un également pour l'Association, en cas de complications juridiques.

Cela peut paraître facile ou inconcevable d'imaginer de telles échéances. Peut-être aussi que ceux qui critiquent le plus sont aveuglés par la religion ou n'ont pas vu de près la souffrance, le désespoir.

Il faut se battre, militer, pour permettre à chacun d'avoir une fin de vie digne et sereine. Pour cela, il faut avoir une pleine liberté de décision face à l'échéance finale, proche ou lointaine. Il faut mettre fin à l'abandon moral, à la déchéance et aux souffrances inutiles qui, trop souvent, précèdent et accompagnent la mort. Obtenir une déclaration de volonté de mourir dans la dignité, refuser tout acharnement thérapeutique abusif.

Depuis quelques mois, les choses ont beaucoup évolué par de nombreux cas

de suicides, de personnels hospitaliers hâtant la mort de malades sans espoir de guérison.

Des personnalités, les médias, et même le Secrétaire d'Etat à la Santé contribuent à faire avancer ce sujet, encore tabou il y a peu de temps.

Enfin la clandestinité est démasquée. En deux mois à peine, le débat sur l'euthanasie a occupé la scène de l'actualité, alors que, sans trêve depuis 1980, date de sa création, l'AD.M.D. dénonçait ces problèmes douloureux. C'est pour moi l'occasion de rendre hommage à son actif et dynamique Président, Henri CAILLA VET, ancien Ministre, ancien Député, Sénateur, Maire, Conseiller Général, Député Européen. Il est également Membre de nombreuses Associations ou Commissions dont la Commission Nationale de l'Informatique et des Libertés et du Comité Consultatif National d'Ethique. Homme de liberté, c'est un grand humaniste. De nombreuses propositions législatives ont été votées, soit à son initiative, soit sur des textes repris par les différents gouvernements : interruption volontaire de grossesse, divorce par consentement mutuel, greffe d'organes, tribunal de l'informatique (C.N.I.L.), euthanasie et acharnement thérapeutique, etc...

Il faut bien comprendre et retenir que le but de l'AD.M.D. n'est pas de favoriser la mort. Il faut obtenir la légalisation de notre testament de vie, pour qu'il soit opposable à tous: médecins, soignants, services hospitaliers, familles proches.

Maintenant, plus que jamais, il faut faire entendre qu'il ne s'agit pas de l'élaboration d'une loi sur la mort. Mais simplement que l'euthanasie soit dépénalisée, comme le fut l'interruption volontaire de grossesse.

Sa rattachant à l'euthanasie, l'AD.M.D. aborde également le sujet particulier des soins palliatifs. C'est-à-dire lorsque que l'on se trouve dans une situation telle qu'aucune intervention ne put plus aider à survivre dignement. Mais l'on vous maintient en vie, quelquefois avec acharnement. Les soins palliatifs sont efficaces à 80 %.

Mais vivre, ou plutôt survivre, dans quelles conditions? Délabrement physique important, faiblesse intellectuelle, absence d'autonomie, déchéance, escarres nauséabondes, plaies qui défigurent, incontinence fécale et urinaire, suffocations permanentes, vomissements contraignant à des transfusions permanentes, trachéotomie, etc... Ces exemples échappent aux soins palliatifs. Or de telles vieillesses sont malgré les soins palliatifs d'affreux naufrages.

Il Y a aussi la douleur, mais sur ce sujet une grande avancée a été accomplie, telle l'existence de la charte du patient hospitalisé et dont l'affichage est obligatoire dans tous les hôpitaux et cliniques depuis le 1er janvier 1998.

Vous me demandiez également la position de la Franc-maçonnerie à propos de l'euthanasie. Vous comprendrez aisément que je n'ai pas qualité pour m'exprimer au nom des Francs-Maçons. Je vous ai répondu à titre personnel, en mon âme et conscience. D'ailleurs, pour adhérer à l'Association pour le Droit de Mourir dans la Dignité, on ne vous demande pas vos convictions religieuses et (ou) philosophiques, si vous êtes de gauche ou de droite. Seule la vocation humanitaire compte. Les adhérents sont de toutes conditions sociales. L'Association est représentée partout en France et elle n'est pas isolée car de nombreux pays ont leurs associations-sœurs membres de la fédération mondiale. Je serais incomplet si je ne vous communiquais pas l'adresse:

AD.M.D. - 103, rue Lafayette 75481 Paris Cedex 10

Vous le voyez, je ne suis qu'un tout petit relais dans cette vaste entreprise.

Entretien avec  
**Daniel Gélin**  
(Acteur, Po te)



**Dialogue avec l'histoire**

**Les questions et les sujets abordés :**

Sa représentation du cinéma au sens général

Ses débuts dans le cinéma et plus particulièrement dans le théâtre

Ses plus beaux souvenirs et ses plus belles rencontres dans le cinéma

La sensibilité des acteurs

Dualité cinéma français et cinéma américain

Sa vision du Shah d' Iran et du pays

**Dialogue avec l'histoire**

Entretien avec

**Daniel Gélin**

(acteur, poète)

*David ABBASI (Siyavash Awesta)*

Abbasi David : Nous sommes ravis de vous recevoir, M. Daniel Gélin, grand acteur international. On peut dire poète et beaucoup d'autres choses. C'est vraiment une grande joie pour moi et pour la Radio Ici & Maintenant et aussi pour nos émissions persanes, de recevoir aujourd'hui l'un des grands artistes internationaux, monsieur Daniel Gélin. Je vous remercie d'abord d'avoir accepté notre invitation.

Daniel Gélin : C'est moi qui vous remercie de m'avoir invité, de plus j'ai devant moi cette vue merveilleuse sur cette boucle de la Seine et par un temps magnifique pour une fois.

A : M. Daniel Gélin, ma première question : que représente pour vous le cinéma ?

DG : C'est d'abord mon gagne pain, mais c'était tout à fait au départ une intention, si vous voulez, de pouvoir communiquer. Donc à partir de grands textes, j'ai d'abord commencé par le théâtre, mais très vite le cinéma s'est emparé de moi. C'est une façon d'incarner des personnages qui me ressemblent ou qui ne me ressemblent pas, et de participer à une espèce de distraction, de réflexion en commun avec le public quel qu'il soit, et lorsque je tourne une scène, même simplement en présence des techniciens, dans un studio, immédiatement, j'ai la force d'imagination suffisante, pour imaginer les gens, qui chez eux devant leur écran de télévision ou le public dans une salle, vont me voir deux ou trois mois après la fin du film et j'établis avec eux une espèce d'entente, de dialogue, de communication et même je dirais plus, communion. Je sais que mon métier est de distraire, de surprendre les intéressés et de les arracher si vous voulez plus ou moins à leurs soucis quotidiens, politiques etc de toutes sortes, et aussi en ce moment la pauvre humanité en a besoin. Je peux considérer même que ce métier d'amuseur, ce métier de comédien, je le considère comme un véritable sacerdoce. Ce n'est pas l'argent qui m'a fait avancer, c'est le besoin de communiquer, de faire partie, de faire part de mes dons d'amuseur, d'humoriste, de mettre en ébullition ma sensibilité et mon imaginaire, mon naturel et mon amour de la vie, mon amour des enfants et des femmes, de les mettre en état suffisamment sensibles de façon à ce que je puisse nourrir mes personnages et être de plus en plus efficace sur l'imaginaire. C'est une forme de vocation également que j'ai depuis très très longtemps, que je développe le plus souvent.

A : M. Daniel Gélin vous venez de dire que vous avez commencé par le théâtre, pouvez vous nous dire quelle a été la première pièce que vous avez

jouée ?

DG - C'était juste avant la guerre; j'étais parti de ma ville de Saint-Malo pour aller faire du théâtre et du cinéma bien entendu, et Louis Jouvet (dont je suis devenu l'élève au Conservatoire après avoir vu un film sur lui et dans lequel il jouait son propre personnage, c'est à dire le professeur de diction au Conservatoire National de Paris)... m'a appris des choses que j'ignorais.

Finalement, je suis rentré dans sa classe. Si vous voulez, dans ma petite ville de province où le théâtre à cette époque-là (ça a changé depuis) mais à cette époque le théâtre était pratiquement inconnu... et alors à Paris j'ai appris à connaître le théâtre. Je suis également rentré dans un cours de diction, or il y avait parmi les élèves un certain Gérard Philippe, etc...

On travaillait non seulement dans la mansarde, pas chauffée d'ailleurs parce que c'était l'occupation, et on apprenait à ce moment-là à se rendre les meilleurs possibles. J'ai débuté alors dans une pièce d'un jeune auteur qui s'appelait Henri-Georges Clouzot. C'était une tradition; on représentait des pièces en un acte, terrifiantes, des pièces d'horreur et en même temps pour reposer le public de l'horreur, de la crainte, de la frayeur qu'on avait provoqué on jouait également des pièces dites roses, de divertissement. Ce charmant H.G. Clouzot, qui était un jeune auteur, débutant, avait écrit une pièce à quatre personnages dans laquelle je faisais le jeune homme qui louait une chambre et j'étais heureusement mis en scène à ce moment-là par celui qu'on considérait comme l'un des premiers en France au point de vue théâtral et au cinéma: Pierre Fresnay.

J'ai été le poulain, le protégé de Pierre Fresnay et de lui, j'ai appris des choses dont j'essayais de me souvenir. Alors après ça a été le Conservatoire; je suis entré dans un théâtre qui s'appelait le Théâtre des Mathurins, où j'ai joué avec Maria Casarès, Jean-Marc Thibault, Michel Auclair et des tas d'autres comédiens. J'ai joué des tas de pièces et surtout du Molière dans les matinées classiques c'est-à-dire le jeudi et le samedi après-midi. Puis ça a été les grands rôles, j'ai repris Huis Clos de Sartre après le créateur Michel Vitold. Je l'ai joué finalement dans ma vie plus de mille fois, partout dans le monde, et puis j'ai commencé à faire du cinéma.

Dans les films intéressants il y a eu "Rendez-vous de Juillet", qui a été après la guerre le premier film qu'on faisait sur les jeunes étudiants et les jeunes en général; ensuite "La Ronde de Schilnzer" de Max Ophuls et après toute une série de films qui n'ont jamais marché, mais avec toujours derrière des personnages très pathétiques, très dramatiques, suicidaires même. J'alternais en même temps avec des personnages de fantaisie. J'étais capable par exemple de faire la neigeuse de sable d'après le roman de Simenon mais je faisais

également les Mains Sales de Sartre, également au cinéma, avec d'ailleurs Pierre Brasseur, mais j'étais capable de faire aussi de jeunes fantaisistes et heureux, détendus, pas tourmentés du tout, comme par exemple "Adorable Créature" et surtout "Edouard et Caroline" toujours avec Jacques Becker, qui était à mon avis le meilleur metteur en scène à cette époque. C'étaient les premières années heureuses.

A : Donc votre premier film était "Rendez-vous de Juillet" ?

DG : Non, j'avais commencé par des petits rôles par ci par là, mais c'est dans "Rendez-vous de Juillet" que l'on m'a fait confiance, en me donnant le rôle principal.

A : Vous avez joué au cinéma pour la première fois en tant qu'acteur ?

DG - Au début c'était pratiquement de la figuration. Vous savez, pour manger, parce que c'était l'occupation, la soupe populaire, etc... et comme tous les jeunes comédiens, je faisais de la figuration. Mais après la figuration il y avait un rôle de deux ou trois phrases et après un rôle de quatre ou cinq phrases. Ça a abouti finalement, mais il y a eu quand même ce qu'on appelle sept années de grandes difficultés. Je vivais à l'époque avec une jeune étudiante, comédienne qui était très belle et très talentueuse et qui s'est révélée être plus tard Simone Signoret. Nous avions un imperméable pour deux, on se cultivait nous-mêmes; nous fréquentions la bande à Prévert, mais ça a été des années à la fois difficiles et enrichissantes.

A : Vous même grand acteur, vous avez joué avec plusieurs autres grands acteurs; quel est le souvenir qui reste, surtout que je crois que vous étiez liés avec Jean Gabin et vous avez joué le rôle de son petit fils, dans quel film ?

DG : Jean Gabin, c'était beaucoup plus tard que ça ! J'ai eu auparavant la chance de tourner avec Juvet qui était mon professeur au Conservatoire et qui en même temps que sa fonction de directeur au Théâtre de l'Athénée, avait créé tout Jean Giraudoux. J'avais la chance que Louis Juvet lorsque rentré d'Amérique du Sud pendant l'occupation, a repris sa place au théâtre et a recommencé à tourner. A l'époque les subventions n'existaient pas pour le théâtre, si bien que Juvet avec des cachets qu'il obtenait au cinéma pouvait monter de beaux décors et nous payait convenablement dans son théâtre, j'ai donc eu la chance de tourner avec lui comme partenaire dans son dernier film. Ça a été pour moi très émouvant et j'ai eu également la chance d'avoir comme



partenaire par exemple Pierre Fresnay qui lui aussi m'avait beaucoup appris, ainsi qu'avec Jean Gabin qui, lorsque j'étais spectateur de cinéma, était pour moi une sorte de modèle. Modèle en tous cas de vérité, de puissance et de naturel. J'ai eu la chance de faire son premier fils, qui était un jeune homme. Il tenait le rôle d'un gangster qui était un peu rangé des voitures, et qui s'appelait "Miroir", et c'est là que nous sommes devenus amis et nous avons continué de l'être jusqu'à la fin. J'ai eu la chance d'avoir comme partenaires les plus grands comédiens et il faut dire aussi les plus grandes comédiennes françaises.

A : Pensez-vous que les artistes ont une sensibilité plus développée que les autres personnes ?

DG : Nous sommes impudiques d'abord. Je ne veux pas dire que nous sommes plus sensibles que les autres mais c'est un capital d'être sensible. Un comédien ne peut jamais être indifférent. Il doit être comme un plaque sensible à tous les événements. Les événements politiques, les événements économiques également et puis les états intérieurs, les religions, tous les tourments qui encerclent l'esprit d'un homme; nous les recevons peut-être un peu plus fort parce que nous sommes obligés d'avoir l'impudeur de les reproduire. Dans nos rôles, il est vrai que lorsque nous sommes comédiens, quelque soit notre âge, on reçoit des ondes, à la lecture du journal; je suis plus sensibilisé que n'importe quel citoyen, parce que d'abord c'est ma nature, je suis fait comme ça, et le capital d'un comédien avant tout c'est d'être sensible. Mais sensible non seulement envers le désespoir, vers le tourment, vers le chagrin, vers la colère, vers la révolte et en même temps vers l'humour; par conséquent, à longueur de journée, j'essaie de protéger cette chose, cet état de sensibilité extrême dont je me sers dans mes rôles. Il est évident que quelque part les comédiens sont, sinon plus sensibles que le commun des mortels, mais en tout cas plus impudiques.

A : C'est vrai je vous pose cette question parce que ce matin je vous ai vu en train de lire votre journal et un fait divers horrible, celui d'un homme qui affirmait avoir tué plus de mille personnes...C'est vrai que les artistes sont plus sensibles.

DG : Forcément, les guerres sont une honte pour l'humanité, toutes les guerres sont une honte pour l'humanité et moi qui suis ami avec des hommes de science et de philosophie. Je n'arrive pas à comprendre comment le genre humain est encore capable d'antagonisme pour des raisons de puissance, de

pouvoir, de religion la plupart du temps. Nous traversons une époque un peu délicate, difficile, où les hommes n'ont pas compris qu'ils étaient venus sur terre pour s'entendre, pour s'aimer et pour se le prouver. Et là, je suis toujours très choqué par cette espèce d'antagonisme, cette haine des gens les uns contre les autres, qui est la plupart du temps manipulée par des hommes dits de religion mais surtout de pouvoir, et dont la présence et la façon de faire est une tare pour l'humanité. Quelquefois, il s'agit de très grands esprits, mais qui ont transformé ce goût du pouvoir en goût de la cruauté. Je suis très étonné de constater qu'il y a encore à notre époque, avec tous les moyens de communication que nous avons, aussi bien celui que j'emploie en ce moment dans le micro, que celui qui est employé à la télévision, que les gens ne pensent qu'à une seule chose : chercher où est l'ennemi, où est l'homme à haïr et la femme à haïr, alors que tous les moyens de communication devraient nous aider au contraire à nous comprendre, et à abolir tous les antagonismes.

A : Que pensez-vous des artistes qui laissent au second plan l'expression de leurs sentiments pour une rentabilité commerciale ?

DG : Chacun mène sa carrière comme il l'entend. Il est évident que nous avons besoin d'argent mais ça n'a jamais été mon but principal. Il se trouve qu'à un moment donné, oui, j'ai été ce qu'on appelle une vedette commerciale, c'est à dire que mon nom était affiché et associé à des recettes commerciales, mais ce n'était pas du tout mon but. Mon but était de faire mon art parce que c'est quand même un art. Je n'ai jamais été obsédé par les grands cachets. Vous savez, quelquefois à force de vouloir rester le premier, on accepte des choses qui sont un peu dégradantes, on fait des concessions à la qualité mais moi, je ne suis pas comme ça ! S'il y a des gens qui ont choisi ce métier-là pour faire fortune, pour être des hommes de pouvoir, de puissance et de gloire, ce n'est pas du tout mon cas. Je sais que personnellement, j'ai fait le tour de la question depuis longtemps et même quand j'étais jeune et que ça marchait très fort, j'ai toujours eu la tête froide, le cœur chaud, et je n'ai jamais été victime de choses un petit peu superficielles qui s'appellent le commerce, l'argent, les propriétés, les grands biens; je n'ai par exemple jamais eu l'idée de placer de l'argent en Suisse. C'est quelque chose qui ne me viendrait pas à l'esprit. Je connais des camarades qui ont de l'argent en Suisse; moi j'estime que l'argent est fait pour rouler et par conséquent qu'il doit circuler au moins en Europe, de façon à ce que les affaires se fassent, etc... De plus, j'ai été formé par ma famille (et par ma mère en particulier) pour être un partageur. Il y a un autre mot : c'est le chrétien, le catholique; c'est aussi l'homme de bonne volonté, et moi je n'ai jamais été obsédé par les gros

cachets, les grands titres en néon de gloire ; je suis resté quelqu'un de très simple et de très disponible, et c'est beaucoup plus facile à porter finalement !

A : Après ce bilan de plusieurs années en tant qu'artiste et acteur, écrivain et poète, qu'est-ce que vous auriez voulu être ?

DG : A un moment donné, j'avais pensé, comme j'aime les voyages et que je suis intéressé par les autres, par les gens, j'aurais aimé être journaliste, mais un journaliste comme il n'en existe plus maintenant, puisque c'est l'image qui a pris le dessus. J'aurais voulu être un journaliste voyageur, avoir le destin de Joseph Kessel, d'Albert Londres, c'est-à-dire faire des reportages dans le monde entier. Toute la planète m'intéresse. J'aurais voulu aller sur place et je l'ai fait quelquefois par le véhicule de mon travail, par le cinéma. J'ai visité l'Asie, l'Amérique du Sud, l'Amérique du Nord; je suis allé dans les pays nordiques, je connais bien l'Afrique noire, je vais très souvent dans les îles. Mais mon voyage le plus intéressant et qui n'a rien à voir avec mon métier, a été quand même une expédition à laquelle j'ai participé avec mon fils et mon petit-fils en Amazonie, au cœur même du Matto Grosso centre du Brésil, dans la province de Tsingo, et que nous avons réussi à faire protéger, chez les indiens Kayapos. J'ai vécu chez eux pendant trois semaines une vie vraiment tout à fait précaire, archaïque, mais d'une noblesse et d'une façon qui encore maintenant, dans ma vie quotidienne me sert absolument d'exemple. Là, ça a été un voyage initiatique pour moi, pas du tout du tourisme. J'ai appris la façon de vivre de ces gens là, qui ne vivent que de forêt, et qui n'ont pas d'armes, qui ne travaillent pas, qui ne connaissent ni l'argent, ni par conséquent les méfaits de l'argent, qui ne connaissent pas la jalousie, l'orgueil, le culte que nous avons du pouvoir et de l'égoïsme. Ce sont des gens à l'état pur, comme nous l'avons été probablement en des temps très anciens. C'est la modernité qui m'a permis en avion très perfectionné, d'aller vivre chez ces gens là et j'ai retenu une grande leçon de dignité, de chaleur et d'intelligence. Ces gens font un dialogue avec la forêt dangereuse; de plus, ils ont une vie spirituelle beaucoup plus intéressante que la nôtre; ils n'ont ni grand prêtre ni ayatollah, ni Rabbin ni évêque. Ils n'ont pas besoin de ça, c'est l'homme le meilleur de la tribu qui a des rapports, des contacts avec les esprits, bons ou mauvais, et qui par certaines incantations, certaines façons de faire, jugulent les mauvais esprits, un peu comme nous dans nos grands livres nous congédions, nous combattons le diable. Eux le font d'une façon beaucoup plus naturelle, beaucoup plus sensible, beaucoup plus efficace.

A : De tous les voyages que vous fait, c'est la forêt qui vous intéresse le plus ?

DG : Non seulement la forêt, mais surtout l'homme de la forêt; le dialogue qu'ils ont réussi à établir avec elle, avec les animaux de la forêt, avec l'eau, avec le bois, qu'ils essayent de protéger contre l'envahissement des marchands de bois précieux qui, pour en avoir quelques grammes, sont capables de démolir une forêt entière. Il est évident que malgré les efforts que certains blancs généreux font pour protéger cette forêt amazonienne, elle est condamnée à court terme même à périr. Encore en ce moment il y a des hectares et des hectares de forêt qui sont en train de brûler comme un peu partout d'ailleurs. Il est possible que l'on s'achemine vers une forme de sécheresse qui risque d'être très maléfique pour la terre entière.

A : Nous allons retourner vers le cinéma, et tout d'abord est-ce que vous allez au cinéma ?

DG : Oui je vais au cinéma. Moins qu'autrefois évidemment, mais je vais au cinéma. J'aime moins le cinéma français actuel; c'est peut-être parce que j'ai changé, mais je trouve que le cinéma français actuel est un petit peu nombriliste; il raconte un peu trop ses histoires. Je parle du très très jeune cinéma, leurs histoires entre eux, de petits qui ont des troubles de la jeunesse, je dirais presque de la puberté, histoires qui n'arrivent pas à nous intéresser. Ils sont tellement dans leur clan qu'ils n'arrivent pas à sortir de leur quartier alors que le monde est vaste, le monde est beau, le monde est merveilleux et ils semblent l'ignorer. Je pense que c'est à la fois la crise de leur adolescence et la crise qu'ils auront en général, mais j'espère qu'un jour, ils ouvriront les yeux autour du monde et qu'ils iront voir un peu ce qui s'y passe. Il y a des choses merveilleuses dans le monde entier, dans tous les continents, dans tous les pays et je trouve que c'est dommage de rester chez soi à se raconter ses problèmes sexuels ou sensuels, politiques, et autres, tout ça c'est une petite dimension. Le monde est tellement beau qu'il faut aller voir ce qui s'y passe et voir comment les hommes s'y conduisent. Ça c'est un défaut du très jeune cinéma français en ce moment, que je trouve un peu casanier. Il n'a pas ses pantoufles à la maison mais presque. Tout ça se passe dans le même quartier, entre gens du même âge, même condition, ce n'est pas très exaltant.

A - Alors à votre avis, pourquoi la technologie du cinéma français a été stoppée depuis plusieurs années ?

DG - Il faut bien le dire, tout simplement parce que les films dont je parle, des choses qui font rêver autres que le petit quartier, autres que les choses

nombrilistes, il faut voyager et aller voir les autres pays et ça coûte cher ; ce sont les américains qui ont beaucoup plus de moyens que nous, car ils possèdent le marché mondial, qui nous empêchent, qui nous brident. Il faut dire que les films français ne sortent pas en Amérique ou d'une façon si parcimonieuse que c'est comme si il n'y en avait pas. Ça vient de cette espèce de trop grande propagande et du pouvoir économique du cinéma américain; de plus ils font un très bon cinéma de divertissement, beaucoup trop violent à mon goût et ça c'est une mode aussi qui va passer, mais c'est vrai que lorsqu'on va voir un film américain, on en a pour son argent et ça, c'est ce qui nous manque. Mais il nous manque peut-être aussi un peu d'imagination. Autrefois, on faisait des films intéressants en France, et il n'y a pas de raison pour que, parmi ces jeunes, il n'y en ait pas un qui se réveille, et qui ait envie de voir ailleurs ce qui s'y passe, pour nous le raconter. Je pense que c'est une crise. Il se passe beaucoup de choses même en Europe, on essaie de créer l'Europe, et on s'aperçoit que les jeunes européens ne sont pas curieux les uns des autres. Moi, qui voyage beaucoup, qui vais un petit peu partout dans le monde, je me sens profondément, même étant de nationalité française, je suis plus européen que français, et je pense que c'est l'avenir et c'est le seul moyen que l'on ait de se sortir de la prépondérance du cinéma du commerce américain ou asiatique. Si on ne fait pas l'Europe on va rester des villageois, des petits villageois de la planète.

A : Pensez-vous que la communauté européenne dont vous parlez doit faire face au cinéma américain pour sauver de l'assistance le cinéma français ?

DG : Vous savez on essaie ! Le cinéma américain emploie sans pudeur un protectionnisme énorme. Le meilleur moyen de réussir en Amérique c'est d'aller là-bas, d'y faire sa carrière , mais au bout de quelque temps, si vous réussissez , vous devenez un nouveau citoyen américain. Alors c'est un cercle vicieux, vous n'en sortez pas. Il faudrait trouver des sujets qui ne se trouvent qu'en Europe et ne pas dépendre des américains. Malheureusement, ils sont là, et ils sont bien là, ils sont propriétaires des salles, des circuits, et comme ils ont énormément de marchés, ils vendent les films, aussi bien à la télévision que dans les salles de cinéma. Des films qui sont au cinéma complètement amortis depuis longtemps, par conséquent pour le directeur d'une chaîne de télévision les films américains sont commercialement amortis; par conséquent, ça ne leur coûte pas cher. Alors c'est tout juste s'ils ne les achètent pas au kilo et c'est pourquoi nous voyons défiler sur nos écrans tellement de films qui se passent en Amérique et joués par des américains et en plus de leur puissance commerciale, ils ont un certain sens de

l'imagination. Il y a encore des histoires un petit peu naïves, un petit peu bandes dessinées, mais c'est vrai qu'ils sont très puissants. Le meilleur moyen c'est d'être nous mêmes, d'être profondément allemand, profondément tchèque, italien, espagnol, pour lutter contre ces films-là. Non pas essayer de les imiter, mais de leur apporter quelque chose de différent.

A : Vous voyez cette capacité actuellement ?

DG : Je ne la vois pas beaucoup, mais il faut vous dire que les films français qui ont réussi en Amérique, sont des films typiquement français ; c'est parce que, à chaque fois, on a voulu singer les américains, mais on l'a fait moins bien ! Il faut faire des films français, des films typiquement européens, avec des problèmes à nous européens. Cela risque d'intéresser les américains étant donné que la plupart des américains sont de souches européennes. C'est une histoire d'imagination, d'audace mais malheureusement l'argent est roi, l'argent et le dollar surtout règnent partout. Alors je comprends très bien que certains metteurs en scène européens soient attirés par les sirènes d'Hollywood parce que là-bas, ils vont avoir beaucoup plus de moyens. Moi je crois qu'il faut leur raconter des histoires typiquement européennes, l'histoire de l'Europe est tellement plus riche, est tellement plus ancienne que celle de l'Amérique qu'on devrait pouvoir faire de très grands films, très beaux films, à costumes ou non, mais qui sont non seulement l'histoire de l'Europe mais aussi celle du monde. Il y a des sujets depuis la Renaissance et même avant la Renaissance; il y a des films à faire sur toute l'histoire européenne absolument fantastique et qui n'ont jamais été faits.

A : Vous avez également interprété le rôle du Shah d'Iran ; tous les Iraniens ont une grande admiration pour vous et l'on trouve cette cassette dans la maison de la plupart des Perses qui sont ici en Europe ou aux Etats-Unis. Est-ce que pouvez nous raconter le commencement ? Qui a eu l'idée pour que vous teniez ce rôle du Shah d'Iran et c'est vrai que vous lui ressemblez ?

DG : La vérité c'est qu'effectivement, il y a quelques années, j'ai fait une émission qui passait le samedi soir sur la première chaîne; j'avais les cheveux gris et puis le nez assez fort, et on m'a habillé en prince oriental et tout le monde m'a dit : "on dirait le Shah d'Iran"; les américains ont cherché un acteur français pour jouer le rôle du Shah (je crois qu'il avait été question de Sami Frey ou de Omar Sharif); finalement c'est tombé sur moi. C'était le rôle du Shah, mais à la fin de sa vie, au moment où il avait tellement de problèmes avec la révolte des ayatollas, où il a été chassé du pouvoir et promené un petit

peu partout par les Américains. J'ai eu à interpréter par conséquent un Chah d'Iran extrêmement émouvant, extrêmement pathétique, extrêmement digne, avec une attitude impériale. Il était pendant toutes ces années là à la hauteur de la tragédie grecque. Il était très, très émouvant. Autant je l'avais trouvé peu émouvant lorsqu'il avait organisé cette espèce de grande fête, fastueuse de Persépolis, qui avait choqué beaucoup de gens étant donné qu'il y avait beaucoup de misère là-bas. Mais là, nous avons eu affaire du point de vue humain à quelqu'un qui rejoignait quelque part les grands destins tragiques de l'histoire du monde. Sa maladie, qui, nous l'ignorions, était ancienne d'après ce qu'on dit les docteurs qui l'ont soigné, ne l'empêchait pas de tenir sa place d'une façon tout à fait digne d'un grand monarque. Je crois qu'il a été un peu surpris de cette espèce de révolte des chiites ce qui à mon avis était perceptible parce que les chiites avaient été tellement diminués autrefois dans l'histoire de l'Iran. Je connais un peu l'histoire de l'Iran. Les chiites se sont trouvés dans un état de revanche. Ils ont été méprisés pendant des années et des siècles et là les gens avaient l'occasion de revenir ; est-ce qu'il y avait des pays étrangers qui les ont aidés ?, est-ce que cette force religieuse, ce fanatisme, tout cela a-t-il été bien entretenu? tout cela a nuit au Shah d'Iran qui, pourtant, n'était pas d'une origine royale; il était simplement le fils de son père, mais il avait été élevé d'une façon tout à fait princière avec toute l'éducation, l'intelligence, toutes les qualités de roi et ça a été pour moi très émouvant d'incarner le rôle d'un personnage que j'aurais pu rencontrer puisque j'étais devenu un ami personnel de sa sœur jumelle Ashraf que je connaissais très bien, que je tutoyais et qui, depuis a épousé un ami à moi qui s'appelle Mehdi Boushahri. Par conséquent, je connaissais bien le personnage. Je me suis renseigné pour me faire projeter des bandes d'actualité, des cassettes, et je me suis aperçu qu'il parlait un anglais oxfordien, un magnifique anglais et un français qu'il avait dû apprendre avec un très bon professeur français, peut-être même dans les grands collèges suisses, je n'en sais rien, en tout cas, il parlait les langues étrangères d'une façon assez délicate et précieuse. La difficulté que j'ai eu lorsque les Américains m'ont confié ce personnage là, c'est qu'on lui faisait parler non pas de l'anglais, mais de l'américain. C'était presque l'américain que parle John Wayne, alors moi je veux bien !

J'entendais les cassettes, le Shah ne parlait pas cet anglais là, il parlait un anglais de diplomate, l'anglais qu'emploient les grands ambassadeurs, les grands rois qui ont une grande culture, et les Américains m'ont dit: " si vous parlez cet anglais admirable, vous ne serez pas compris par les spectateurs du Connecticut. Alors il a fallu que je fasse un arrangement pour pouvoir de temps en temps m'exprimer comme un roi s'exprime, un roi ayant été très

formé à la langue et en même temps un peu populaire, de façon à être compris. C'était là que consistait l'effort pour jouer mon rôle, de parler un anglais un peu bâtard, tout en restant avec la dignité et l'élégance que demandait son titre de roi, malgré son état physique qui était très douloureux. Et, à travers ce personnage, je me suis senti très proche du roi. D'ailleurs, à un moment donné, j'ai reçu une lettre d'un membre de sa famille, des lettres très émouvantes qui n'étaient pas d'accord avec le déroulement du film américain, qui ne disait pas la vérité. Les américains n'ont pas eu un très joli rôle dans cette histoire de la fin du Shah, et dans le film on ne le dit pas ! Mais je sais bien qu'on aurait pu prolonger sa vie s'il avait été mieux soigné; il y a eu des mauvaises volontés de ce côté là.

A : C'est très intéressant de parler de la maladie du Shah d'Iran puisque, comme elle n'était connue seulement qu'en privé. Et en 1972, il y avait une sorte de polémique à ce sujet. Comme vous avez étudié la vie du Shah pour interpréter ce rôle, pensez-vous que cette maladie faisait peur aux Américains et aux Anglais en voyant qu'il fallait trouver un remplaçant à la tête du pays ?

DG : Là vous rentrez dans des domaines politiques extrêmement délicats, mystérieux, inconnus et ça, je ne peux pas me permettre de rentrer là-dedans. J'ai mon idée cependant. Je ne peux pas affirmer qu'on a abrégé la vie du Shah; il a été soigné et quelquefois très bien soigné, mais on l'a vraiment transbahuté d'un endroit à l'autre.

A : On l'a même empêché de rentrer aux Etats-Unis.

DG : Oui, il ne faut pas oublié qu'il y avait le problème des otages américains, qu'il fallait les récupérer à n'importe quel prix et que pour pouvoir les libérer, il fallait faire plaisir aux ayatollas. Il fallait abréger la vie du Shah; ça a été un chantage absolument monstrueux, et cela rejoint quelque part la tragédie grecque. Il est évident que les ayatollahs ont fait du chantage, c'est certain, et les Américains, pour pouvoir récupérer les leurs, ont fait ce que nous savons. Eux qui sont susceptibles lorsqu'ils sont vaincus et même ridiculisés, eux qui se croient facilement les maîtres du monde, pour récupérer leur dignité, leur orgueil, ils se sont, par contre, conduit, d'une façon parfaitement indigne. Cela s'appelle la diplomatie, et c'est tellement spécial !

A : Est-ce que vous vous souvenez de la conférence de Guadeloupe qui avait eu lieu juste avant la révolution islamique en Iran ? Cette conférence qui est comme le G7 d'aujourd'hui - à l'époque c'était le G5 - avait abordé le



problème de l'Iran, celui du remplacement du Shah par Khomeiny. Avez-vous ressenti qu'il y avait une certaine pression internationale en faveur des ayatollahs, une certaine aide de façon que leur mouvement prenne la succession du Shah d'Iran, bien qu'il y avait plusieurs autres courants politiques ?

DG : J' ai assisté à tout cela lorsque le Chah était en plein pouvoir et en pleine possession. Il y avait même dans les provinces françaises, sur les murs d'Aix-en-Provence des étudiants iraniens pro- ayatollahs, pro-communistes, qui écrivaient des graffitis contre le Shah et l'on se demandait vraiment pourquoi, car le Shah avait fait des choses absolument fantastiques. Je me souviens encore des officiers de l'armée du Shah qui, au tableau noir, faisaient l'éducation des paysans, et je me souviens de cela dans les villages les plus reculés de l'Iran. Vous voyez des officiers faire l'éducation des enfants de paysans. C'était une réforme très importante. Mais c'est une histoire tellement délicate, tellement interne à l'Iran en lui-même, avec ces vieilles revanches des chiites qui étaient méprisés, mis à l'écart pendant de nombreuses années ; il y a eu la maladie, il y a eu le fait que peut-être véritablement il n'était pas de sang royal. Son père s'est institué roi mais il ne l'était pas. Il n'était pas de descendance sanguine complètement royale. Peut-être que cela a aussi aidé un petit peu, et puis sa propre maladie ne lui a peut-être pas permis d'avoir les alliés qu'il fallait. Non l'Amérique a joué un drôle de rôle et, comme d'habitude, la diplomatie consiste à être bien avec celui qui est le plus fort et comme le Chah était en état de faiblesse... Moi j'ai incarné un pauvre homme qui quittait son palais, qu'on trimbalait de pays en pays et même je crois savoir qu'il est mort au Caire, et là, il y a eu du point de vue médical un véritable scandale. On l'a envoyé là-bas sans les médicaments nécessaires, il a été très mal soigné, c'est écrit dans le livre anglais que j'ai lu et évidemment tous ces passages ne sont pas dans le film. Moi je sais, et pourtant le président Carter n'était pas un homme agressif, d'autres que lui auraient été beaucoup plus irascibles, le président Carter était humain, c'était pour le bien, croyait-il, de son état.

Tout ça rejoint un marasme et nous a beaucoup indignés, nous en France. Il parlait français, il vivait en France, nous étions très près de ces iraniens. J'avais même des copains iraniens quand j'étais jeune à l'école. Subitement, quand on a vu ce personnage, l'ayatollah, on avait l'impression de faire un retour vers le moyen-âge.

A : Alors monsieur Gélén vous pensez qu'en même temps que les Américains empêchaient le Shah d'Iran d'aller aux Etats- Unis, ils stoppaient l'envoi de

médicaments vers l'Égypte?

DG : Vous savez ça c'est des trucs que j'ai lu dans les bouquins. Comme il avait une infection corporelle, il aurait fallu ce qu'on lui pose des mèches pour drainer l'infection, et je pense qu'on l'a fait partir au Caire sans mèche; le mal n'a alors pas pu s'évacuer mais cela a été volontaire et a ressemblé à un assassinat. Enfin, je vous parle prudemment d'un livre anglais que l'actrice qui jouait le rôle de Farah Diba m'avait demandé de lire, et je me suis aperçu qu'effectivement les américains avaient été très cruels dans cette histoire là.

A : Comme vous le savez, il était très proche des États-Unis quand il quittait l'Égypte, et même il y avait quelques plans pour l'assassinat du Shah d'Iran. Les ayatollahs avaient proposé aux américains d'en finir rapidement avec l'histoire des otages mais il fallait pour cela qu'ils se débarrassent du Shah.

DG : Oui mais c'étaient des gens qui ne faisaient pas facilement de la diplomatie. Par contre, dans une scène que je crois historique, tournée à Toronto puisqu'on y a tourné, à part celles tournées en Crète et en France - car il n'était pas question de tourner en Iran - l'un de mes ministres, (les ministres du Chah) lui expliquait que Khomeiny se trouvait à Neaufle-le-Château et que de là, il enregistrait cassettes sur cassettes faisant de la propagande anti-Chah virulente. Je crois que le Shah ne se doutait pas de l'importance énorme de ces petites cassettes de rien du tout, qu'on pouvait transporter en avion, enregistrer et faire tirer à des milliers d'exemplaires à travers tout l'Iran. Il ne se rendait pas compte du danger, mais c'était une propagande incroyable que Khomeiny menait dans la petite maison de Neaufle-le-Château. Et, de toute façon, quand ce ministre-là lui a fait comprendre qu'on pouvait très bien arrêter ça par un moyen extrêmement simple étant donné que la garde de Khomeiny en France n'était pas énorme, on aurait pu très facilement supprimer Khomeiny, et le Shah a dit (ça c'est une phrase historique) je me souviens encore de l'avoir jouée : "je ne veux pas, aux yeux du monde, être responsable de la mort de n'importe quel ayatollah" et ça, c'est une phrase d'une très grande dignité, d'un grand humanisme, mais dont les khomeinistes n'avaient que faire.

A : Monsieur Daniel Gélin, pour votre information, vous savez que j'ai déjà invité Monsieur Ari Ben Menache, ancien conseiller de Monsieur Ishraac Shamir; à l'époque il travaillait pour le Mossad de la section d'Iran. Lui-même a dit qu'Israël avait proposé au Shah d'Iran que s'il voulait, il était prêt à envoyer un groupe de commandos pour éliminer Khomeiny.

DG : Moi je vais plus loin en disant que c'était peut-être une histoire entre iraniens. Quand je pense qu'à Neaufle-le-Château, dans cette petite villa ridicule où la garde et la protection de Khomeiny n'était pas bien assurée, nous avions comme Président de la République Monsieur Valéry Giscard d'Estaing, donc, j'ai peine à comprendre comment il pouvait ignorer tout ça; il lui aurait été facile, non pas de supprimer Khomeiny, mais en tous cas de l'empêcher de faire ces cassettes qui ont provoqué un mouvement de masse absolument énorme, car on sait la force de la propagande. Comment les services de Giscard d'Estaing et les services de la France en général, les services secrets n'ont pas essayé de juguler la propagande qui était faite depuis Paris ? C'est tout de même insensé qu'il n'y ait rien eu de fait pour empêcher cette espèce de révolte. Lorsque l'on connaît le caractère fanatique de certains iraniens, et de certains musulmans, on aurait dû comprendre à ce moment là pourquoi ces petites cassettes étaient en jeu, et dont, on pouvait les empêcher. On pouvait également refuser l'asile à un homme qui se conduisait comme un assassin.

A : C'est vrai, tout comme l'Amérique l'avait fait quand le Shah d'Iran était malade.

DG : Oui mais bien sûr. Vous savez, la diplomatie a des lois tout à fait difficiles à comprendre !

A : Vous nous avez dit tout à l'heure que même dans le métier du cinéma, la sensibilité de l'artiste joue par rapport à l'argent, ce qui n'est bien sûr pas votre cas.

DG : La politique c'est tellement compliqué ;quand on pense par exemple à ce qui se passe à propos d'Israël. Israël a toujours été montré par Khomeiny comme le diable, comme l'ennemi héréditaire et à fuir. C'est tellement insensé de penser que depuis que les israéliens ont rendu leurs puits de pétrole aux égyptiens, ils n'ont plus de pétrole chez eux, et que même pendant la guerre, encore maintenant le pétrole dont se sert l'état d'Israël est quand même iranien. Alors comment voulez-vous que les gens s'y retrouvent en pensant que le commerce marche toujours dans cet état de guerre. Je sais même par quel endroit passent, arrivent les bateaux, ça se passe à Akaba.

A : Akaba ?

DG : Akaba oui, dans le golfe d'Eilat, on les voit arriver. C'est du pétrole iranien qui alimente tout Israël. Israël qui est pour les iraniens le diable, c'est tout à fait étrange, mais ça, ce sont des arrangements commerciaux qui m'échappent complètement. Tout ça est très difficile à comprendre, je préfère ne pas m'en mêler et ne pas juger surtout.

A : Ne pensez-vous pas, lorsqu'on voit actuellement tous les problèmes des fanatiques islamistes que ce soit en Algérie, ici en France, en Iran, Pakistan, Soudan et bien d'autres encore, qu'il y a une volonté mondiale, liée à l'argent peut-être, pour remplacer la chute du communisme ?

DG : Je ne pourrais pas vous le dire. Vous savez il faudrait être très versé dans les problèmes politiques de cette région. Quand on va à Jérusalem, on le sent bien, c'est une ville névralgique, c'est une ville douloureuse, il s'est toujours passé et de tous temps des choses névralgiques, et ce qui se passe en ce moment n'est pas rassurant. La faute vient de cet intégrisme religieux juif qui, pour ma part, est dangereux. Un homme dangereux c'est Sharon. Il y a heureusement, partout dans le monde, des hommes de bonne volonté et des hommes mesurés, mais malheureusement, il suffit parfois d'une poignée d'hommes fanatiques et adroits pour prendre le pouvoir et pour faire du tort. Les gens qui ne s'intéressent pas à la politique, ne se réunissent pas. Ils se contentent d'une vie paisible. Vous avez des gens qui sont terroristes par vocation, c'est cela qui est épouvantable. Ils sont devenus des terroristes parce que c'est un métier qui rapporte probablement, et puis c'est tellement simpliste comme idée. Il faut détruire Israël, il faut détruire un tel, et point final. Ils n'essaient pas de remettre en question leur façon de voir.

Le Coran, que je ne connais pas bien, mais dont les notions ne me sont pas étrangères, a provoqué des choses extrêmement graves, mais il y a des choses extrêmement positives. Moi je pense que quelque part, les intégristes trahissent probablement la parole du Prophète; c'est une façon de détourner le texte du Coran qui, au départ, n'est pas un langage de guerre, de guerre permanente. Et puis, de toute façon, même si c'était une louange de la guerre sainte, les temps ont changé; il faudrait s'adapter, la science s'est adaptée, il faudrait que toutes les religions marchent avec leur temps, je parle aussi bien de la religion catholique. Quand on pense que par exemple le Pape interdit le préservatif, on croit rêver. Il y a des peuples entiers qui sont victimes du sida parce que le Pape leur interdit la contraception; c'est donc encore une parole d'intégriste. La religion lorsqu'elle est sortie de son cadre de mesure devient très funeste et très néfaste, il n'y a rien à faire, c'est un virus de l'âme.

A : Etes-vous d'accord pour dire que l'on voit par le monde entier monter une volonté de la pensée religieuse, de la part de chrétiens, juifs ou musulmans, ce qui est dangereux pour la laïcité mondiale ?

DG : Oui bien-sûr, nous avons affaire à une régression de l'esprit, de l'intelligence, à une régression presque médiévale. Ces gens ont été privés, manipulés par les ayatollahs, par les rabbins, les imams, qui ont une perversion du Coran ou une perversité du judaïsme. Tout ça doit revenir à une forme normale, c'est complètement incompréhensible de penser que plus on a de moyens de communication moins on arrive à convaincre les gens d'être mesurés, moins fanatiques. Est-ce une question de fin d'époque, l'approche de l'an 2000 ? Il peut y avoir aussi de bonnes surprises. Il y a certainement des problèmes économiques dont on ne nous parle pas; je sais en tous les cas que en ce qui concerne Khomeiny, j'ai découvert, dernièrement, que les chiites iraniens pendant des siècles, ont été vraiment rabaissés, humiliés, et que c'est un état de revanche, mais il faudrait quand même que les démocraties rendent plus mesuré ce fanatisme ou au besoin le supprimer. Les religions ne doivent pas être faites pour monter les hommes les uns contre les autres, au contraire, pour les unifier, les faire aimer à leur façon leur dieu, de louer leur dieu à leur façon, mais d'une façon humaine et mesurée, et il y a moyen, il y a des gens de très bonne volonté partout.

A : Croyez-vous que par le biais du cinéma on peut affirmer une laïcité pour lutter contre le fanatisme ?

DG : Les fanatiques, quand vous discutez avec eux, sont tellement persuadés d'avoir raison, ils ont trouvé leur idéal, ils n'en voient pas d'autre. Ils ont été pris par ce fanatisme très jeune à l'école, dans le village, ils ont été manipulés ; ils ne connaissent rien d'autre, on leur farci la tête de calomnies, de mensonges, d'exagérations, et ce sont ces enfants qui sont devenus des hommes. Ils n'imaginent pas autre chose et ça continue, vous aurez toujours des hommes qui sont fanatiques. Je pense qu'à un moment donné, à force, la raison doit gagner et en attendant, il ne faut pas trop les aider. Les américains font ce qu'il peuvent, essaient de réparer, mais c'est une question de climat, aussi il est évident que l'Islam dans ces pays là, est aidé par une organisation. En plus le Coran est un livre de religion non seulement, mais aussi un livre de droit, c'est un bouquin sacrément intéressant, et mal utilisé, à des fins de pouvoir et de revanche.

A : C'est la diversité qui existe dans les propos des livres saints, surtout le

Coran, vous l'avez dit il y a des paroles extrêmes et des paroles démocratiques.

DG : Vous en avez aussi dans la religion catholique. Moi j'ai dépassé tout ça depuis longtemps, j'ai été élevé d'une façon religieuse, je pense en avoir retenu des choses magnifiques mais malheureusement vous avez des gens qui trouvent dans la religion un façon simple d'expliquer leur vocation, leur propre identité, c'est une vue très simpliste tout ça ; ils ne veulent même pas essayer d'imaginer qu'il existe autre chose, ils sont faits comme cela, façonnés comme cela et quand on voit la manière dont le chef de l'état israélien a été supprimé, alors que ces gens ont été victimes autrefois du nazisme, c'est une image assez consternante.

A : Est-ce que vous voulez parler un peu de cette polémique qui entoure Roger Garaudy et l'abbé Pierre ?

DG : Je crois que l'abbé Pierre a été victime de son amitié; Garaudy a changé de veste tellement souvent, il a été l'un des principaux penseurs du parti communiste français à l'époque stalinienne. Ensuite il a évolué, il s'est occupé de danse Il s'est passionné subitement pour l'islam et puis le voilà maintenant en train de plaider pour le révisionnisme. C'est un truc à la mode, et je pense que l'abbé Pierre qui est à mon avis un homme admirable, il a fait des choses formidables, et je me demande s'il sera remplacé un jour; je pense que chez certains catholiques - je le sais bien parce que j'ai été élevé là-dedans - chez certains catholiques il y a un fond d'antisémitisme tout à fait au départ, qui est ancré, qui est entré dans le sang dans la façon de concevoir, et que l'abbé Pierre, malgré tout ce qu'il a fait, n'a pas su évoluer, effacer les taches de haine et d'antagonisme de cette partie du catholicisme chrétien. Autrefois, le catholicisme était doté d'une petite part d'antisémitisme. Evidemment, il y a eu des prêtres qui ont sauvé des juifs pendant la guerre, mais du vrai fond du catholique démodé, archaïque, très ancien, il en est resté quelque chose. C'est très dommage qu'un homme de la nature de l'abbé Pierre soit tombé dans cette espèce d'erreur profonde, mais lorsque l'on a atteint un certain âge, on refuse le fait même d'évoluer. Par conséquent, c'est tellement marqué en lui, qu'il est persuadé qu'il a raison, et en cela il rejoint quelques fanatiques funestes, c'est on ne peut plus dommage que c'est un homme exemplaire. S'il s'était agit d'un homme sans intérêt parce que Garaudy, lui, il l'est, mais l'Abbé Pierre est le représentant de tout ce qu'il y a de meilleur en France, au-dessus de la politique, propagateur de la bonté et de la fraternité. Mais après tout, ce n'est pas un saint, c'est un homme.

A : Avez-vous lu les derniers propos de l'abbé Pierre quand il compare les sionistes à des nazis ?

DG : Non, mais vous savez, je suis tellement désolé de le voir comme ça, et je le vois en plus en tant que vieillard têtue qui ne veut pas changer d'avis, qui ne veut même pas demander pardon. C'est regrettable, car il a été quelqu'un d'exemplaire et ce sont souvent ces grands hommes là qui se trompent, et lorsqu'ils se trompent, ils se trompent plus fort que les autres.

A : Passant par le cinéma, la politique et la religion, nous allons arriver à une chose qui vous intéresse beaucoup c'est le jardinage, et je crois savoir qu'il y a une fleur qui porte votre nom, la rose Gélina ?

DG : C'est parce que je me suis épris de botanique il y a quelques années. Comme tous les acteurs ayant "réussi" j'avais ma résidence secondaire à la campagne et j'avais à demeure un couple dont l'homme était jardinier, un très bon jardinier. Puis il y a eu le phénomène de la nouvelle vague qui m'a un peu condamné à une retraite anticipée. Tournant beaucoup moins, je n'avais pas de quoi payer mon jardinier, j'ai été obligé de m'en séparer. Je me suis moi-même mis à jardiner avec l'aide de mes mains, et aussi avec l'aide de livres, il y a à peu près un vingtaine d'années.

Puis je me suis passionné pour le végétal, pour les fleurs, pour l'arbre, par la nature en général. Alors on m'a demandé de participer en tant qu'écrivain, à des chroniques botaniques. Je me suis passionné pour ça, beaucoup plus que comme un violon d'Ingres, beaucoup plus que pour une manie agréable. J'ai découvert dans le dialogue avec la nature et avec l'environnement une forme de philosophie, vraiment une façon de vivre. J'ai développé ça d'une façon suffisamment importante pour que je réussisse à écrire des livres sur l'art du jardinage, s'adressant à des gens qui, comme moi il y a quelques années, n'y connaissent rien du tout ; et puis j'ai écrit dans le journal régulièrement une chronique sur le jardinage, j'ai fait les préfaces de livres anglais (qui sont les meilleurs) sur la botanique, traduits en français et donc préfacés en français. J'ai fait la préface du catalogue de Villemorin, et j'ai eu la réputation d'être en quelque sorte un homme de jardinage qui m'a collé à la peau. Je ne suis pas contre, ça me plaît, ça me fait du bien d'être en contact avec la nature; par conséquent, avec les insectes, avec l'infiniment petit. Les insectes qui ne sont pas inutiles car s'ils procurent quelquefois la maladie, ils procurent aussi la vie, par l'insémination. Bien connaître la nature, c'est quelque chose qui peut passer par une sorte de religion, quelque chose d'assez sacré et d'humain, à la

portée de la main, à la portée de l'œil. C'est très bénéfique pour le bienfait de l'âme, et lorsque l'on cultive des légumes, tout ça finit dans l'assiette, et entretient la convivialité des repas. La, douceur des saveurs, la façon de mélanger les épices, de surveiller la cuisson apporte de grandes satisfactions. Tout ça part d'une toute petite graine qu'on a mis un jour dans un coin de son jardin, c'est un bonheur facile, agréable qui nous console de bien des choses !  
A : C'est formidable ! En même temps vous êtes le Président de l'association du Parc Floral...

DG : Vous semblez être très au courant de mes activités. En effet, je connaissais ce parc de 36 hectares qui se trouve à la porte de Vincennes; c'est absolument sublime. Il est organisé par les meilleurs jardiniers de France, lesquels sont de très grands spécialistes, fins connaisseurs, paysagistes, faisant des choses extrêmement variées, avec des expositions florales suivant chaque saison. Le site est superbe, et on y a installé un théâtre pour enfants; on y donne des concerts de jazz, des concerts de musique classique. L'entrée est gratuite, il y a des jeux pour les enfants, des pavillons de nature où les enfants peuvent écouter, regarder, observer la vie des fourmis, des abeilles, la vie des papillons vivants. Il y a par conséquent quelque chose de parfaitement artistique, éducatif, enrichissant. L'endroit est parfaitement bien organisé; il y a de belles statues, de belles fontaines. Bien qu'étant tout près de Paris, nous pensons qu'il n'est pas assez connu. C'est pourquoi Madame Bonnacieux qui s'occupe des jardins en ce moment m'a demandé d'être président de cette assemblée et je m'y suis entouré de gens tout à fait compétents, qui sont spécialistes en art des jardins et en art tout court. J'ai eu la chance de retrouver dans ce comité Gilbert Trigano qui est un ami d'enfance, que je connaissais bien avant qu'il crée le Club Méditerranée, et qui n'arrive pas du tout à prendre sa retraite. Il était là de très bon conseil pour ce qui concerne la propagande, la question du tourisme et surtout les questions ludiques et de jeux qu'il connaît admirablement. Alors je pense qu'après avoir fait un certain séjour comme président dans cet endroit, dans ce lieu magnifique, les gens viendront nombreux pour participer à un espèce de bien-être, à la fois éducatif, artistique et de simple contemplation.

A : Pour faire connaître ce joli parc, ne faudrait-il pas organiser de grands concerts internationaux ?

DG : Il y en a, ils ont lieu en fin d'après-midi, tous les samedis et mercredis pour les enfants, mais aussi le dimanche après-midi. Mais je pense que c'est un endroit qui nocturnement pourrait être utilisé. Il y a un problème de sécurité, d'éclairage, mais je pense qu'une fois par mois, on pourrait organiser une espèce de grande fête où il serait question de musique, de jardinage et en même temps de louange à la poésie. Je crois que l'on pourrait faire quelque



chose de très beau, d'unique; l'endroit semble créé pour ce genre de manifestation, et avec tous les organisateurs, les responsables, une entente devrait pouvoir se réaliser.

A : On en arrive à votre livre, votre cahier de poèmes et je voudrais vous demander d'en lire un.

DG : Je vais vous lire un poème que j'ai écrit en plusieurs fois. En fait, c'était mon épitaphe, et puis, mon Dieu, comme j'écris sur des cahiers à droite et à gauche suivant les caprices de l'inspiration, ce poème je l'ai perdu. Alors j'en ai écrit un autre que j'ai appelé par conséquent "L'épitaphe égarée" :

Planète Terre, oh mon beau navire

Chargé de forêt et de mers, de montagnes et de vivacité

La peste est en ton bord

On l'appelle nationalisme, on l'appelle sida, antagonismes

Sur les pontons pourtant les fleurs caracolent

Longeant cases tremblantes de tam tam

Le feu central parfois s'éveille

Les idoles naissent forçant les cathédrales

Mais toujours les abeilles marieuses de fleurs

Distillent le doux miel dont mon espoir se berce

Quelques pelletées de peltes, des rivages de rives

Les unes par les sèves, les autres par les astres

Colmatent les esprits

Les poussières d'étoiles dont je me voudrais frère

Me longent et m'harmonisent

Ah que ce sera joli et que serait confort

Si dans les graffitis tachés de miettes d'âme

Je retrouverais enfin mon épitaphe sage

Qui me servait de guide pour mon itinéraire

Et mon allure tendrement sereine

Si moléculaire.

Voici un autre poème qui s'appelle "Question" :

Tandis que les hommes au dieu s'affrontent

Dans de grandes bleutés ou d'âme ou bien d'espace

Tandis que leur chamade affole les horloges frôlant les astres

Et dérangeant peut-être des lois bien concertées

Dans la nuit du mystère il y a tant de mouches aux lèvres

Et dans leurs yeux l'amour, dans le blanc du regard

De l'infamie famine les enfants somaliens

Aux instants de mourir connaissent-ils

Comme les frôleurs d'astres un autre espace  
Même inconnu des anges.

A : C'est comme caviar et champagne, on a toujours soif, on a encore envie de vous écouter.

DG : Celui-ci est un poème que j'ai dédié à deux de mes cinq enfants, à Manuel et Fiona :

Ils sont beaux comme des fins d'été  
Le soleil est devenu leur sève  
Ils vivent, ils voltent, survivent et se survolent  
Parfois perdent la face, mais les mensonges qu'ils font pèle mèle  
Les font repartir tantôt planant, tantôt rêvant  
Car pour eux le songe est une vie  
Tantôt se heurtant aux façades miroirs des grandes cités  
Et des mirages et des escales  
Les monts les flots les acceptent  
Je les vois parfois au vent lui-même s'identifier  
L'effroi me parcourt de cueillaison en cueillaison  
De poème en poème surgissant  
Je les constate mes doux enfants de déraison  
Pourrais-je leur en vouloir sinon les supplier  
Et sans leur dire de faire une pause plus longue  
Des répits nourriciers et quelques tracés d'itinéraires  
Moi-même ayant butiné tant d'extases  
Avalé tellement d'exquis poisons en brouillant tous les contours  
Vieil homme passé de l'enfance au grand âge  
Mon cœur se fend d'une vague d'effroi  
Le vieux jardinier a fait éclore des papillons  
J'avais souhaité qu'ils fussent à l'aise  
Et qu'ils procurent le miel qui se maintient  
Dans de si belles alvéoles  
Où l'or du soleil est ordonné.

A : Monsieur Daniel Gélén, merci beaucoup et très sincèrement d'avoir accepté notre invitation à la radio Ici et Maintenant. Je suis ravi et également honoré et j'espère que nous aurons d'autres occasions de vous écouter.  
Je vous souhaite une longue vie à vous ainsi qu'à votre famille.

Entretien avec  
**Mehdi Bazargan**  
(Premier Ministre)



## Dialogue avec l'histoire

### Les questions et les sujets abordés :

Le point sur son mouvement en Iran  
Les acquis de la révolution

**Dialogue avec l'histoire**

Entretien avec

**Mehdi Bazargan**

(Premier Premier Ministre après la chute du Chah et le Président du "Mouvement de Libération d'Iran")

*David ABBASI (Siyavash Awesta)*

*Depuis des années j'avais rompu mes relations avec monsieur Bazargan, Premier Ministre après la*

*chute du Chah et cela pour des divergences de goût que nous avons eu dès le début de la révolution et même après sa démission. Suite à la publication de l'ouvrage " Le Coran, un hymne du style persan", il m'adressa un message, me demandant de lui en envoyer un exemplaire. Je me pliais à sa demande. Quelques semaines plus tard, je l'ai contacté par téléphone. Il m'avoua être revenu sur un grand nombre de ses croyances passées, en estimant maintenant que les prophètes n'avaient pas pour mission de nous apprendre l'urbanisme, la cuisine, la politique l'économie, etc.!*

*J'étais ravi d'entendre ces paroles prononcées par celui qui avait combattu plus d'un demi-siècle en faveur d'un Islam politique ou d'une politique islamique. J'organisais plusieurs interviews téléphoniques avec lui pour le compte de la station radio " Avayé Iran" et "I & M". Plus tard, sur sa proposition, je lui adressais à Téhéran, par Fax, de nombreuses questions, chargeant en même temps un groupe d'amis d'enregistrer ses réponses qui durèrent presque deux heures.*

*Le dernier entretien que j'eus avec M. Bazargan, était considéré par lui-même comme son testament politique et intellectuel; il en était ravi. Je m'étais mis d'accord avec M. Bazargan pour qu'il se rende à Paris afin d'y tenir une conférence. Nous étions en train de nous occuper des préparatifs de celle-ci, lorsqu'il tomba malade et dut se rendre à l'étranger pour s'y soigner; il mourut en route (en Suisse). Ce qui suit est un bref extrait du dit entretien.*

ABBASI : M. Bazargan, votre Mouvement est-il libre en Iran et est-il autorisé à avoir une activité politique? Pourquoi, malgré les communiqués, les lettres ouvertes, les déclarations et les messages violents que vous avez fait publier à ce jour, n'avez-vous jamais été arrêté, tandis que d'autres membres de votre Mouvement qui se trouvaient à des échelons inférieurs ont été arrêtés et emprisonnés?

Mehdi Bazargan : En vous remerciant de vous être adressé à moi et en remerciant Dr Abbasi de m'avoir faxé les questions, je dois dire sommairement que : Sommes-nous " libres" ou pas? Quant à nous, nous y avons déjà répondu dans bon nombre de nos communiqués et dans les interviews que nous avons données à l'étranger.

Evidemment, répondraient "la Direction de la Révolution" et "les autorités responsables". Tout le monde bénéficie de la "liberté", nous aussi, la preuve en est que nous les maltraitons, nous faisons des interviews ou nous publions des déclarations... Nous avons déjà répondu à ces allégations... Bien sûr on a permis à certains d'entre nous de respirer, de rester en vie, de dire que nous sommes "libres", que certains de nous, membres du Mouvement, nous pouvons nous réunir dans nos propres domiciles... Oui, cela est vrai. Parfois même, quand ils sentent la nécessité ils s'adressent à nous pour des interviews... Nous mêmes nous publions des déclarations... Tout ceci existe mais cela ne signifie pas la liberté. Nous voulons la "liberté" telle qu'elle a été définie par la loi: "la liberté de rassemblement et de parti", notre "parti" (Mouvement de Libération d'Iran) a été déclaré illégal, et nous ne pouvons rien faire. A l'exception des "membres du groupe central", tous nos amis en province ont été convoqués, menacés, importunés. Un étudiant en année de

maîtrise qui n'avait que deux mois pour obtenir son diplôme a été renvoyé de l'université. Nos amis de province et les membres de deuxième ou troisième échelon ont été agressés. Nos déclarations ne sont pas publiées par les imprimeries et ne sont ni vendues par les libraires ni par les marchands ambulants. Même les magasins de photocopie ne reproduisent pas nos déclarations. Il est même arrivé que la personne qui a dactylographié nos déclarations a été arrêtée et menacée. Voilà, nous ne pouvons ni tenir des réunions, ni faire publier des annonces de décès ou des cérémonies de deuil portant la signature du Mouvement. Le régime l'empêche. Simultanément, la plupart des journaux nous calomnient et nous insultent. Tous (les journaux dépendant de la République Islamique), à l'exception du "Keyhan aérien" qui, parfois, veut faire plaisir à l'étranger, font fi de nos propos. Mes ouvrages, même scientifiques ou religieux ne sont pas publiés. Est-ce cela la "liberté"? Cependant, pourquoi malgré les déclarations virulentes nous n'avons pas été arrêtés et emprisonnés? c'est eux qu'il faut interroger. Si nous disons quoique ce soit peut-être nous serions loin de la vérité. C'est à eux de voir. En principe étant donné que le pouvoir et la légitimité qu'ils prétendent avoir proviendraient de la foi, de la croyance et de l'opinion public, ils essayent de ne pas commettre tout ce qui pourrait être condamnable par cette opinion. Mais, comme vous l'avez dit, dans les prisons, de nombreux détenus ont été convoqués par les interrogateurs qui leur ont annoncé qu'ils ne feront rien contre moi, mais qu'ils couperaient les branches et les feuilles jusqu'à faire tarir les racines...

Voilà la réalité! Pourquoi ils ne m'ont pas arrêtés seul Dieu le sait, et c'est à eux qu'il faut en demander les raisons. Peut-être aussi qu'ils font attention à la réaction de l'étranger, en admettant qu'ils y prêtent une quelconque importance.

ABBASI : M. Bazargan, quels ont été les acquis de la révolution durant ces quinze années?

Mehdi Bazargan : Leur nombre est très limité. Un de ces acquis, voulu, réclamé et écrit par le peuple était l'unité; un autre qui faisait l'unanimité, depuis le clergé de l'ayatollah Khomeiny jusqu'au parti Toudeh, était "la lutte contre la dictature". Or, tous ces acquis ont été inversés. Cependant, pendant toute cette période, des choses ont été réalisées et chaque jour on annonce à la télévision que telle entreprise a été créée, tel barrage a été inauguré, etc. Tout ceci est normal à Téhéran et dans d'autres villes et est l'aboutissement des travaux entamés auparavant. Or, un aperçu de l'ensemble des acquis qui ne provient pas de "la révolution du peuple" mais de "la révolution islamique" et

de "la République Islamique", est "l'isolement de l'Iran" dans le monde et l'animosité internationale à l'égard de l'Islam, des musulmans et de notre pays aussi bien du point de vue politique qu'idéologique. De même le peuple subit avant toute chose le piètre état économique, la cherté de la vie, l'arrêt de la production, etc.

Ceux-ci sont les acquis de la révolution islamique. Bien-sûr les protocoles et les manifestations sont nombreuses, tel séminaire, telle semaine, la célébration de telle décennie, etc... sont courants. Des sommes faramineuses sont dépensées. Ils sont capables de tout. Dieu seul en est juge.

Entretien avec  
**Pierre Marion**

(Ancien Directeur des services de contre-espionnage Français, DGSE)



## Dialogue avec l'histoire

### **Les questions et les sujets abordés :**

Les raisons de son silence pendant 8 années

Comment peut-on entrer à la DGSE ?

Ses relations avec François Mitterrand et Charles Hernu

Les dessous des services secrets et leurs opérations

Son avis face au terrorisme

Ses propositions pour stopper le conflit au Proche-orient

**Dialogue avec l'histoire**

Entretien avec

**Pierre Marion**

(ancien Directeur des services de contre-espionnage Français. DGSE)

*David ABBASI (Siyavash Awesta)*

*En direct des studios d'Ici et Maintenant le 11/08/2001*

**David Abbasi** : Comme promis, nous recevons ce soir de nouveau, Monsieur Pierre Marion, ancien patron des services d'espionnage français. Je dis bonsoir à Monsieur Pierre Marion.

**Pierre Marion** : Bonsoir.

**DA** : Comment allez-vous, Monsieur Pierre Marion ?

**PM** : Très bien.

**DA** : Très content de vous avoir dans notre studio.

**PM** : Absolument.

**DA** : Je salut votre femme également. Elle est à côté de vous, comme toujours. Une femme charmante et courageuse. (Rires) Alors, Monsieur Pierre Marion, si vous êtes d'accord, ce soir nous allons parler de beaucoup de choses et très intéressantes. L'autre fois quand nous avons parlé ensemble, c'était très intéressant. Nous avons reçu beaucoup d'appels et des e-mails. Beaucoup de gens intéressés par vos propos, par vos écrits. Monsieur Pierre Marion a écrit, jusqu'à maintenant, quatre livres. Depuis 1990, il a commencé son premier bouquin jusqu'au dernier qui a paru, il y a quelques mois, chez Flammarion. Monsieur Pierre Marion, on va vous demander : comment cela se fait qu'en 1982, vous quittez le service et seulement après huit ans, vous commencez à écrire votre premier livre. Pourquoi huit ans de silence, monsieur Pierre Marion ?

**PM** : En vérité, quand j'ai quitté le service, j'ai été nommé président de l'Aéroport de Paris et j'ai quitté mon activité professionnelle en 1986. Donc, votre remarque part de 1986. Alors pourquoi ? C'est parce qu'après avoir terminé mes tâches... mes responsabilités, je me suis inscrit à la Sorbonne et j'ai fait, ce que l'on appelle, un DEA d'Histoire Contemporaine. Je voulais faire un Doctorat mais je n'ai pas eu le temps de le faire. Cela m'a pris de 1986 à 1990 et je n'ai commencé à écrire qu'à ce moment là.

**DA** : Et, il n'y avait aucun autre secret depuis tant de silence... Entre temps de 1982 à 1990, est-ce que vous avez écrit des articles à droite, à gauche. Qu'est-ce que vous avez écrit ?

**PM** : Je n'ai pas tout à l'esprit, spécifiquement, mais, j'ai été très souvent interviewé et j'ai fait des points de vue pour la presse, en particulier pour les journaux français.

**DA** : Vous avez donné des interviews à la radio, à la télé ?

**PM** : Oui.

**DA** : Qu'est-ce que vous avez dit ? Est-ce que vous avez dit des choses secrètes ?

**PM** : Vous savez, dans les services secrets... on dit qu'on manipule beaucoup de secrets, mais en vérité, il n'y a pas tellement de choses secrètes qu'on ne peut pas dire. Donc... je... j'ai dit ce que je pensais devoir dire pour



l'information des citoyens et pour ouvrir une discussion. (Silence)

**D A :** Oui, Monsieur pierre Marion, également, depuis 1990, quatre livres. Est-ce que vous avez le cinquième en route ?

**P M :** Oui, oui, il est presque en route. Je rassemble la documentation dessus et je vais commencer à l'écrire sérieusement dans les jours qui viennent.

**D A :** Vous pouvez nous donner le titre ?

**P M :** Ce n'est pas définitif. Je peux vous donner, si vous voulez, l'idée de ce que je voudrais écrire, mais, le titre définitif et même l'écriture de ce livre là, le choix de ce livre là, va dépendre de la façon dont je pourrais l'interpréter... mais... si je devais vous donner un titre... ce serait...« Trotskisme et Démocratie »

**D A :** C'est à dire, qu'est-ce que vous voyez entre « Trotskisme » et « Démocratie » ?

**P M :** Je crois que les citoyens français qui ont su - probablement avec un certain étonnement - que leur Premier ministre avait touché au trotskisme, pendant quelques années - on ne sait pas très bien combien de temps, d'ailleurs -... j'ai eu le sentiment qu'ils ne savaient pas très bien ce que c'était que le trotskisme et qu'ils ne se rendaient pas compte que le trotskisme était en fait un... un... un type d'activité qui pouvait être très dangereux pour... pour une... démocratie. Donc, je voulais essayer de faire un livre qui informe les citoyens sur le défi que peut lancer le trotskisme à une démocratie. Je crois que c'est à cet instant d'aujourd'hui, le moment essentiel pour le faire.

**D A :** On a beaucoup de choses à dire ce soir, ensemble. Et bien-sur, aussi nos auditeurs, ici, pourront témoigner, également Roger B, l'ami de François Mitterrand et ancien docteur. Lui aussi a préparé des questions. Alors, Roger, qu'est-ce que tu as à poser comme question à Pierre Marion ?

**Roger B :** Oui, d'abord, je voudrais saluer notre ami Pierre Marion. Pierre, on se connaît depuis longtemps. J'ai une question qui, probablement, intéresse beaucoup d'auditeurs et qu'ils voudraient, certainement, poser, à savoir : comment entre t'on à la DGSE ? Est-ce qu'on entre - je ne parle pas des administratifs, des fonctionnaires, je parle surtout des informateurs et ce que l'on nomme les espions - Est-ce qu'il y a des critères particuliers. Est-ce par cooptation ? Comment ?

**P M :** Si vous voulez, c'est un problème qui diffère selon les types de renseignement que l'on veut obtenir. Nous avons grosso-modo trois types de renseignement que nous recherchions quand j'étais à la tête de la DGSE. Les uns étaient des renseignements militaires, les autres des renseignements économiques, et le troisième, des renseignements d'ordre général. Donc, à chacun de ces types de renseignement, correspond un profil d'agent. Nos

recrutements étaient basés sur d'une part les militaires pour ce qui étaient des renseignements militaires, mais aussi un petit peu pour le politique – ils étaient intervenus pour le politique – et des ingénieurs pour ce qui étaient des renseignements économiques... et des renseignements technologiques. Nous avons donc, trois orientations différentes de recherches de candidats. On ne faisait pas d'appel dans la presse, évidemment ce n'était pas du tout approprié à ce que nous faisons, mais on faisait beaucoup d'interventions dans les universités, par exemple pour obtenir des candidatures dans un des trois domaines que je viens de citer.

**R B** : Est-ce qu'il y a une formation particulière ou bien on se forme sur le tas ?

**P M** : Il y a une... lorsque nous recrutons des gens qui ne venaient pas d'une administration, ils recevaient, à la DGSE même, une formation – nous avions d'ailleurs une école de formation – et y passaient, si je me souviens bien, quelque chose comme deux mois de formation au sein même de la DGSE.

**R B** : C'est un peu comme les... les renseignements généraux, n'est-ce pas ?

**P M** : Oui.

**R B** : Si on peut dire...

**P M** : Oui, oui.

**R B** : Oui, c'est ça ?

**P M** : Oui, mais indiscutablement, il faut d'abord une formation qui donne les éléments de bases de ce qu'est le métier de recherche du renseignement et puis ensuite, il faut qu'ils se perfectionnent sur le tas (Rires)

**R B** : Oui.

**David Abbasi** : Monsieur Pierre Marion, êtes-vous actuellement en retraite définitive ou si on vous propose un travail, vous êtes prêt à le prendre ?

**P M** : Ah oui, je suis en retraite, mais... je suis en retraite, mais... j'ai des activités en dehors de ma retraite. Donc, je ne refuse pas le travail (Rires)

**D A** : Actuellement, qu'est-ce que vous faites alors... si vous avez une activité, vous faites quoi en ce moment ?

**P M** : Oh... C'est variable. C'est variable dans le temps et dans l'espace, si vous voulez. Actuellement, par exemple, je fais parti d'une équipe qui est en train de mettre sur pied, un nouveau type de diffusion de l'information économique et financière. Je fais parti d'un mouvement qui s'est créé en France pour intervenir dans les élections présidentielles. Je donne des conseils à certaines sociétés particulières sur le plan aéronautique, sur le plan du renseignement, donc si vous voulez, je n'ai pas d'engagement fixe, seulement des engagements variables.

**D A** : C'est à dire, vous avez une petite agence de renseignements privés et qui marche ? (rire)

**P M** : Si vous voulez, oui.

**D A** : On peut passer les commandes. (Rires)

**P M** : Si vous voulez. (Rires)

**D A** : C'est très bien. Après avoir quitté le service, vous avez gardé des contacts avec vos anciens amis, vos anciens collègues dans d'autres pays...

**P M** : Oui...

**D A** : Est-ce que ces contacts durent toujours, monsieur Pierre Marion ?

**P M** : Non, ça s'émousse. Ça s'émousse au fil du temps, si vous voulez. Parce que les gens changent. Dans les services, j'ai conservé des contacts actifs, disons, entre les cinq et dix premières années de ma retraite, mais maintenant, j'ai souvent affaire à des gens qui n'étaient pas en fonction et donc les relations sont beaucoup moins serrées.

**D A** : C'est à dire, vous n'avez plus de contact professionnel avec...

**P M** : Peu. Il n'y en a pas « plus », mais je dirais peu.

**D A** : Mais il y'a des contacts quand même ? C'est à dire des collègues qui sont en retraite actuellement...

**P M** : Oui...

**D A** : ... ou en agents privés...

**P M** : ... oui

**D A** : Vous essayez de faire certains changements dans les situations des pays ou de l'état économique et politique mondial ou non, quand c'est dans les relations que vous avez ?

**P M** : Non... ce que... sur le plan économique, en particulier, non. Je n'interviens que pour donner des avis, sur ce qu'il faut faire pour pénétrer tel ou tel marché, mais cela se limite à ça.

**D A** : C'est à dire, c'est plutôt économique, alors ?

**P M** : Oui...

**D A** : Surtout, qu'actuellement, on dit que c'est « l'intelligence économique », c'est à dire « espionnage économique » qui est intéressant...

**P M** : Oui, c'est ça. C'est une partie du renseignement qui s'est beaucoup développée depuis quinze ans, que j'ai créé à la DGSE en 1982, qui n'existait pas à ce moment là et qui est essentielle... parce qu'actuellement l'économie et la technologie ont remplacé comme moyens d'affrontement les armes et les guerres, donc il est très important de pouvoir avoir des renseignements technologiques puisés dans des firmes étrangères et de pouvoir avoir des renseignements économiques qui permettent d'orienter les actions des grosses firmes. C'est donc, un domaine privilégié du renseignement, maintenant.

**D A** : Comme on a dit la dernière fois, par exemple, l'une de vos actions à l'époque de François Mitterrand, c'était de ramener un marché de plus de dix milliards de francs pour la France, concernant le marché d'avions, Dassault.

Ce qui a été assez énorme pour l'économie de la France. Est-ce qu'après ça, vous avez eu d'autres services comme ça, à donner à votre pays et également, aujourd'hui, en privé, est-ce que de temps en temps, vous trouvez des renseignements qui peuvent être assez important comme ce contrat de dix milliards de francs, monsieur Pierre Marion ?

**P M** : Oui... il est certain que je peux intervenir pour donner des renseignements que j'arrive à obtenir, si vous voulez, qui facilitent la tâche des entreprises françaises à l'étranger, mais, je n'ai jamais trouvé, depuis le cas dont vous parliez tout à l'heure - qui en était un énorme - je n'ai jamais trouvé de cas aussi important, voilà.

**D A** : Alors, Roger Bes, est-ce que tu as encore des questions ?

**Roger Bes** : Oui, moi, je voudrais poser une question à Pierre, encore une fois. On a l'habitude de dire que la Défense Nationale est un prestataire de service des Affaires Etrangères. Est-ce qu'il en est de même de la DGSE ?

**P M** : Ah non, surtout pas. Nous sommes complètement différents du point de vue des capacités et du point de vue des types d'action et nous agissons complètement différemment et sans contact suivi avec les ...

**R B** : ... que vous le donniez au Président de la République pour en tirer les conclusions ?

**P M** : Oui, c'était l'objectif... et effectivement, j'étais un des informateurs principaux de la présidence, non seulement du Président lui-même, mais aussi d'un certain nombre de ses associés. J'ai eu en particulier une coopération, très active et très fructueuse, avec Bérégovoy, quand il était d'abord à l'Elysée puis quand il était ministre des finances, j'ai eu avec lui une continuité, un continuum, de relations qui était très positif.

**R B** : Cela m'emmène à vous poser une question délicate : Quels étaient les rapports avec François Mitterrand, Président de la République ? Est-ce que vous aviez de bons rapports avec lui, une bonne entente ? Parce qu'il semblerait, si l'on décortique un peu le livre que vous avez écrit, cela n'a pas toujours été le cas.

**P M** : Alors, c'est exact. J'ai eu des relations confiantes avec lui pendant un certain temps, et puis, c'est devenu moins positif à partir d'un certain moment et disons, vers la fin, c'était relativement frais, sinon froid.

**R B** : Et avec Charles Hernu ?

**P M** : Charles Hernu, était l'autorité administrative dont je dépendais, c'est à dire que je tenais Charles Hernu au courant de ce que je faisais, mais en fait, c'était plus un rattachement administratif, qu'un rattachement opérationnel. Je le tenais au courant des opérations que nous menions. Il enregistrait mais il donnait peu d'impulsion, si vous voulez. Donc, la coopération était amicale avec lui mais elle n'était pas très profonde.

**R B** : Oui, pas très fréquente non plus ?

**P M** : Non plus.

**R B** : Il en référait surtout au Président de la République qui prenait la décision ?

**P M** : C'est ça.

**R B** : Oui, oui. Au moment de l'affaire du Rainbow Warrior, vous étiez en poste ?

**P M** : Ah non.

**R B** : Non ?

**P M** : Non.

**R B** : Vous n'y étiez plus, c'était, je crois, l'amiral Lacoste ?

**P M** : Je crois que cela ne serait pas arrivé si j'avais été en poste.

**R B** : Ah bon ? (rire)

**D A** : Mais, les gens qui étaient impliqués dans le Rainbow Warrior, ils étaient vos gardes du corps pendant un certain temps, n'est-ce pas ?

**P M** : Ils « avaient » été mes gardes du corps, oui, et j'avais fait de la voile en Méditerranée avec les marins, avec cette équipe là. Ils étaient, d'ailleurs, de remarquables marins. A mon sens, ils auraient été jetés dans cette affaire sans instruction suffisamment précises pour agir comme il le fallait et ils se sont pris les pieds dans le tapis.

**D A** : A l'époque, on disait que c'était un coup monté par les Américains, par les Anglais, contre la France. Est-ce que c'est vrai, c'était un coup monté contre la France de l'époque ?

**P M** : Je n'ai pas d'indication et cela me paraît très surprenant. Je crois que le loupé – parce que c'était un gros loupé – a été du à un certain nombre de malentendus entre le pouvoir politique et les dirigeants de la DGSE, et du aussi à un défaut de préparation convenable de l'opération et des précautions à prendre.

**D A** : Monsieur Pierre Marion, est-ce que François Mitterrand, lui-même, vous a demandé des services privés ?

**P M** : Il m'a fait demander des services privés.

**D A** : Pas lui, mais par quelqu'un d'autre, alors ?

**P M** : Oui. Il m'a fait demander que la DGSE assure sa... dans un premier temps, il m'a demandé que la DGSE assure sa protection rapprochée, qui était très mal assurée par les organismes qui s'en occupaient à ce moment là. Alors, j'ai répondu avec beaucoup de réticence puisque le terrain d'action de la DGSE est à l'extérieur du territoire, alors que la sécurité du président est rarement à l'extérieur du territoire, mais plutôt sur le territoire, et dans une deuxième phase – ce qui m'a beaucoup surpris et amené à répondre cette fois-ci très négativement – on souhaitait que je donne des renseignements sur des

citoyens français. Alors, d'abord, mon éthique personnelle m'interdisait de le faire et en plus, encore une fois, la DGSE est un organisme de renseignement externe et pas de renseignement interne. J'ai donc refusé, et je dois dire que c'est à partir de ce moment là que les relations avec François Mitterrand se sont rafraîchies.

**DA** : Les cellules de l'Élysée ont commencé à ce moment là, alors ?

**PM** : Les cellules de l'Élysée étaient constituées, effectivement, après que cette phase là a été négative.

**DA** : Et surtout par des personnes qui n'étaient pas qualifiées. Ils étaient anciens gardes du corps sur la campagne électorale de monsieur François Mitterrand, c'est ça ?

**PM** : Non, non. Il s'agissait de gens de la gendarmerie qui faisaient des actions particulières de gendarmerie et qui n'avaient, en fait, jamais fait de renseignement. Ils ont été, à mon sens, pris parce qu'ils acceptaient de faire ce que l'on leur demandait, ce qui n'était pas du tout légal.

**DA** : Une question d'un auditeur. C'est Patrick. Bonsoir Patrick.

**Patrick** : Bonsoir monsieur, bonsoir monsieur Marion

**PM** : Bonsoir

**P** : Je voudrais vous poser une double question. J'ai entendu avec grand intérêt ce que vous avez dit sur la DGSE, sur les problèmes comme le Rainbow Warrior et justement, je voulais vous demander : si vous ne pensez pas qu'il est nécessaire qu'il y ait un contrôle essentiellement, évidemment, dans les pays démocratiques comme le notre, étant donné que l'ancien bloc de l'Est s'est effondré et que dans les régimes dictatoriaux, ce n'est même pas la peine d'en parler. Seulement en France, depuis quelques temps, semble t'il, il y a des problèmes. Ne serait-ce qu'au niveau des renseignements généraux, il y a eu cette affaire très récente sur la liste gauchiste, mais il y a eu aussi, il y a quelques mois, je pense, un an, révélée par « l'Événement du Jeudi », cette liste de cinq milles noms de personnalités françaises susceptibles d'avoir été, enfin d'être des agents soviétiques. Liste élaborée par le numéro deux de la DST, Raymond Marthe, parfaitement connu. Donc, l'action de ces services représente quand même une certaine dangerosité. Que pensez-vous, donc, de ces faits, illustrés aux Etats-Unis par le célèbre livre le plus grand salaud d'Amérique, sur Hoover et comment envisageriez-vous un contrôle sur ce type de service dans un pays démocratique ?

**PM** : Il faut bien distinguer les choses (...)

**PM** : Non, sur le terrain même et dans les pays même, pour essayer de savoir s'il existe, effectivement, une politique délibérée d'attentat contre les opposants qui sont partis de leur pays et puis c'est pris ensuite en relais par la DST qui doit effectuer, suivre les gens qui ont été décelé comme étant

possiblement chargés de telles missions et qui doit en principe prendre des mesures de neutralisation.

? : Quel genre de mesure, normalement, prend-on, pour faire face à ce genre de tentative ?

**P M** : Cela dépend des cas, mais, la mesure qu'on prend est une mesure dans les cas qui ne sont pas trop graves, de vérification à la frontière des identités pour éviter que des gens qui sont animés par ces intentions là ne puissent rentrer sur le territoire et puis quand ils sont sur le territoire, il faut qu'on les décèle puis qu'on les expulse. C'est ça l'action.

? : Est-ce qu'il y a également des actions d'ordre politique, diplomatique pour faire comprendre à tel ou tel état que nous avons, par exemple, décelés les activités de leurs agents ?

**P M** : Mon expérience, c'est que faire des remarques aux pays qui sont tentés par ce genre de manipulation, cela ne va pas très loin parce que ce sont en générale des fanatiques. Ce qu'il faut, c'est qu'à un certain moment, on tape un peu plus fort pour bien faire comprendre qu'on parle sérieusement et qu'on demande que cela ne se produise plus.

? : Et je dirais avec un regard d'historien, vous croyez que ce genre d'action, globalement, c'est diminué, depuis disons les années 60, 70 et 80 ou est-ce qu'elle s'est au contraire développé, quand on voit en fait le développement de ce genre de stratégie d'élimination des opposants ?

**P M** : A mon sens, on est passé par un sommet à ce point de vue là, dans les années 70 et début 80, avec la Libye, l'Iran. On avait des menaces qui étaient sérieuses, très sérieuses. Je pense que c'est moins le cas actuellement et qu'il faut plus s'attacher maintenant à agir contre le terrorisme international, non pas le terrorisme visant des gens du même pays, mais, le terrorisme à l'état pur. C'est ce qui constitue, à mon sens la principale menace contre les démocraties occidentales.

? : Je vous remercie Pierre Marion, bonne soirée.

**D A** : Merci, on vient de recevoir par Internet un message que vous êtes en train de lire sur l'écran. Etes-vous le monsieur x de Patrick Penson sur France Inter, le samedi de 13h20 à 14h00.

**P M** : Je ne suis pas le monsieur x, non, non.

**D A** : Vous connaissez cette émission ?

**P M** : Non.

**D A** : Parfois on parle de diplomatie ou de raison d'état lorsque les avocats des victimes doivent arrêter leur enquête. Qu'est-ce que vous en pensez, monsieur Marion ? Est-ce que cette diplomatie, raison d'état existait à votre époque. Vous connaissez le sujet ?

**P M** : Non, c'est la première fois que j'entends employer ces termes là. Je ne

savais pas que cela existait.

**D A :** Parce que vous savez, il y avait beaucoup d'assassinats d'opposants iraniens, de palestiniens, des attentats contre les juifs et Israël, en France également, et toutes ces procédures, pendant un certain temps, on les avait arrêtés ou on a changé la direction. J'avais eu, moi-même, des contacts avec des avocats qui travaillaient sur de tels dossiers. Les avocats des victimes me disaient que dès qu'ils arrivaient à trouver quelque chose et que l'on savait qui avaient commis ces attentats terroristes, tout de suite, on place en face : « diplomatie », « raison d'état » Cela ne vous dit rien ?

**P M :** Non. Même je ne vois pas ce que cela veut dire. On est devant des cas de faits, si vous voulez, des menaces de faits, la raison d'état n'a pas grand chose à faire là-dedans. Non, il faut prendre ces problèmes là comme des problèmes de terrorisme spécifiquement orientés contre des personnes. Ce sont des problèmes de terrorisme, pas des problèmes d'état.

**D A :** Ce qui est très intéressant chez vous, monsieur Pierre Marion, c'est que vous étiez très fort dans vos actes, contre beaucoup de choses surtout contre le terrorisme. Je me rappelle que dans votre livre, vous parlez de Raffet Asad, le frère de Rafiez Asad, vous le rencontrez pour discuter sur certaines choses, surtout sur les actes terroristes des palestiniens. Avant d'entrer en contact avec lui, fixer le rendez-vous, vous entrez dans l'action, vous faites des actes, vous montrez votre force et après vous allez sur la table des négociations. Cette chose qui est importante et intéressante, dans votre direction, dans vos qualités de Pierre Marion, on ne le voit pas beaucoup dans la diplomatie de sécurité intérieure ou extérieure. Qu'en pensez-vous, il faut céder au terrorisme, avoir peur du terrorisme ou il faut enfoncer, il faut les attaquer ?

**P M :** Moi, la-dessus, j'ai une religion toute faite et un point de vue qui est tout à fait arrêté : je considère que vis à vis des menaces terroristes, il faut être impitoyable et il faut savoir très rapidement montrer sa force. On a trop souvent essayé de biaiser avec ce problème là, négocié sur ce problème là. Il faut agir et montrer qu'on est décidé à aller très loin dans l'action. En effet, avec les Syriens, à l'époque... Il ne faut pas accepter de baisser la tête. Bien entendu, il n'était pas question que nous ayons des réactions aussi brutales que les Soviétiques à l'époque. Les Soviétiques qui avaient eu des gens pris en otage au Liban, si j'ai bonne mémoire, ont fait des représailles extrêmement violentes contre les preneurs d'otage et cela a réglé le problème immédiatement. Il ne faut pas reculer du tout vis à vis d'actions fortes pour montrer que l'on est décidé à lutter contre le terrorisme de façon extrêmement violente.

**P M :** Monsieur Pierre Marion, concernant les scandales financiers, que l'on voit depuis quelques années en France, qui a touché même la plus haute



autorité française - le président de la république ou le Premier ministre ou des sénateurs, des députés, des maires, etc. - Cette idée de scandales financiers, est-ce que vous pensez que c'est une attaque extérieure pour déstabiliser le domaine politique français ou non. Ce sont des problèmes que l'on ne rencontre pas partout en Angleterre par exemple ou surgissent des scandales sexuels notamment mais pas financiers. Beaucoup de scandales arrivent dans la politique et touchent ainsi le charisme politique, de certaines personnalités politiques. Qu'en pensez-vous ?

**P M :** Je pense que c'est un dévoiement très grave qui affecte la France à l'heure actuelle, très profondément. Je crois que beaucoup de responsables ont perdu conscience de leurs responsabilités. Ils se laissent aller à des manœuvres frauduleuses et condamnables et cela affaibli, à mon sens, non seulement le corps politique, mais cela affaibli toute la nation. Il y a une espèce de développement des magouilles qui se fait de plus en plus et qui entraîne de plus en plus de démoralisations à tous les niveaux. Je crois que si on veut lutter contre un certain déclin de la France, il faudra que l'on puisse le faire dans ce domaine là et que l'on rétablisse une moralisation convenable. On s'en est beaucoup écarté dans les dernières années.

**D A :** Comme me disait monsieur Pierre Marion, ce n'est pas service de contre-espionnage, mais, services d'espionnage français mais Shiva m'a dit : Papa, contre-espionnage, ça colle mieux. (rire)

**P M :** Il faut distinguer espionnage et contre-espionnage. Ce sont deux activités assez différentes.

**D A :** Justement, monsieur Marion, on nous a posé cette question : Quand on dit espionnage et contre-espionnage, c'est une question de politesse dans l'argument politique ou réellement dans le fonctionnement des services. Est-ce différent ?

**P M :** Il y a une distinction complète à faire. L'espionnage, c'est la recherche du renseignement par tout un tas de moyens. Le contre-espionnage, c'est le contraire, une protection contre l'espionnage. Donc, ce sont deux services totalement différents dans leur dessein, dans leurs objectifs, et il ne faut pas les confondre du tout. La DST est un organisme de contre-espionnage, compétent pour le territoire national et à la DGSE nous avons – il y a toujours - un service de contre-espionnage qui est parallèle aux services de renseignements, mais ce sont deux services qui sont totalement différents.

**D A :** Est-ce que cela arrivait de temps en temps de collaborer malgré la concurrence qui existait ?

**P M :** Pas souvent. J'ai essayé, personnellement de trouver un terrain d'entente avec la DST pour qu'une collaboration s'établisse. Il faut bien comprendre que la DGSE pour le contre-espionnage et le contre-terrorisme,

travaille à l'extérieur du territoire national, la DST à l'intérieur et bien évidemment, cela ne commence pas à la frontière, cela se prolonge des deux côtés, donc la logique voulait qu'il y ait une coopération relativement intime entre la DGSE et la DST, tout en respectant leur zone de compétence réciproque. Là, je me suis heurté à un mur, la DST n'a pas voulu du tout coopérer.

**DA :** Monsieur Pierre Marion, nous avons beaucoup d'appels, beaucoup de questions. Je sais que vous prenez l'avion demain, et que très prochainement nous aurons le plaisir de vous avoir dans nos studios. J'informe nos auditeurs que cette émission sera diffusée dans le monde entier par NITV depuis Los Angeles et sur notre site Internet également. D'autres petites questions pour résumer notre débat si vous permettez monsieur Marion, surtout sur François Mitterrand. On voulait savoir, à votre avis, qui et comment était François Mitterrand, avant que vous commenciez à travailler avec lui, quand vous travailliez avec lui et après avoir quitter vos fonctions. Dans ces trois périodes, comment exprimez-vous vos idées sur François Mitterrand ?

**PM :** Sur la première période, je n'ai pas été très actif, dans le sens que je n'avais pas à faire avec la politique et surtout dans les temps qui ont juste précédé ma prise de fonction, j'étais en poste aux Etats-Unis, je n'avais pas du tout de contact avec ce qui se passait en France, contact suivi. Ensuite, quand j'ai pris mes fonctions, enfin quand je rencontrais François Mitterrand pour la première fois, c'était le 10 juin 1981, nous avons eu une conversation agréable. Je lui ai demandé si je pouvais compter sur son appui et quel serait son comportement vis à vis de moi-même et de la DGSE, il a répondu plutôt positivement et cela m'a encouragé dans les mois qui ont suivi. Il y a eu un début de collaboration mais qui n'est pas aller très loin. J'ai surtout travaillé avec monsieur Degrossouevres mais surtout avec Bérégovoy qui, à ce moment là, était secrétaire général de l'Elysée et j'avais réussi à avoir avec lui des relations et coopération de très bonne qualité. Puis après, pour les raisons que j'ai indiquées tout à l'heure, le malentendu sur le type de mission que la DGSE pouvait effectuer, il s'est produit entre lui et moi, un certain éloignement. De façon générale, j'ai été un petit peu déçu de ne pas trouver chez lui un homme de dialogue. Cela peut paraître curieux mais alors que nous nous voyions en tête-à-tête pratiquement une fois tous les quinze jours, j'avais beaucoup de mal à engager le dialogue avec lui. Il répondait mal aux questions que je lui posais, il ne répondait pas du tout et j'ai été un petit peu chagriné de cette situation.

**DA :** Et après avoir quitté les services ?

**PM :** Je n'ai plus eu de contact réel. Quoiqu'en temps que président de l'Aéroport de Paris, j'avais le devoir d'être là chaque fois qu'il partait à

l'étranger et chaque fois qu'il en revenait ou à chaque fois qu'il accueillait un dignitaire étranger, dans un des aéroports de la région parisienne. Je le saluais, je lui touchais la main. J'étais dans la ligne qu'il parcourait mais il n'y avait plus aucun contact proche.

**D A :** Est-ce que vous aviez la même opinion sur Mitterrand quand vous travailliez avec lui et quand vous avez cessé de travailler avec lui ?

**P M :** Disons, que j'ai été surpris de ne pas pouvoir engager un dialogue avec lui quand je travaillais à la DGSE, et de ne pas avoir senti de sa part une volonté de me fixer des objectifs et d'accepter d'en discuter. Ce qui fait que j'ai quitté mes fonctions relativement déçu.

**D A :** Est-ce que ce que l'on dit dans certains pays, à savoir que se sont les services d'espionnages, les services secrets, intérieurs ou extérieurs qui gèrent réellement le pays ? Est-ce que c'est le cas en France ou non ?

**P M :** Non. Dans les démocraties occidentales, non. Ce que vous décrivez comme une intervention pratiquement politique des services secrets, ce sont des républiques bananières ou des pays comme ceux-là. Il y a aussi l'Algérie, le Maroc où indiscutablement, les services secrets ont une influence très pesante sur le pouvoir politique et sur les citoyens mais dans une démocratie occidentale que ce soit l'Angleterre, les Etats-Unis, la France, l'Italie, l'Espagne... non.

**D A :** Ils donnent des conseils ?

**P M :** Le service secret donne des renseignements, des analyses, des conseils le cas échéant si ses analyses demandent à les formuler, mais il faut éviter comme la peste que les services secrets se substituent l'autorité politique. Ce n'est pas du tout un jeu démocratique.

**D A :** Roger...

**R B :** Oui. Je dois constater quelque chose, c'est qu'à la tête de la DGSE, jamais il n'y a eu un homme politique. Si l'on fait l'énumération de tous les directeurs qui se sont succédés, il y a eu De Maranche, Pierre Marion, l'amiral Lacoste, ensuite, je crois deux préfets, (?), (?)

**P M :** Et avant, beaucoup de militaires.

**R B :** Oui, alors les militaires, on les trouve beaucoup à la tête de la DST, non ?

**P M :** Non, de la DGSE. La DST a, à sa tête, principalement des préfets et des anciens policiers, mais la DGSE a eu un certain nombre de patrons qui étaient originaire de la fonction de militaire.

**R B :** Oui, mais enfin les 20 dernières années, il n'y a eu qu'un seul militaire, l'amiral Lacoste.

**P M :** Non, après moi, il y en a eu d'autres, qui ne sont pas restés longtemps.

**R B :** Ceci, prouve une chose : il n'y a aucun fait politique dans l'action de la

DGSE.

**P M** : Non, ce n'est pas son métier. Il faut qu'elle se garde comme de la peste de faire un autre métier que le sien. Son métier, c'est d'obtenir des renseignements, de faire des analyses sur ce que ses enseignements indiquent. De temps en temps de remettre ces analyses au pouvoir politique et de recevoir des instructions du pouvoir politique de sa compétence, qu'elle doit remplir, mais cela s'arrête là.

**R B** : C'est ça, oui. Mais enfin la DGSE garde des relations avec des services secrets des pays étrangers, par exemple, comme le Mossad en Israël, la CIA aux Etats-Unis ?

**P M** : Oui, non seulement avec les services secrets, c'est un point qui m'a beaucoup surpris quand j'ai pris mes fonctions, c'est que dans chaque pays où je suis allé me présenter, le premier a été les Etats-Unis, le second Israël, j'ai du comme ça visiter une vingtaine de pays, les services secrets de 25 pays, et curieusement on me disait : maintenant, nous allons voir le chef de l'état. Dans chaque pays, le service correspondant m'emmenait voir le chef de l'état.

**D A** : Peut être qu'ils avaient peur que ce soit un règlement d'état ?

**P M** : Non, c'était à la demande de mes interlocuteurs des services secrets étrangers ou quelque fois, à la demande des chefs de l'état en particulier. Il y en a un qui avait manifesté un très grand intérêt à discuter avec moi, c'était le roi Hassan II du Maroc ou un autre, le général Ziaoulac du Pakistan. J'ai eu des contacts personnels très confiants et très intéressés avec un certain nombre de dirigeants de haut niveau. En Afrique noire aussi, par exemple, avec Ouffouet Boini, Bongo au Gabon... j'avais des conversations en tête-à-tête assez précises.

**D A** : A l'époque, monsieur Pierre Marion, l'opposition iranienne était très active en France. Vous prenez le service au moment où il y a un changement politique en Iran. Dans votre livre, vous dites avoir rencontrer quelques opposants iraniens à l'époque. Qui avez-vous rencontré ? De quoi avez-vous parlé et quelle était votre opinion concernant l'opposition iranienne ?

**P M** : Notre réaction était très négative vis à vis du régime Mollah, à la fois pour des raisons d'éthique et pour des raisons d'intérêts français. Donc, nous avions comme instructions de chercher une collaboration avec les opposants. J'ai vu à plusieurs reprises le fils du shah, j'ai vu une fois la Shahbanou, j'ai vu plusieurs fois Shappur Baktiar et j'ai vu un certain groupe d'opposants iraniens. Nous avions de ce côté là, un intérêt à maintenir le contact avec eux. Mais, j'ai malheureusement, assez rapidement constaté que nos moyens d'action étaient pratiquement nuls.

**D A** : Tous ?

**P M** : Oui.

**D A** : Vous n'avez trouvé aucune qualité, aucun...

**P M** : Non, c'était des gens de bonne foi et des gens de qualité, certainement, mais leurs moyens d'action étaient nuls. J'avais essayé de voir si on pouvait entrer dans certaines actions avec eux, mais, j'ai très vite été convaincu qu'ils n'avaient rien dans les mains.

**D A** : Roger...

**R B** : J'ai une dernière question qui me tient à cœur – nul, n'ignore que vous êtes franc-maçon, d'ailleurs vous vous êtes dévoilé dans un livre qui vient de paraître. Je voudrais savoir si au cours de vos activités au sein de la DGSE, il vous est arrivé de rencontrer des frères, des services secrets étrangers et si à ce moment là, quand vous vous êtes rendu compte qu'ils étaient francs-maçons, vous avez eu des relations privilégiés ?

**P M** : Ecoutez, cette question ne m'a jamais été posée auparavant. Je cherche dans ma tête mais je ne crois pas n'avoir jamais rencontré dans les services secrets étrangers des gens qui se manifestent comme francs-maçons. Je ne me souviens pas.

**R B** : Autrement dit, le secret était bien tenu quoi. (rire)

**P M** : Des deux côtés, oui.

**R B** : Je vous remercie de cette soirée.

**P M** : Et bien écoutez, moi aussi je vous remercie de cette soirée. Je suis très frappé par la convivialité. Alors que quand on va dans une télévision ou une radio française, on sent des pièges à tous les coins de rue. Là, il y a une convivialité tout à fait frappante et agréable. Les questions posées ont été intéressantes. Je vous remercie et je me félicite d'être venu vers vous.

**D A** : Nous étions très ravis, monsieur Pierre Marion. Mais permettez-moi encore quelques minutes. Une question qui revenait très souvent concernait la participation des services secrets dans l'économie de chaque pays, extérieure ou intérieure. Est-ce qu'il y a dans les services secrets en général, dans le monde, cet investissement économique, dans le business et le commerce ?

**P M** : Quand vous dites « investissement », il ne s'agit pas d'investissements financiers, vous parlez d'une intervention ?

**D A** : Non, justement financiers.

**P M** : Non, il n'y a pas de lien financier du tout.

**D A** : Parce qu'en ce qui concerne la CIA par exemple, nous avons entendu dans beaucoup de reportages, les scandales. Que parfois pour ramasser certaines informations, ils font du business. En France, on ne le fait pas.

**P M** : Non. Moi je ne l'ai jamais vu. Cela ne me serait jamais venu à l'esprit si vous voulez. Nous avons effectivement des fonds secrets, vraiment secrets et qui étaient une part non négligeable de notre budget, parce que quand nous

envoyons des gens à l'étranger, nous n'allons pas les payer avec de l'argent non caché. La rémunération se fait en liquide. C'est une nécessité. On ne peut pas s'amuser à payer des gens avec la feuille de paie etc.... Donc, la DGSE émarge à concurrence de 60% sur l'ensemble des fonds secrets et c'est un émargement indispensable pour permettre à la DGSE de tourner. Je n'ai jamais connu. Je n'imaginai pas que pouvait même m'être proposé. Je n'ai jamais entendu dire que l'argent secret qui était donné à la DGSE prenait un mauvais chemin.

**D A** : Combien environ représentaient ces 60% ?

**P M** : Je ne me souviens plus avec précision. Quelque chose comme 500 millions.

**D A** : Par an ?

**P M** : Oui.

**D A** : Comme vous le savez les écoles militaires peuvent recevoir des étudiants de tous les pays. Nous, nous connaissons beaucoup de nos généraux qui étaient étudiants ici, en France.

Est-ce que le service d'espionnage français accepte des étudiants ou des stagiaires étrangers pour les former ?

**P M** : Oui, c'est arrivé dans quelques cas. Des pays qui voulaient se doter de services de renseignement, qui n'en avaient pas et qui sont venus nous trouver pour demander une aide de formation. Dans certains cas, nous avons accepté, mais enfin, c'était très marginal, pas du tout dans notre fonctionnement normal.

**D A** : C'était très rare ?

**P M** : Oui. Très rare et nous n'accueillions pas l'idée avec beaucoup de plaisir. C'était un autre métier. Nous formions des agents, des espions qui ensuite travailleraient, peut être, contre nous. (Rires)

**D A** : Le KGB et l'Intelligence Service le font beaucoup. Ils ont des sections spéciales pour recevoir les étudiants étrangers.

**P M** : Nous avons cela aussi, mais enfin, nous ne le faisons pas de façon intense.

**D A** : Votre cinquième livre est en route. Est-ce qu'il y a pour nous ce soir des secrets que vous n'avez jamais dit, que vous voulez dire ?

**P M** : Non, vous savez, j'ai écrit deux livres sur les services secrets, sur la DGSE, l'un paru en 1990 et l'autre paru l'an dernier et je me suis attaché à dire tout ce que je pouvais dire. Souvent des points relativement secrets, qui ne peuvent plus, maintenant, affecter les activités des services secrets. Si j'avais quelques temps pour réfléchir, je trouverais peut être quelque chose à dire mais comme ça à froid, je ne trouve pas.

**DA :** Je voulais aussi remercier votre femme, il y a un proverbe perse qui dit qu'à côté des grands hommes, il y a également de grandes femmes. Quel était le rôle de votre femme dans votre vie de service secret ?

**PM :** J'étais marié à une autre femme à ce moment là. Elle n'était pas du tout impliquée. Elle supportait avec moi, les gardes du corps dans l'appartement. J'en avais cinq, tout le temps sur moi, et trois la nuit dans mon appartement. Elle venait de temps en temps en mission avec moi à l'étranger, mais elle n'était pas impliquée. Je me souviens de deux visites, où elle m'a accompagné, une quand je suis allé voir le roi d'Arabie Saoudite, elle a pris le thé avec les princesses, et une autre fois au Pakistan, nous avons été reçus à la table du général Zhia et une troisième fois en Israël chez Sharon, dans sa villa qui est au bord du désert, nous y avons mangé une tarte. Le Mossad, m'avait demandé d'aller le voir pour insister qu'il ne fasse pas l'invasion du Liban. J'avais dit que c'était très dangereux pour Israël et qu'il risquait de s'embourber. Mais cela n'a rien changé à sa détermination. A mon sens, il s'est un peu jeté dans la gueule du loup avec ce qui c'est passé à Abraha Shatilah en particulier. Cela ne pouvait aboutir qu'à des embarras pour tout le monde et en particulier pour les Israéliens.

**DA :** Si vous voyez aujourd'hui, monsieur Sharon, ici dans nos studios, qu'est ce que vous lui diriez ? Qu'est ce que vous lui proposeriez pour régler ses problèmes ?

**PM :** C'est difficile de se mettre dans ses chaussures. Il est dans une position très difficile. (...) Les Palestiniens n'ont pas répondu à la main tendue du prédécesseur de Sharon et l'on comprend maintenant que Sharon a une politique plus fermée et plus forte, pour laquelle, il a été d'ailleurs élu par le peuple israélien. Il y a là une situation pour laquelle, il ne peut pas changer son fusil d'épaule. Il est dans le couloir et il faut qu'il aille jusqu'au bout mais je conserve cet entretien avec Sharon qui a duré plus d'une heure et tout à fait en tête-à-tête, c'est un homme certainement très dur et combatif mais c'est un homme très charmant. Il a beaucoup de charme, très intelligent avec qui on peut parler de beaucoup de choses. J'ai été frappé par la qualité de l'homme.

**DA :** Vous connaissez la liste Golda Meier, la liste 17 comme on a décidé de tuer 17 dirigeants palestiniens pour pouvoir ramener les Palestiniens vers une paix durable. Est-ce que vous pensez que cela peut résoudre la crise actuelle ?

**PM :** Je crois qu'il n'existe pas de solution entre palestiniens et israéliens. Même des gens très bien informés, très puissants comme le président américain ou le Premier ministre britannique ou le chancelier allemand... je suis certain qu'ils ne sont pas capables de formuler une solution et une orientation dans une situation bloquée qui est très dangereuse, dangereuse pour cette région là, dangereuse pour les deux peuples. Je ne vois pas de

solution que l'on puisse suggérer. Il faut attendre que les choses se décantent un petit peu.

**D A** : espérons-le. (Rire. J'espère que Roger a la dernière question parce que monsieur Pierre Marion... il n'est pas fatigué mais il prend un avion demain. Avec ses 80 ans, monsieur Pierre Marion...

**P M** : Non, je prends l'avion dans huit heures.

**D A** : Dans huit heures mais vous êtes comme un jeune homme dans la voix, debout comme un soldat. Regardez, il est une heure du matin, on croirait qu'il est huit heures pour lui.

**R B** : J'ai dit tout à l'heure qu'on allait se quitter et puis en définitive, on se sent tellement bien ensemble, qu'on est toujours ensemble. (Rires. Alors, j'étais très intéressé par tout ce que tu viens de dire, concernant l'entretien que tu as eu avec Ariel Sharon. Je pense que c'est à relater dans le prochain livre que tu as l'intention de publier.

**P M** : Il était déjà dans mon livre de 198...

**R B** : Il était déjà ? Parce que je pense qu'il est tout à fait d'actualité et qu'il corrige un peu l'image que l'on a de Sharon et qui est diffusée notamment dans la presse et à la télévision française, à savoir que c'est un homme de guerre, c'est une sanguinaire alors qu'en définitive, ce n'est pas tout à fait cela, n'est-ce pas ?

**P M** : Non, c'est un homme de guerre dans la mesure où il a fait sa carrière dans l'armée israélienne mais ce n'est pas du tout un homme qui n'a pas de cœur. Non, ça je ne le crois pas. Après cette conversation, c'est un homme tout à fait normal. Seulement, il est effectivement très attaché à l'indépendance de son pays, à ce que son pays ne soit pas dans des situations risquées, pays entourés par de nombreux pays arabes. Il a donc été contraint, comme militaire d'abord puis ensuite comme politique, de prendre des mesures de sécurité nationale, mais ce n'est pas un homme détestable du tout.

**R B** : Moi, je pense que c'est un homme de paix.

**P M** : Oui.

**R B** : J'ai milité longtemps pour la paix en Israël, pour une entente avec les Palestiniens. Je pense que Sharon a le même point de vue que moi, mais, tu viens de le dire, c'est un militaire et avant tout pour lui, c'est la sécurité. Donc, on ne le dira jamais assez, le territoire contre la sécurité. Et il faudrait qu'en France, on le comprenne une fois pour toute.

**P M** : Tout à fait.

**D A** : Mais Roger, tu pourrais peut-être parler de Courrier International qui récemment au milieu de photos de criminels, il y avait celle de Sharon. Alors monsieur Pierre Marion, nous vous remercions beaucoup. Vraiment, les



quatre livres que vous avez faits portent de superbes titres : *Le pouvoir sans visage*, c'est très joli. *La mission impossible*. *Mémoires de l'ombre*, ce sont des titres formidables. Et le dernier : *Mes biens et mes frères*. Vous ne voulez pas nous dire le titre du cinquième, mais nous le saurons dans quelques mois, n'est-ce pas ?

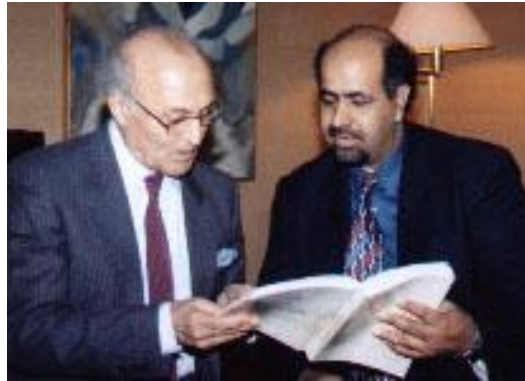
**P M** : Oui, oui. J'espère.

**D A** : Je vous remercie encore beaucoup. Je vous laisse la dernière parole. Nous étions très heureux et honorés ce soir de vous avoir dans notre studio.

**P M** : C'est un bonheur que je partage avec vous, et j'ai trouvé ici une ambiance tellement amicale et tellement proche que l'on a envie d'y revenir.

**D A** : Avec grand plaisir. Ici, c'est votre maison. (Rires) Et je vous dis à très bientôt. Merci à tous.

Entretien avec  
**Le Général Gharabaghi**  
*Chef d'état major de l'armée impériale d'Iran*



## Dialogue avec l'histoire

### Les questions et les sujets abordés :

Qui était cet homme dans la vie politique iranienne ?

La maladie du Shah et son secret

Pourquoi à l'époque, l'armée iranienne n'a pas organisé un coup d'Etat ?

L'opposition Iran-Irak

Le poids des puissances étrangères et du mouvement populaire à l'intérieur dans la révolution iranienne

Sa sortie de l'Iran et son exil

**Dialogue avec l'histoire**  
Entretien avec  
**le Général Gharabaghi**

(Chef d'état major du shah d'Iran)

*DAVID ABBASI (Siyavash Awesta)*

David Abbasi : Bonjour mon Général. Je vous prie d'emblée de nous parler sommairement de vous et des postes de responsabilité que vous avez occupé.

Gharabaghi: Bonjour M. Abassi. J'ai parcouru tous les échelons de commandement, du commandement de section jusqu'au commandant en second de l'armée de terre. Mes principales fonctions ont été: commandant-adjoint de la garde impériale, professeur de l'Académie militaire, commandant de la brigade de l'Académie militaire, commandant de l'académie militaire (composée alors de 10 académies), commandant de la cinquième division de Gorgan, commandant de la première division de la garde, chef d'état-major de l'armée de terre, commandant du 1er corps d'armée de Kermanschah, commandant en second de l'armée de terre, commandant de la gendarmerie, ministre de l'Intérieur et enfin commandant en chef de l'Etat-major. A ce propos je dois indiquer que l'une des plus importantes missions qui m'avaient été confiées consistait à contrecarrer les agressions frontalières de l'Irak:

Dans le cadre de cette mission j'ai résidé pendant un an à Kermanschah. Cette mission fut heureusement un succès et aboutit à la conclusion du fameux accord d'Alger de 1975. Après le succès de cette mission, Sa Majesté me confia une autre mission, celle du commandement de la gendarmerie et en particulier son épuration des éléments corrompus. Il me faut ajouter que durant ces 40 années de service, aussi bien dans l'armée de terre, que la gendarmerie et au ministère de l'intérieur, ma méthode de travail consistait à lutter contre les éléments corrompus. Aussi, je me suis fais de nombreux ennemis (comme vous l'avez fait remarquer lors de la précédente séance). Dans mon ouvrage j'avais fait remarqué qu'ayant quitté l'Iran, Sa Majesté n'était plus en relation avec le gouvernement et l'état-major général et par conséquent ne pouvait être au courant des événements en Iran.

Abbasi: Etant donné que vous avez fait allusion à la maladie du Chah, je voudrais tout de suite et avant d'entamer les principales questions, vous demandez à quel moment avez-vous été informé de la grave maladie du Chah?

Gharabaghi: Jusqu'à la fin des événements du 11 février et même lorsque je quittais l'Iran après 14 mois de vie dans la clandestinité, je n'étais nullement informé de la maladie de Sa Majesté. Pendant ma vie clandestine, écoutant les informations diffusées par les radios étrangères, j'ai que Sa Majesté voulait se rendre aux Etats-Unis pour se soigner. Je pense que jusqu'au 11 février, autant qu'il ressort des documents et des ouvrages publiés plus tard sur ce sujet, ni moi ni personne d'autre n'étions au courant de cette maladie. Le secret avait été bien gardé, même sa famille n'en été pas informée.

Abbasi: C'est-à-dire seul le Chah et ses médecins étaient au courant. Vous,

vous ne l'étiez pas?

Gharabaghi: Oui. D'après ce que j'ai pu lire plus tard, seul Sa Majesté en était informé. C'était un secret et personne n'en fut informé sauf son médecin particulier. Les docteurs Ayadi et Safavian étaient au courant de sa maladie et d'après ce que j'ai pu lire, les étiquettes des médicaments qui lui étaient administrés étaient changées afin que personne ne soit au courant de la nature de cette maladie.

Abbasi: Nous arrivons à notre première question, celle du coup d'Etat. J'ai moi-même à plusieurs reprises indiqué à ce propos que la question du coup d'Etat ne peut plus se poser pour un esprit censé. En effet le Chah avait abandonné tout le monde et quitté le pays avec toute sa famille. Lorsque vous-même et d'autres avaient demandé des ordres au Chah, celui-ci avait répondu : coopérez avec le gouvernement. Il était persuadé qu'il existait certains plans et que son voyage était sans retour et que le monde avait décidé de le substituer. Cependant, j'aurai souhaité que vous-même vous répondiez à ceux qui demandent pourquoi l'armée n'a pas organisé un coup d'Etat et résisté à la révolution, tout en sachant qu'elle était déjà descendue dans la rue et avait provoqué les massacres du 17 Chahrivar à Téhéran et dans d'autres villes, sans que pour autant la vague révolutionnaire s'estompe. Ce fut plutôt le contraire.

Gharabaghi: Vous venez de soulever de nombreux points, dont l'examen de chacun prendrait beaucoup de temps. Je peux, cependant, dans la limite du temps imparti, répondre sommairement à certains de vos propos. Tout d'abord concernant le coup d'Etat. Ceux qui parlent de coup d'Etat sont fondamentalement dans l'erreur, car le coup d'Etat signifie que dans un pays donné, l'armée se soulève contre le gouvernement en place et se substitue à lui. Or, dans notre pays, Sa' Majesté, avant de partir, avait désigné M. Bakhtiar comme Premier Ministre. Bien que son gouvernement était imposé et que Bakhtiar avait posé comme condition préalable le départ de Sa Majesté du pays, le Parlement (le Sénat et l'Assemblée nationale) l'avait approuvé et nous étions donc tenus de soutenir le gouvernement légal. Sa Majesté l'avait lui-même suggéré tout en indiquant que ce soutien devrait avoir lieu aussi longtemps que le gouvernement respecterait la Constitution. Avant de quitter le pays, Sa Majesté avait précisé qu'il fallait éviter que le sang coule. C'était un ordre qu'il n'arrêtait pas de répéter. Avant de quitter l'Iran, le 15 janvier, Sa Majesté m'a déclaré: le Premier Ministre est inquiet car les informations publiées en Iran et à l'étranger font part d'un éventuel coup d'Etat; il m'avait dit que le Premier Ministre était inquiet et qu'il était nécessaire que vous confirmiez dans une conférence de presse que l'armée ne fera pas de coup d'Etat. Je fis de même et j'ai déclaré que si l'armée et le peuple s'affrontaient il

ne resterait rien ni de l'un ni de l'autre et qu'aucun Iranien ne peut souhaiter une telle chose.

Le lendemain, Sa Majesté quitta l'Iran. Un problème important fit alors jour: lorsque M. Bakhtiar fut nommé Premier Ministre, Sa Majesté eut un entretien avec Thierry Desjardins, journaliste et envoyé spécial du Figaro. Lors de cette interview, le journaliste (Thierry Desjardins) posa la question suivante : quelle est votre opinion à l'égard du gouvernement, les anciens partisans de Bakhtiar (les opposants) le considèrent comme un traître car celui-ci veut profiter de sa position d'ancien opposant et démontrer qu'il est en mesure de sauver le régime; vos partisans également le considèrent comme traître car il veut vous envoyer en exil? Sa Majesté confirma ces dires: Oui, je le sais. Pour moi c'était clair que Sa Majesté n'avait aucune confiance en Bakhtiar. Le lendemain, Bakhtiar eut un entretien avec des journalistes et déclara: "Sa Majesté quittera le pays dans les prochains jours et dans la situation actuelle je ne peux pas dire s'il retournera ou non en Iran." Il n'existait pour moi plus aucun doute que le gouvernement de Bakhtiar avait été imposé à Sa Majesté. C'est pourquoi lors d'un de mes entretiens avec ce dernier je lui demandai: si après votre départ, et compte tenu des informations publiées par les journaux, des événements imprévus ont lieu dans le pays quel devrait être le rôle de l'armée? Sa Majesté ordonna: tout d'abord il faut préserver coûte que coûte l'armée car elle est indispensable pour la sauvegarde du pays et ensuite nous ne savons pas ce qui va se passer; faites ce qui vous semblerez bon avec les autres commandants". Ce furent les derniers ordres que je reçus de Sa Majesté.

Abbasi : Nous arrivons à la déclaration de neutralité de l'armée, le Chah aurait certainement accepté et signé la déclaration de neutralité de l'armée signée par les hauts commandants de l'armée et par vous-même?

Gharabaghi: Vous parlez avec des "si"; si Sa Majesté n'avait pas quitté le pays, sans doute Khomeiny ne serait pas venu en Iran.

Abbasi : Cependant vous avez entendu ces paroles de Mme Farah Pahlavi répétées plusieurs fois aux commandants militaires, au Chah et à vous-même: "Si nous ne quittons pas très prochainement l'Iran notre sort sera celui de Louis XVI, le Chah sera décapité et moi même emprisonnée". Aussi s'ils seraient restés, vu que le Chah ne souhaitait pas que le sang coule, vu sa maladie connue plus tard par beaucoup de personnes, sans doute ils se seraient rendus à la révolution. Lorsque le Chah a dit: j'ai entendu la voix de la révolution cela signifiait se rendre à la révolution, n'est-ce pas?

Gharabaghi: Oui, c'est en effet une manière d'admettre la révolution. Oui, sans doute. Le gouvernement de Azhari était un gouvernement militaire à l'instar

de la Turquie, dont certains souhaitaient voir en Iran, suivant le même style. Le commandant en chef de l'Etat-major était devenu premier ministre et les commandants des forces, les ministres. Sa Majesté ayant entendu la voix de la révolution, ce gouvernement n'avait plus de raison d'être et disparut. Il fut remplacé par celui de Bakhtiar qui avait posé comme condition préalable le départ de Sa Majesté. Au même moment, sous prétexte de soutenir le gouvernement de Bakhtiar, le général Huyser arriva en Iran. On ne peut pas imaginer le cours des événements si celui-ci était resté dans le pays; cependant, ce qui est certain, c'est que Khomeiny n'aurait pas entré en Iran et les événements auraient pris une autre tournure. Personnellement, j'étais persuadé que si Khomeiny rentrait en Iran, aucune résistance ne pouvait plus être possible. Avec le départ de Sa Majesté plus personne ne restait. Nous savions tous que Bakhtiar n'était pas une personnalité connue dans le pays, qu'il était un des opposants farouches, son animosité était dirigée contre la famille Pahlavi; il n'avait aucune popularité, la preuve en est que nous avons organisé une manifestation au profit du gouvernement et de la Constitution, manifestation qui ne put avoir lieu malgré la contribution et le soutien de l'armée. Aussi, lorsqu'ils pensèrent laisser entrer Khomeiny, pour moi il était certain qu'on ne pourrait plus rien faire.

Abbasi : Surtout que le départ du Chah était une des revendications de Khomeiny. Il avait annoncé qu'il fallait que le Chah parte pour qu'il vienne. Je suis très content de savoir que vos réponses permettent d'éclaircir l'opinion de nos auditeurs. En tant que dernière question, je voulais vous demander des précisions sur le début de la guerre Iran-Irak et le rôle de Bakhtiar dans ce domaine? Vous savez qu'une fois assassiné, Bakhtiar a été considéré comme une victime et beaucoup de questions sont restées sans réponses. La révolution en Iran était une révolution populaire mais la guerre qui eut lieu entre l'Iran et l'Irak pendant plusieurs années a détruit notre territoire, a massacré nos jeunes, mutilé des centaines de milliers de personnes, poussé dans l'errance des milliers de familles, tout en renforçant le pouvoir du régime des mollahs!

Gharabaghi : Quant à la question relative à l'agression de l'Irak contre l'Iran, je l'ai développé dans mon ouvrage. Je peux affirmer avoir été la seule personne qui s'était opposée à l'époque à cette agression; j'avais publié un communiqué à ce propos. Mais il ne faut pas oublier une question très importante, celle du coup d'Etat de "Nojeh". Du point de vue équilibre militaire, les divisions de fantassins et de blindés de l'Irak étaient supérieures en nombre par rapport à celles de l'Iran, mais Oveyssi sur recommandation des autorités étrangères s'étaient rendus auprès de Saddam Hussein pour

l'encourager à attaquer l'Iran. Tout ceci n'a fait que renforcer le régime de la République Islamique.

Cependant les préparatifs de l'attaque étaient très importants du point de vue militaire. Récemment un ouvrage a été publié, intitulé "Enquête sur l'assassinat de Bakhtiar". Les auteurs sont MM. Chaperon et Tournier. Le premier est le rédacteur en chef d'Europe 1. Il est explicitement indiqué dans cet ouvrage que: Saddam Hussein avait versé dix millions de dollars à Bakhtiar afin d'organiser le coup d'Etat de Nojeh. Ce dernier le fomenta avec ces millions. La liste de tous ceux qui voulaient participer à ce coup d'Etat fut découverte par les agents de renseignement de la République Islamique. L'ouvrage rapporte que 160 jeunes officiers aviateurs, parmi les plus brillants de l'Iran, furent exécutés. Ceux qui connaissent l'armée et l'aviation, savent qu'un pilote militaire n'est pas un pilote ordinaire. Tout d'abord, il n'est pas facile de les sélectionner, car n'importe qui ne peut pas remplir ces missions et d'être un pilote militaire. Par ailleurs, les frais de formation d'un pilote militaire sont faramineux. Ces pilotes furent exécutés et de nombreux autres arrêtés et emprisonnés. En effet, je dois avouer qu'après la neutralisation de l'aviation iranienne par Bakhtiar, le gouvernement irakien s'est autorisé d'attaquer l'Iran. Il n'y a pas d'exemple semblable dans l'histoire, qu'un Iranien commette un tel acte au nom de la lutte contre ses compatriotes. M. Bakhtiar a soutenu pendant huit ans l'agression irakienne et le massacre de ses compatriotes. En 1983, trois ans après le début de la guerre et la mort de milliers d'Iraniens, lorsque le gouvernement de la France fournit à l'Irak des avions Super Etendards et des Exocets, M. Giscard d'Estaing, ancien Président de la République protesta, affirmant que l'Iran et l'Irak étant en guerre il n'est pas opportun que la France fournisse de nouvelles armes d'attaque à l'Irak. Simultanément M. Bakhtiar a eu un entretien avec le magazine Paris Match (n°1795, 21 octobre 1983) dans lequel non seulement il encourageait le gouvernement français à fournir les avions à l'Irak mais demandait également à ce dernier d'utiliser les Exocets (dont on connaît les capacités de destruction) pour bombarder l'île de Khark et toutes les autres réserves vitales de l'Iran.

Aussi non seulement il mit au point les préparatifs de la guerre et fit neutraliser l'aviation iranienne, il soutint cette agression pendant huit ans et tout ceci en échange des 60 millions de dollars qu'il avait perçu de l'Irak. Ce fut un service rendu par Bakhtiar au nom de la "formation de l'opposition" conduisant, comme nous l'avons dit plus haut, les jeunes de notre pays et toute sa population vers la destruction, l'anéantissement et la mutilation. Aujourd'hui encore le gouvernement et le peuple iranien continuent à payer les frais de cette guerre.

Abbasi : Mon général, pourquoi parlez-vous toujours de la révolution iranienne, cette révolution dont même le Chah avait entendu la voix, en terme de "crise"?

Gharabaghi: C'est correct de dire qu'il y a eu une révolution en Iran, mais à mon sens une "révolution" signifie le "changement de l'infrastructure d'une société et doit créer une nouvelle infrastructure" .

Cette dernière être accompagnée de développement et de progrès, vers une société plus prospère, plus libre, une éducation plus avancée, une meilleure santé publique, bref tout devrait être amélioré par rapport au passé. La révolution française de 1789 a offert au peuple français la liberté, l'égalité et la fraternité dont nous observons aujourd'hui les progrès qu'a réalisé ce pays. Or, malheureusement, au lieu du progrès et de la prospérité, la révolution de la République Islamique des Mollahs n'a apporté pour le peuple que le retour aux principes moyenâgeux et la suppression de toutes les libertés. Je ne pense pas que le terme "révolution" conviendrait aux événements de l'Iran. Certains ont utilisé les mots » révolution »

Abbasi: Mon général, durant ces dernières années de nombreux ouvrages ont été publiés en rapport avec la révolution iranienne. Vous même qui étiez au cœur de ces événements qu'en pensez-vous?

Gharabaghi: C'est une question pertinente. Voyez-vous, chaque jour les étrangers s'efforcent dans les paroles et dans leurs écrits, de préserver leurs intérêts nationaux, et de nous conduire vers des sentiers perdus dans leur explication de la crise de 1979 et les raisons du malheur du peuple iranien. Cependant, malheureusement, les écrits des étrangers constituent des références pour la plupart des Iraniens, sans pour autant s'intéresser aux preuves et faire des recherches et des études. Dans leurs écrits sur ces événements ils se réfèrent souvent aux étrangers. Si nous avons encore le temps, je voudrais apporter un exemple.

Abbasi: Allez-y, je vous en prie.

Gharabaghi: Vous savez que le général Huyser est un militaire prisé par les Iraniens. Après le 11 février 1979, avec l'aide financière de M. Bakhtiar, il fit publier son ouvrage en Angleterre. Les appareils de propagande de Bakhtiar lancèrent immédiatement une vaste campagne de promotion de cet ouvrage. M. Bakhtiar lui-même, dans un message spécial publié dans ses hebdomadaires et sa radio demanda expressément à tous les Iraniens de lire cet ouvrage. Suite à la publication de ce livre, l'amiral Habibollahi, commandant en chef de la marine et certains des généraux et des personnalités civiles IranIennes, suivant leurs informations, écrivirent des articles et réfutèrent les propos de Huyser en apportant des preuves tangibles. l'ai écrit moi-même un ouvrage intitulé " Les secrets de la mission de Huyser



lors de la crise en Iran" et j'ai démontré, preuves à l'appui, l'inexactitude des propos de Huyser. J'ai prouvé que le livre de Huyser est uniquement destiné à la propagande et visait à acquitter sa propre personne et le gouvernement américain de l'époque. D'ailleurs, sept mois après la parution de son ouvrage, lors d'une interview avec la chaîne de télévision américaine NBC, le général Huyser avoua lui-même, tenez-vous bien, qu'il avait écrit son livre après conseils pris auprès de la CIA, du ministère des Affaires Etrangères des Etats-Unis, du Conseil National de Sécurité et de Lord Charlton, expert auprès du ministère de la Défense de la Grande-Bretagne. Autrement dit, il a avoué que les contenus de son ouvrage ne correspondaient pas à la vérité mais qu'il avait été rédigé sur les ordres du gouvernement américain et dans le cadre des intérêts nationaux des Etats-Unis. Néanmoins, malgré tous les documents que nous avons mis à la disposition de nos compatriotes, après 17 ans et l'éclaircissement de bon nombre des questions relatives à la crise de 79, beaucoup de nos auteurs se réfèrent encore uniquement aux ouvrages des étrangers comme à celui de ce même général Huyser. Comme je l'ai indiqué, Huyser n'est qu'un exemple. Il y en a beaucoup d'autres auxquels les auteurs iraniens font référence. Par conséquent, les écrits des Iraniens qui se réfèrent à ces types d'ouvrages ne peuvent avoir une véritable valeur historique. C'est vraiment désolant de constater que les écrits des étrangers constituent pour certains des preuves indiscutables.

Abbasi: Vous avez raison, il semblerait que lorsqu'à son arrivée en Iran, le général Huyser avait constaté que vous ne l'écoutiez pas, il vous en avait voulu?

Gharabaghi: Oui, son livre comporte des propos hostiles à mon égard, allant jusqu'à me maudire. Vers la fin de son ouvrage il a explicité son mécontentement. C'est scandaleux. Le représentant du Président américain est venu en Iran pour soi-disant soutenir le gouvernement de M. Bakhtiar. Plus tard, le ministère américain des affaires étrangères a annoncé que la mission du général Huyser en Iran a été prolongée afin que celui-ci trouve un ministre de la guerre pour monsieur Bakhtiar. Comprenez-vous! Il est venu pour cela et a rédigé ses mémoires avec l'aide de ces mêmes organisations que j'ai cités plus haut. Il finit son général qui était adjoint du commandant en chef des forces de l'Atlantique Nord. Il finit son ouvrage par ces affirmations mensongères et pour se soustraire de toute poursuite il ajoute que le général Gharabaghi dénonce ces propos.

Abbasi: Mon général, quel a été à votre avis le poids des puissances étrangères et du mouvement populaire à l'intérieur dans la révolution iranienne?

Gharabaghi: A mon avis le rôle des puissances étrangères était plus éminent

et plus efficace. Le rôle du peuple iranien a commencé en effet après l'annonce de la politique des droits de l'homme de M. Carter et à la suite de la création de l'atmosphère politique libre entamée par le gouvernement du feu Hoveyda. On ne peut pas dire qu'auparavant il n'existait pas d'opposants ou de mécontents. Seulement l'annonce de la politique américaine des droits de l'homme leur accorda une liberté de mouvement. Le gouvernement iranien, ami des Etats-Unis et soucieux de préserver ses liens d'amitié avec ce pays, annonça l'atmosphère politique libre. Les iraniens opposants ont commencé les manifestations. Bien sûr, suite à la nomination de M. Bakhtiar au poste de Premier Ministre, les puissances étrangères intervinrent ouvertement en Iran. M. Carter envoya le général Huyser en Iran pour soutenir le gouvernement de M. Bakhtiar, ce qui était sans précédent dans l'histoire de l'Iran. Pourquoi un général étranger viendrait soutenir le gouvernement iranien? Lui-même nous a dit que les Etats-Unis soutiennent l'armée et je vous demande de soutenir le gouvernement de Bakhtiar? Qui au sein de l'armée avait-il affirmé le contraire? Que signifie cela, pourquoi et selon quelle nécessité il devait venir et nous conseiller ainsi? Il existe un gouvernement légal nommé par Sa Majesté comme cela avait été fait pendant 37 ans, le Parlement lui accorde sa confiance et nous, nous sommes tenus à soutenir le gouvernement. Alors pourquoi cette intervention américaine pour nous demander de soutenir le gouvernement de Bakhtiar. Déjà à l'époque j'en avais informé certains hauts commandants tels que l'amiral Habibollahi et le général Toufanian qui sont en vie et résident aux Etats-Unis. Le général Huyser avec l'aide de M. Bakhtiar préparaient l'arrivée de Khomeiny. J'ai voulu démissionner. Au lieu de s'adresser au Conseil de régence, M. Bakhtiar a demandé l'aide de l'ambassadeur des Etats-Unis et m'a prié de venir en fin d'après-midi pour en discuter. Je lui ai répondu: Monsieur j'ai pris ma décision et compte tenu de vos agissements je préfère démissionner. Il me dit: d'accord, donner votre démission, mais venez quand même pour discuter. Lorsqu'en fin d'après-midi je rentre dans le bureau du Premier Ministre, je vois que l'ambassadeur des Etats- Unis, sans que j'en sois informé, est assis dans le bureau. Voilà une preuve de l'intervention des puissances étrangères. Ils se sont installés tous les deux en face de moi et m'ont assuré que Khomeiny ne viendrait pas, qu'ils fermentaient l'aéroport. Une fois l'aéroport fermé, je retire ma démission. Une semaine plus tard, M; Bakhtiar, sans consulter le comité des commandants, et contrairement à ses promesses, a fait ouvrir l'aéroport avec l'aide du général Huyser et de l'ambassadeur des Etats-Unis. Je me suis adressé à lui et je lui ai" demandé: pourquoi avez-vous fait une telle chose? Il m'a répondu: Ne vous inquiétez pas Cc' est un Premier Ministre qui parle au chef d'Etat-major interarmes):

Les ambassadeurs des Etats-Unis et de l'Angleterre nous ont promis que Khomeiny viendra, ira à Qom et n'interviendra pas dans la politique. Notre Premier ministre était en contact avec des ambassadeurs étrangers et c'est avec leur concours qu'il nous place devant un fait accompli. M. Bakhtiar fait entrer Khomeiny en Iran avec tout le protocole. Celui-ci désigna Bazargan comme son premier ministre. Le Premier Ministre en fonction autorisa la télévision à retransmettre toutes ces cérémonies.

M. Abbasi : Selon beaucoup de gens, cette révolution a été déviée de son chemin, qu'en pensez-vous?

Gharabaghi: M. Abbasi, vous savez bien que lors de la crise de 79, M. Sandjabi, dirigeant du Front National s'est rendu à Paris et a rencontré Khomeiny à Neuville-le-Château, il conclua un accord et publia un communiqué. Autrement dit, il a admis la direction de Khomeiny. Le peuple iranien l'entendit et l'honora et à son retour il fut accueilli avec un respect sans pareil. Tous les révolutionnaires de l'époque, aussi bien les universitaires, les médecins, les professeurs, les commerçants du bazar, tous, en particulier les intellectuels comme M. Sandjabi, M. Bakhtiar et M. Bazargan dont on disait à l'époque qu'ils avaient chacun derrière eux 30 ans d'activités politiques, acceptèrent tous la direction de Khomeiny et cédèrent à lui et aux religieux qui l'entouraient les rênes du mouvement. Je ne parle pas ici des jeunes révolutionnaires, mais ces messieurs qui avaient eu des années d'activités politiques, qui déclaraient avoir été opposants pendant trente ans, que la politique du pays présentait tel ou tel défaut, ces intellectuels devaient prévoir qu'une révolution dirigée par Khomeiny et les religieux qui l'entouraient, que vous connaissez et je ne veux pas citer de noms, ne pouvait suivre un autre chemin. Par conséquent, je ne pense pas que cette révolution a été déviée. Cette révolution réalisée par Khomeiny avec les objectifs qu'il lui avait fixés c'est-à-dire la révolution islamique, s'avance dans l'axe qui lui a été défini. Les intellectuels qui prétendent que cette révolution s'est déviée, le faisaient dans leur imagination. Chaque fois que je voyais M. Bakhtiar, il me disait qu'il venait de rencontrer soit M. Taléghani, soit M. Montazéri, soit M. Beheshti, soit M. Mofatteh et d'autres encore dont je ne connais pas les noms. Il nommait tout le monde mais ses préférences allaient vers M. Motahari duquel il disait beaucoup de bien. Aussi, dès le début cette révolution a été réalisée par les Sandjabi, les Bazargan, les Bakhtiar, etc., maintenant ils prétendent qu'elle a été déviée. Ce n'est pas vrai.

Abbasi: Une autre question posée est celle de votre sortie du pays. Au préalable, je dois dire à nos chers amis que tous ceux qui ont quitté le pays l'ont souvent fait en traversant les obstacles naturels ou en falsifiant des documents ou en se déguisant, de même que MM. Bani Sadr et Rajavi ont

quitté l'Iran en avion en se déguisant. Un autre point important sur lequel il me faut insister c'est que depuis que vous êtes sorti de votre silence, vous avez réussi à changer les opinions de beaucoup de personnes. Je vois à travers des journaux publiés aux Etats-Unis et en Australie ou ailleurs que des chercheurs sont de plus en plus de même avis que le général quant à la nature de ceux qui détiennent le pouvoir. De plus en plus on dénonce le rôle des puissances étrangères et leur manipulation des événements en Iran. Bref, je voulais vous demander de nous préciser pour la première fois les modalités de votre sortie du territoire.

Gharabaghi: J'ai vécu quatorze mois dans la clandestinité en Iran. Tout ce qui a été dit sur mon départ du pays n'est que mensonge, car à ce jour, personne n'a présenté une preuve quelconque à mon encontre. Comme l'écrivait M. Bakhtiar dans son ouvrage "37 jours après 37 ans": "Je ne dispose d'aucune preuve contre Gharabaghi..." Selon mes informations, quelque 40 généraux ont quitté le pays. De nombreuses anciennes autorités iraniennes vivent aux Etats-Unis, au Canada, en Angleterre, en Allemagne et en France. Huit de ces généraux font partie des 37 qui avaient signé la déclaration de neutralité de l'armée dans les conflits politiques. Comme vous l'avez fait remarquer, tous ceux qui ont quitté le pays après le 11 février, l'ont fait en se déguisant, en utilisant des documents falsifiés ou en traversant clandestinement les frontières. Il en fut de même pour moi.

Malheureusement, vu le comportement de la République Islamique, on ne peut pas dire certaines choses. Cependant je détiens les identités de tous ceux qui m'ont aidé à quitter le pays. Lorsque je sentirais que leur publication ne comportera de danger pour personne, je le ferais. En attendant ce n'est pas possible. Comme je l'ai précédemment affirmé j'ai quitté l'Iran par la voie aérienne. Le reste doit être tenu secret. Cependant, comme je l'ai indiqué, quarante autres généraux sont dans la même situation, mais je ne sais pas pourquoi ce type de question ne leur est jamais adressé.

Abbasi: Merci mon général.

Gharabaghi : Je vous remercie également.

Entretien avec  
**Jean-Pierre Raffarin**  
(Ancien Premier Ministre)



## Dialogue avec l'histoire

*Grand Orient de France, référendum sur  
la constitution européenne 2005*

### Les questions et les sujets abordés :

Démocratie et Islam



### La laïcité

David ABBASI a eu le plaisir d'assister à une soirée des sages français avec le Premier Ministre, Jean-Pierre RAFFARIN.

Ce dernier a parlé de la laïcité et surtout de celle de la France en Europe. Durant son exposé d'une heure, il a déclaré qu'il était *fier d'être chrétien* et qu'il était content que *l'interdiction des signes distinctifs religieux avait été légiféré par son gouvernement*.

*Mr ABBASI a posé une question qui a attiré l'attention du Premier Ministre et une grande partie des participants :*

ABBASI : Mr le Premier Ministre, je vous remercie de préciser votre fierté d'être chrétien mais concernant l'Islam Politique de notre époque, tout le monde sait que cette religion était un mouvement d'un parti politique dès le départ car son prophète était un politicien et un guerrier. Jésus, lui, n'était pas politicien et n'a pas fondé de parti politique et n'a également pas attaqué d'autres civilisations...

Par contre, des centaines d'années après sa mort, on a fait des choses en son nom.

Mr ABBASI a précisé : Mr le Premier Ministre, depuis déjà 25 ans avec la République Islamique d'Iran, nous sommes chaque jour les témoins de la montée de l'islamisme avec la création de républiques islamiques...

A ce jour, on peut en dénombrer une dizaine par delà le monde.

Par conséquent pouvez-vous nous dire ce que la France et surtout votre gouvernement qui représente la laïcité en Europe (puisque la France est le seul pays laïc en Europe) va faire afin de stopper la montée des républiques islamiques dans le monde musulman, un monde qui fait en sorte de politiser la religion ?

L'ennemi de la laïcité a toujours été la pensée idéologique et politique des religions et par contre la laïcité était toujours le garant de la religion non politique et individuelle fermée dans leur temple et leur foyer .

*Le Premier Ministre, Jean-Pierre Raffarin, avec un très joli sourire a répondu à David ABBASI en disant que :*

Cela était vrai et qu'il était conscient de l'Islam Politique mais qu'à notre époque il fallait savoir bien jouer et de surcroît quand on parle de démocratie.

Donc si la démocratie est la participation du peuple dans la vie sociale politique, il faut savoir ce que l'on peut faire quand le peuple s'exprime...

**Mr le Premier Ministre**, en rendant hommage à **Mr Rafic HARIRI**, a parlé de deux grandes manifestations au Liban se questionnant sur ce que l'on pouvait faire quand les masses s'expriment.

Jean-Pierre RAFFARIN a ajouté qu'il continuait à œuvrer en faveur du développement et qu'il était conscient du progrès des pays pour pouvoir avancer nos devises qui nous sont chères : **Démocratie, Liberté, Egalité, Fraternité.**

Entretien avec

# Elie Barnavi

(Ambassadeur d'Israël en France)



## Dialogue avec l'histoire

### Les questions et les sujets abordés :

Le problème de la Palestine

La paix entre Israël et la Palestine est-elle possible ?

Le combat contre le terrorisme

Les juifs dans les pays musulmans

La laïcité en Israël

Entretien avec

# Elie Barnavi

(Ambassadeur israélien en France)

*David ABBASI* (Siyavash Awesta)

**David ABBASI :** Monsieur l'ambassadeur, je vous remercie de nous consacrer quelques minutes. Tout ce que l'on entend en ce moment, c'est triste. Tout ce que le peuple juif a souffert depuis des siècles, ça continue mais malheureusement cela arrive aussi du côté des Palestiniens. Je vous remercie. Est-ce que vous pensez que lorsque l'on attaque on est dans une position de force ?

**EB :** Et bien cela dépend dans quelle condition on attaque, et qui on attaque et qui attaque. C'est une question très générale. Dans le cas qui nous occupe, c'est pas tellement une question de position de force, c'est une question pratiquement d'impossibilité de faire autrement. Il y a eu un carnage, une série d'attentats suicide qui ont fait des dizaine de victimes et des centaines de blessés et donc, nous réagissons militairement dans l'espoir que l'autorité Palestinienne saura enfin faire le ménage chez elle et empêcher des attentats futurs. Pour l'instant nous en sommes là, il y a une suspension des attaques dans l'espoir que des choses vont changer.

**DA :** Est-ce que vous pensez que l'époque de Yasser Arafat soit finie ? Faut-il le remplacer par quelqu'un d'autre pour pouvoir établir la paix ou bien c'est le temps de la paix qui est fini, que c'est la guerre qui commence ?

**EB :** Non, je ne pense pas, d'abord, que ce soit à nous de répondre à cette question. Arafat est à la tête de l'autorité Palestinienne, c'est aux Palestiniens de décider qui doit les diriger, pas aux Israéliens. La réponse de savoir si Arafat est terminé ou pas, seul le temps le dira. Si il fait ce qu'il doit, c'est à dire réussir à juguler le terrorisme et enclencher des négociation, renouer avec Israël, si il arrive à assurer à son peuple un meilleur sort que celui qu'il subit en ce moment, alors non, son moment n'est pas terminé. Si il n'y arrive pas, c'est aux Palestiniens de décider de le remplacer par quelqu'un d'autre, et ça nous verrons bien. Je ne pense pas non plus que la guerre soit la veille de cette région. Vous savez, il n'y a pas de solution militaire à cette crise, seule la négociation permettra de nous en sortir. S'il y avait une solution militaire, cela se saurait.

**DA :** Monsieur l'ambassadeur, sans doute avez vous entendu les propos du ministre des affaires étrangère de Grande Bretagne, après le 11 septembre quand il était en Iran et dans les pays musulmans, il n'était pas gentil avec Israël et en même temps, c'est à dire à l'époque où George Bush, président des Etats Unis lançait la croisade, il a établi la liste de 17 groupes terroriste, il n'y avait pas les groupes militaires Palestiniens. Pourquoi Israël ne critique t-il pas les positions américaines et anglaises mais que dès que Jacques Chirac a des propos on prend position contre lui ?



**EB :** Qui est en position contre Chirac ?

**DA :** Certains médias, de temps en temps on entend que c'est Chirac qui a empêché Arafat de signer la paix.

**EB :** Oh, ça, c'est de l'histoire ancienne vous savez, cela n'a pas beaucoup d'importance. Ce n'est pas Jacques Chirac qui a empêché de faire la paix entre Israël et les Palestiniens, il faut être sérieux. Quand on parle de croisade aujourd'hui, le mot a largement perdu sa connotation religieuse. Si vous ouvrez n'importe quel dictionnaire, vous verrez qu'on y parle de croisade féministe, de croisade anti-tabac, de croisade contre l'alcool, cela n'a plus la connotation de lutte de la chrétienté contre l'islam. Il s'agissait en l'occurrence de la croisade que l'on voulait mener contre le terrorisme international. Cela dit, ce sont des mots, ce qui compte, ce sont tout de même les actes et les actes c'est ce que l'on voit sur le terrain. Ce que l'on a vu sur le terrain est sans doute ce qui a fait changer de ton Monsieur Stroll ministre des affaires étrangères britanniques. C'est qu'il y a eu une campagne de terreur sans précédent qui a fait des dizaines de victimes et ça personne ne peut accepter ça. C'est inacceptable, donc nous essayons de voir comment reprendre le fil de la politique et abandonner la violence. Ce sont des mots qui n'ont finalement pas tellement d'importance.

**DA :** Monsieur l'ambassadeur, vous ne croyez pas que les Britanniques, comme les Ayatollahs en Iran, ou en comme en Arabie Saoudite, on joue le double jeu, d'un côté, ils soutiennent les mouvements résistants contre Israël et après les reconnaissent comme mouvement terroriste. C'est un double jeu. L'Iran dit d'un côté qu'elle n'est pas avec l'Amérique ni avec le terrorisme mais on voit qu'ils sont à côté des américains contre les afghans. Chez tous c'est un double jeu lié avec la politique britannique. Excusez-moi d'être naïf, mais ils font un acte et le lendemain il le rectifie ?

**EB :** Moi vous savez, je ne crois pas que le gouvernement Britannique et le gouvernement Iranien sont la même chose. Vous savez, j'ai déjà assez à faire avec l'Israël en France pour m'occuper de la Grande Bretagne en plus. Il y a un ambassadeur en Grande Bretagne, il vous dira ce qu'il en pense éventuellement. Ce sont des politiques qui n'ont rien à voir, la Grande Bretagne est dans la coalition anti-terroriste au côté de la France et des Etats Unis et quand au reste, mon dieu, quand ils font des déclarations, il faudrait voir au jour le jour si vous voulez. Ce n'est pas une question qui me préoccupe énormément si vous voulez.

**DA :** Comme je vous ai déjà posé la question, je vais vous la poser de la part de Monsieur Arafat qui la pose dans les média arabes, car on sait très que lui

quand il parle dans les médias arabes ce n'est pas la même chose si il parle anglais également, nous savons très bien depuis un certain temps et lui même l'a annoncé que Israël avait décidé de le liquidé premièrement. Deuxièmement, il dit que nous quand on fait quelque chose toujours nous sommes des terroristes, mais quand Israël nous attaque ou assassine nos dirigeants ils disent légitime défense. Quelle est votre réponse à ces question de Yasser Arafat ?

**IB :** La réponse, c'est que lorsque l'on assassine des civils en se faisant sauter dans les rues Israéliennes, c'est du terrorisme et que lorsque l'on riposte à ces attaques c'est de la légitime défense. Et quand au double langage en arabe et en anglais, nous disons la même chose depuis des années, en effet ce ne sont pas les mêmes propos selon le public auquel il s'adresse, c'est un des gros problèmes de Monsieur Arafat et notre problème aussi.

**DA :** Oui, Monsieur l'Ambassadeur, l'Israël, les Etats Unis, le monde entier sait que les racines du terrorisme ne se trouve pas dans le foyer Palestinien. Ces racines, qui financent, Cheik Yassin et les autres chefs des mouvements Palestiniens sont en dehors des territoires Israélien et Palestinien. Alors, pourquoi on attaque pas les racines terroristes qui existent déjà pour en finir définitivement ?

**IB :** C'est ce que l'on est en train de faire, me semble t-il, en Afghanistan et ailleurs. On essaie de s'attaquer aux racines du terrorisme. Quand au terrorisme Palestiniens, du Hamas, il y a de l'argent qui vient d'ailleurs, effectivement, mais il y a beaucoup de terroristes qui fabriquent sur place. Il ne faut pas beaucoup d'argent pour fabriquer des bombes artisanales, pour se faire sauter dans des autobus. Pour ça ce qu'il y a sur place suffit. Donc, nous Israël, nous ne pouvons pas nous occuper des racines du terrorisme international, nous avons assez à faire avec la notre, celle qui nous frappe nous à la maison et humblement nous laissons le grand de ce monde s'occuper du terrorisme international. Vous savez ça, c'est un vaste programme et nous n'y sommes associé que par notre petit bout de travail, là chez nous, dans notre petit coin du monde, et c'est déjà beaucoup de travail croyez moi.

**DA :** Monsieur l'ambassadeur, nous sommes à l'époque du combat contre le terrorisme, on pourrait exposer nos idées, même si vous êtes un petit pays avec 6 millions d'habitants comme vous dites toujours, mais on peut proposer aux Américains, aux alliés, qui ont déclarés la guerre contre le terrorisme comme quoi l'Afghanistan a été créer après les autres mouvements terroristes surtout de la part des Ayatollahs installés en Iran et de la part de l'Arabie Saoudite, ces deux pays qui sont les racines du terrorisme. Même si demain

Ben Laden, c'est fini, en Afghanistan, même si demain on touche Yassin ou les autres chefs de Jihad Islamique, Hamas, etc, etc...le terrorisme va continuer quand même. C'est pour cela que je met le doigt sur les deux pays : Arabie Saoudite et Iran. Est-ce que Israël comme alliée avec les Américains, et les Britannique contre le terrorisme, vous n'allez pas demander, exposer, expliquer, puisque il ne faut pas, vous savez très bien que monsieur Georges Bush quand il vient, il prend le pouvoir, il n'a pas tous les renseignements qu'il faut, comme vous savez quand il était candidat et qu'on lui a poser la question sur les Talibans, il a dit, oui c'est un groupe de musique. Alors même comme conseil, on ne peut pas dire au dirigeant des Etats Unis, si il ne le sait pas que les racines du terrorisme sont ailleurs et de faire quelque chose contre ces pays là pour en finir ?

**EB :** Oui, bon , je suppose qu'il a appris depuis. Il a des gens autour de lui qui connaissent très bien, il n'a pas besoin de nous pour cela. L'Arabie Saoudite et l'Iran, ce sont d'énormes problèmes et comment faire pour les détacher du terrorisme, on ne peut pas refaire la guerre tout de même, donc ce qu'il faut faire c'est effectivement leur parler, essayer d'agir par des moyens financiers, par des moyens économiques, en espérant que ces pays évolueront. Tout ne peut pas se régler par la guerre. Si vous allumez de nouveaux foyers guerriers, vous risquez d'embraser l'ensemble du monde musulman. Ce sont des choses connues et des gens connaissent très bien les filières de l'argent, du terrorisme. L'un des volets de la lutte internationale contre le terrorisme est précisément d'assécher les sources financières qui se trouve dans le golf, en Arabie Saoudite, en Iran. C'est un travail de très longue haleine, dont nous n'obtiendrons les fruits que dans plusieurs années.

**DA :** Monsieur l'Ambassadeur, une petite question concernant l'histoire des juifs et comme vous savez beaucoup de juif vivant dans les pays musulmans ont été de temps en temps obligé de cacher leur croyance et avoir une double vie, musulman dans la société et juif dans le foyer. J'ai été moi même témoin de beaucoup de cas, en Iran, surtout dans ma ville Mashat et nous savons très bien que le président actuel d'Israël est d'origine iranienne, monsieur le président Mussuh Gassab et il y a beaucoup d'autres personnalités iraniennes, des responsables politique, économiques, militaire en Israël, comme des Egyptiens, des Syriens... Est ce que vous pensez qu'un jour les juifs pourront exprimer librement leur croyance dans les pays musulmans ? Quand est ce que ce moment va t'il arriver ?

**EB :** C'est un pronostic qu'il m'est impossible de faire. Là encore, ce sont des combats complexes que doit mener l'ensemble de la communauté

internationale. Israël, n'est qu'un élément dans ces dispositifs et c'est l'évolution des sociétés et des cultures de ces pays là qui elles seules permettront à terme l'éclosion de sociétés démocratiques où tout le monde pourra exprimer sa foi, ses croyances, ses idéologies et ainsi de suite... mais ça ce n'est pas quelque chose qui se décrète, c'est quelque chose qui requiert un combat de chaque instant de l'ensemble de la communauté internationale.

**DA :** La laïcité est en train de progresser en Israël, jour après jour. Est ce que vous pensez que cette laïcité en Israël peut ramener la paix le plus vite possible ou est ce que l'on peut considérer qu'elle est travailliste ?

**EB :** Israël est globalement un pays laïc. La loi est faite à la Knesset par un parlement élu démocratiquement et non par la Torah, il n'y a pas de religion d'Etat. Dans l'ensemble, c'est un pays laïc, c'est un pays fondamentalement laïc, c'est même le seul pays laïc de la région. Je suis navré d'arrêter cette conversation car je suis appelé ailleurs.

**DA :** Bien-sur, nous vous remercions monsieur l'ambassadeur. Si comme dernière question, si un jour j'avais une grande personnalité Palestinienne, vous êtes prêt à faire un face à face monsieur l'ambassadeur.

**EB :** Eventuellement monsieur, éventuellement.

Entretien avec  
**François Lebel**  
(Maire de Paris 8<sup>ème</sup>)



\* Monsieur François LEBEL  
MAIRE DE PARIS 8<sup>ème</sup>

## Dialogue avec l'histoire

### Les questions et les sujets abordés :

Son sentiment concernant les prochaines élections présidentielles de 2002  
Sa venue à la mairie du 8<sup>ème</sup> arrondissement de Paris  
Retour sur les particularités du 8<sup>ème</sup> arrondissement de Paris  
Le point sur ce qu'il a apporté depuis qu'il est en poste  
Sa vision des attentats du 11 septembre  
Ses liens avec Chapour Bakhtiar

## Dialogue avec l'histoire

Entretien avec

### **François Lebel** (Maire de Paris 8<sup>ème</sup>)

*David ABBASI (Siyavash Awesta)*

David Abbasi : Bonsoir, Monsieur François Lebel, merci d'être venu dans nos studios.

François Lebel : Bonsoir.

D A : Monsieur le Maire, vous avez beaucoup de succès dans votre quartier. Comme nous le savons, en 1995, vous avez gagné votre siège avec un score de 68% mais l'année dernière vous avez fait un peu moins. Combien avez-vous fait l'année dernière ?

F L : Oui, l'année dernière nous avons une « triangulaire », à savoir que les voix de droite et du centre ont été divisées en deux listes, alors qu'en 1995, il n'y avait qu'une liste face à la liste de gauche. Cela étant, cela n'a pas changé radicalement le partage des voix dans mon arrondissement entre celles de gauche, d'extrême gauche et celles de droite et du centre.

D A : Monsieur le Maire, comment voyez-vous les élections présidentielles de l'année prochaine ?

F L : Une élection municipale, n'a rien à voir avec une élection présidentielle. Dans une élection municipale la physionomie du scrutin y est complètement différente. Il est évident qu'en politique, la division est mortifère. Que ce soit à droite ou à gauche elle est synonyme d'échec. Il ne faut pas pour autant qu'il faille des élections à l'américaine avec deux candidats et s'opposent seulement deux conceptions politiques qui sont en fait très proches. Dans les pays occidentaux, en France, il y a une variété d'opinion considérable sur l'échiquier politique. Il est donc normal qu'au premier tour des présidentielles, il y ait un grand nombre de candidats qui représentent les nombreuses tendances mais comme vous le savez au deuxième tour il ne reste plus que deux candidats. Par conséquent, une division coûte très cher. On l'a vu cette année à Paris, on pourrait aussi le voir aux présidentielles si la multiplication des candidats au premier tour fait que le regroupement au deuxième tour devient difficile pour ne pas dire impossible. Lorsque ce sont échangés au cours de la campagne des horions, des insultes, des attaques personnelles, la réconciliation du deuxième tour devient impossible et c'est comme ça que l'on perd une élection présidentielle. On dit qu'au premier tour, on choisit, qu'au deuxième on élimine. Il faut que le scrutin soit suffisamment clair. Nous entrons dans une période difficile sur le plan international, il faut que le président qui sera élu en 2002, soit un président qui recueille un nombre de voix suffisant au deuxième tour pour pouvoir asseoir sa légitimité en France et sur la scène internationale.

D A : Depuis quelle année êtes-vous maire du 8<sup>ème</sup> arrondissement de Paris et à qui avez-vous succédé ?

F L : Je n'ai succédé à personne parce que comme vous le savez certainement, le statut de Paris est un statut dérogatoire depuis toujours. S'il y a des élections municipales en France depuis plus d'un siècle, à Paris c'est différent. A Paris, il n'y avait pas de Maire. Paris était administré comme dans certaines dictatures, disons-le, par une émanation du pouvoir central. Les électeurs avaient simplement le droit d'élire des conseillers municipaux et deux personnages tenaient les rênes, représentant directement l'Etat : Le préfet de Police et le préfet de Paris. Une réforme est intervenue en 1977, il y a eu un maire de Paris, le premier était Jacques Chirac. Puis une deuxième réforme en 1983, qui a institué en plus du Maire de Paris, des maires d'arrondissement. Je suis donc le premier maire élu du 8<sup>ème</sup> arrondissement. Mes prédécesseurs étaient tous des maires fonctionnaires désignés par le pouvoir central, par le Ministre de l'Intérieur. Je pense que ce statut, qui a évolué deux fois depuis 1977, doit absolument évoluer une troisième fois, car Paris, aujourd'hui, est une aberration démocratique et pratique. On ne peut pas tolérer les citoyens de seconde zone que sont actuellement les Parisiens. Les maires d'arrondissement à Paris pourtant élus comme n'importe quel maire de France, n'ont pas le même pouvoir. Ils ont la même légitimité que tous les maires de France mais n'ont pas le même pouvoir. C'est intolérable. Il faut que la décentralisation initiée il y a maintenant plus de 20 ans vienne à Paris et que les maires d'arrondissement retrouvent les pouvoirs qui sont attachés à leur légitimité sans pour autant couper Paris en 20 morceaux et faire, ainsi, qu'on l'atomise. Paris, est une commune qui a une personnalité forte depuis 2000 ans, il ne faut pas la couper en morceau mais il faut redonner aux électeurs parisiens de vrais élus qui soit effectivement responsables devant eux, ce qui n'est pas du tout le cas.

D A : Comment vous positionnez-vous par rapport à monsieur Bertrand Delanoë, Maire de Paris depuis, maintenant, quelques mois ?

F L : Bertrand Delanoë est par son élection, le Maire légitime de Paris. Cela ne l'autorise pas pour autant à faire n'importe quoi lorsque surtout l'on a axé sa campagne sur la décentralisation, sur une démocratie de proximité, sur la large décision qui devrait être donnée aux maires d'arrondissement. Je constate depuis quelques mois et de plus en plus depuis la rentrée que le Maire de Paris actuel est un maire autoritaire, et qu'autour de lui – car je ne suis pas certain que ce soit lui qui l'ait souhaité, surtout après ce qu'il a dit lors de la campagne électorale – se mette en place une organisation municipale hypercentralisée et dont le but est d'imposer aux maires d'arrondissement des volontés qui ne sont pas celles des électeurs qui ont élu ces maires. Donc, en bénéficiant, en interprétant ce statut de 1982/83, le Maire de Paris met en place, en fait, une gestion très politique, très politisée, très centralisée et qui

va à l'encontre de la Démocratie. Je dis aux vues de ce qui se passe actuellement à l'hôtel de Ville, qu'il est impératif que la future assemblée Nationale modifie à nouveau le statut de Paris pour donner aux parisiens les pleins pouvoirs que tous les autres français exercent par le biais des conseillers municipaux et des maires.

D A : Quelles sont les particularités du 8<sup>ème</sup> arrondissement de Paris ?

F L : Je dirais que les particularités de cet arrondissement, heureusement et hélas, même s'il n'y a pas de plus beaux arrondissements de Paris, cela ne veut rien dire, il est sans conteste le plus prestigieux de Paris. On l'assimile souvent et de manière un peu simpliste, à ce que l'on appelle les quartiers chics. Et bien, il faut dire, quand même, que selon les chiffres du dernier recensement, le 8<sup>ème</sup> arrondissement, est un arrondissement de Paris qui dispose du plus grand nombre d'appartement sans confort. C'est étonnant lorsque l'on croit que le 8<sup>ème</sup> arrondissement n'est habité que par de richissimes duchesses, avenue Montaigne. C'est une idée fautive et pour déraciner cette idée de la tête des haut-fonctionnaires ou même de monsieur Delanoë et des militants purs et durs qui l'entourent, c'est très difficile. Je dirais que la population du 8<sup>ème</sup> est constituée bien sur d'une population de gens qui sont dans les hautes sphères de la société et qui habitent quelques quartiers du 8<sup>ème</sup> mais l'ensemble, la grande masse du 8<sup>ème</sup>, c'est une population de cadres, de cadres supérieurs, d'intellectuels, d'employés et ressemble à la population moyenne parisienne. En quelques chiffres, des statistiques : A Paris, tous arrondissements confondus, il y a 25,9% d'employés, dans le 8<sup>ème</sup> 26,4%. Il n'y a pas beaucoup de différence. Il y a à Paris 7% de chefs d'entreprise, d'artisans, de commerçants. Dans le 8<sup>ème</sup>, il y'en a 11,3%. La différence n'est pas colossale. Quant aux ouvriers, il y'en a 14,5% à Paris, 10,1% dans le 8<sup>ème</sup>. C'est moins qu'à Paris mais ce n'est pas la différence qu'il pourrait avoir à Neuilly sur Seine et celle d'Aubervilliers. Donc, ma conclusion, c'est que malgré ou à cause des sites prestigieux que contient le 8<sup>ème</sup> arrondissement, sa population est une population moyenne. Et ça, ce n'est toujours pas rentré dans la tête de ceux qui impriment ou publient l'actualité. Cela nous porte tord, car, je vous l'avoue, j'en ai assez d'être traité du maire des quartiers chics, c'est exaspérant. J'essaye au contraire de défendre le 8<sup>ème</sup> arrondissement parce que les Champs-Élysées, la place de la Concorde, sont les images de Paris en France et à travers le monde. En les défendant, j'essaie de défendre tout Paris. Je ne suis pas beaucoup aidé, je dois le dire.

D A : Si vous n'étiez pas maire qui voudriez-vous devenir ?

F L : Ce que je suis avec un autre métier dans la société. J'ai été pendant plus de 20 ans dans le secteur privé. J'étais cadre, ensuite directeur dans une



société multinationale. Aujourd'hui, j'ai une autre mission dans la société, celle de « servir ».

D A : Qu'est-ce que vous avez fait depuis que vous êtes maire ?

F L : Le 8<sup>ème</sup> est un arrondissement terminé depuis un siècle sur le plan immobilier. C'est un des rares arrondissements à l'être et en parfait état. Ce n'est pas le cas des arrondissements périphériques qui il y a encore 150 ans étaient la campagne où il y a encore des terrains en friche, des îlots insalubres qu'il faut détruire et qui vont donc devenir des espaces à construire. Le 8<sup>ème</sup> a la particularité d'être totalement terminé jusqu'au dernier mètre carré. Il y a néanmoins un terrain : le terrain Beaujon. Jusqu'en 1935, c'était l'hôpital Beaujon, décentralisé en 1937 dans le Nord de Paris. A la place sont donc restés deux hectares de terrain. Il y a là de quoi réaliser des tas de choses. Mais parce que le 8<sup>ème</sup> fait figure de quartier chic, il n'intéresse personne à l'Hôtel de Ville. Pour les raisons que j'exposais tout à l'heure je n'ai aucun moyen de décision ou de forcer le maire de Paris à se servir de ce terrain vide depuis 1937 et dont la situation juridique, s'est éclaircie en 1995. Il était possible dès 1995 de faire quelque chose de ces 17000 hectares à l'abandon.

D A : Que pensez-vous du fait que nous ne sommes pas d'accord avec l'implantation des grandes marques sur les Champs-Élysées ?

F L : Vous avez raison, toutes les grandes marques mondiales pour ne pas dire mondialisées arrivent sur les Champs-Élysées. Pourquoi ? Cela prouve tout simplement que les Champs-Élysées ont une image mondiale, mondialisée qui est exceptionnelle et toutes les grandes sociétés cherchent à avoir une vitrine à cet endroit. De ce point de vue là, je trouve que c'est très positif pour les Champs-Élysées, pour Paris, pour la France. Toutefois, il y a un bémol, il faut éviter qu'ils deviennent une simple vitrine multi-marque à l'échelle mondiale, il faut qu'ils restent un lieu où les touristes du monde viendraient s'y promener, y lécher les vitrines, y consommer des boissons, se distraire, aller au restaurant, au cinéma... C'est ce que j'appelle de la polyculture. Je vais faire en sorte que les Champs-Élysées ne deviennent pas une monoculture de vitrines internationale, je veux qu'ils gardent cet aspect diversifié. J'ai d'ailleurs obtenu, il y a quelques années, qu'il y aient des contre-terrasses à la romaine pour contrebalancer la disparition des cafés qui avant la guerre couvraient les Champs-Élysées. On ne peut pas lutter contre une société qui veut une vitrine là et rachète le café d'à côté pour y mettre son show room comme on dit en français moderne mais il faut laisser une place à la flânerie d'où l'apparition de ces terrasses.

D A : Pouvez-vous refuser l'implantation de telle ou telle société sur les Champs-Élysées ou ailleurs dans le 8<sup>ème</sup> ?

F L : Non, puisque depuis 200 ans, depuis la révolution, la liberté de

commerce est un principe constitutionnel en France. C'est un grand principe qu'il ne s'agit pas de violer, encore que parfois on puisse regretter de ne pas avoir d'influence pour empêcher ou corriger les mauvaises tendances de ce libéralisme total comme en Italie et ailleurs. Cependant, un dispositif existe depuis quelques années avec la C.D.E.C. (Commission Départementale d'Équipement Commerciale) qui peut refuser l'implantation d'un commerce ou d'une activité quelconque lorsqu'il s'agit d'une surface de plus de 300 mètres carrés.

D A : Pouvez-vous nous chiffrer les pertes économiques depuis le 11 septembre dernier, notamment dans le 8<sup>ème</sup> arrondissement ?

F L : Personne n'en sait encore rien. J'ai rencontré dernièrement un chef d'entreprise, d'une marque célèbre de produit de luxe qui vend beaucoup dans les aéroports et aux touristes étrangers. Son chiffre d'affaire sur le mois de septembre a chuté de 37%. Mais je ne pense pas que le 8<sup>ème</sup> arrondissement et les produits de luxe soit plus touchés. Tous les secteurs seront touchés. C'est un réflexe du consommateur qui a besoin d'une certaine sérénité pour acheter. Il est impossible de quantifier ce phénomène de recul du consommateur. L'incidence sera mondiale et cela se fera sentir sur tous les chiffres d'affaire.

D A : Comment et à quelle heure avez-vous appris les attentats du 11 septembre ?

F L : Le fils d'un ami qui était à New York m'a téléphoné. J'ai immédiatement regardé la télé et bien sûr comme tout le monde, j'étais sous le choc.

D A : A qui avez-vous pensé tout de suite ? Qui, pour vous avait commis cet acte terroriste ?

F L : Comme l'ont dit les journalistes dans les minutes qui suivirent, il est sûr qu'il s'agissait de fondamentalistes et de Ben Laden. Je n'en sais pas plus que vous d'ailleurs.

D A : Pensez-vous qu'en en finissant avec Ben Laden, le terrorisme religieux s'arrêtera ?

F L : C'est une question qui ne rentre pas dans mes compétences mais je vous répondrais en français ordinaire. Il faut les châtier bien évidemment mais cela n'arrêtera pas le fondamentalisme partout dans le monde. Il faudra traiter ça sur plusieurs années. Moi qui suis anti-mondialiste, je dois constater que ce terrorisme se mondialise. Quel retour de bâton !

D A : Comment peut-on éliminer le terrorisme à la racine ?

F L : Il faut poser cette question à des spécialistes. Tout fondamentalisme

repose sur le sentiment que sa culture, son identité est bafouée par d'autres. Le mondialisme a cet effet d'écrasement ou de gommage des particularités, des cultures, des religions et peut être que les dirigeants en tireront des leçons. Il faut repousser le mondialisme des cultures.

D A : Certains intellectuels, analystes pensent que les Anglais et les Américains sont en train d'isoler l'Europe. Qu'en pensez-vous ?

F L : Les Américains et les Britanniques, c'est la même culture. Je suis pour une Europe unie pour faire face à la mondialisation mais je suis pour que chacun conserve ces spécificités.

D A : La liste du terrorisme élaborée par Georges W. Bush ne contient que les réseaux liés à Ben Laden, pourtant il existe d'autres groupes terroristes dans le monde.

F L : Oui, mais il s'agit là d'un terrorisme mondialisé, ce qui n'est pas le cas de terrorisme localisé. Les Américains s'intéressent donc au terrorisme à échelle planétaire. Le 10 septembre 2001, tout le monde préparait la troisième guerre mondiale qui n'a jamais eu lieu et personne ne c'est rendu compte que la guerre prendrait une autre physionomie. Mais bon si on n'était pas surpris personne ne perdrait jamais la guerre. Celui qui vous fait la guerre vous impose sa guerre et non pas le contraire.

D A : Vous étiez un ami du fils de Shappuh Baktiar, ex Premier Ministre Iranien, assassiné en France. Pouvez-vous nous parler un peu de lui, et de sa famille ?

F L : Mes parents étaient des amis de Shappuh Baktiar qui comme tous les Iraniens le savent avait épousé une française. Son fils Guy Baktiar était un ami d'enfance. Shappuh Baktiar était un laïc, un homme de culture universelle mais hélas, il lui manquait cet instinct du tueur nécessaire à tout homme politique. Shapour Bakhtiar n'a en effet pas pu se défendre contre plus fort que lui, contre les fondamentalistes iraniens

D A : Que pensez-vous des anglais, monsieur le Maire ? D'ailleurs, Diana est morte dans votre quartier.

F L : Je n'en pense rien, il faut être sobre au volant. Chacun son destin « Inch Allah ». Ce sont des anglo-saxons avant tout et comme les Américains, ils s'occupent de leurs intérêts politiques et économiques en premier. Depuis l'Irak jusqu'à l'Inde, ils ont une lourde responsabilité historique, notamment, dans leur décision extrêmement rapide de scission de territoires entre l'Inde et le Pakistan, d'où les problèmes aujourd'hui au Cachemire, les tribus Pashtouns éparpillées partout. Guider par leurs intérêts en Irak, en Israël. Mais je ne leur demanderais pas repentance ni pour Jeanne D'Arc, ni pour le reste, je ne pense pas que l'on puisse réécrire l'histoire sans la fin du film. Les

Anglais se sentent comme les frères de toute une diaspora qu'ils ont organisée au 19<sup>ème</sup> siècle et même avant aux Etats-unis, au Canada, en Australie, en Nouvelle-Zélande.

D A : Pour revenir à la politique intérieure, que pensez-vous de la cohabitation ?

F L : C'est fondamentalement contraire à la 5<sup>ème</sup> République. On peut regretter qu'en 1958 ou en 1962, la constitution n'ait pas été modifiée pour éviter cette aberration politique. C'est de la faute de Mitterrand qui l'a inauguré en refusant de tirer les conséquences politiques d'un vote de défiance du peuple français à son égard. La cohabitation est mauvaise. Est-ce que nous devons avoir un régime présidentiel ou bien revenir à un régime plus parlementaire ? Il ne faut pas garder le système actuel, ce sera au prochain président de la République de régler la question. La cohabitation est une solution médiocre.

## Entretien avec **José Bové**



**En 2002, David ABBASI encourage et propose à José Bové d'être candidat... alors 5 ans après il est candidat!!**

### **Les questions et les sujets abordés :**

Les raisons de sa non participation aux présidentielles  
Son sentiment après son voyage en Palestine  
Son message pour la Palestine  
Les barrières à la création d'un Etat Palestinien

### **Dialogue avec l'histoire** Entretien avec **José Bové**

*David ABBASI (Siyavash Awesta)*

*En 2002, quand David ABBASI a interviewé José Bové, il n'avait pas encore l'envie d'être candidat aux élections présidentielles. Il était fier de poursuivre ses activités syndicalistes. Mais cinq ans après, la question et la proposition de David ABBASI avaient attirées l'attention de José Bové et ses amis. Alors, il est devenu candidat aux élections présidentielles de 2007.*

David Abbasi : Bonjour monsieur Bové, comment allez-vous ?

José Bové : Bonjour, je vais très bien et je m'apprête à partir au Venezuela, à Caracas pour rencontrer les organisations paysannes, parce que là bas, ils mènent aussi une lutte très dure pour le droit à la terre contre les grands propriétaires.

**DA : Nous parlions hier avec le président de notre radio « Ici et maintenant », il disait au début des élections présidentielles : « José Bové devrait se présenter » Pourquoi ne l'as-tu pas fait ?**

JB : Parce que je suis responsable dans une organisation syndicale et qu'il ne faut pas tout mélanger. Je pense aussi en entendant le débat politique telle qu'il est, que ce n'est effectivement pas la meilleure façon de faire avancer les choses. Il est plus et très important que tout les mouvements se mettent à travailler ensemble et à faire un peu plus avancer les choses : la justice, la solidarité. C'est le sens de mon engagement, actuellement. Peut être qu'un jour je changerais d'avis mais pour l'instant, c'est comme ça que je compte continuer.

DA : José, ton voyage en Israël et en Palestine était très courageux. Dans le monde entier on a - et l'on continue - de parler de toi. Sur le satellite plusieurs chaînes télévisées arabes, anglaises ou autres, parlent de José Bové et de son courage. Quelle expérience, quel message gardes-tu de ton voyage ?

JB : C'était la deuxième fois que j'allais en Palestine. J'y étais déjà allé en juin 2001 pour inaugurer les missions civiles de protection du peuple palestinien. On avait organisé ces missions parce que les états, les institutions politiques internationales ne faisant pas leur travail, il nous paraissait incroyable que ce qui se passait en Palestine puisse se faire sans que les citoyens puissent réagir. Nous avons donc décidé en juin 2001, d'organiser ces missions avec des gens de la société civile : des gens venant d'associations, des banlieues, des syndicats, des mouvements y compris de magistrats, d'avocats... On avait décidé que c'était à la société civile de s'engager et cela a très bien marché puisque 15 missions sont parties. J'avais décidé, personnellement, d'y retourner pour une deuxième mission au mois de mars, puisque le 30 mars, c'est la Journée de la Paix en Palestine qui commémore le massacre de paysans palestiniens par l'armée israélienne en 1976. Nous avons décidé de faire une grande fête dans le Néguev avec des organisations paysannes Palestiniennes et des paysans qui venaient du monde entier pour montrer notre solidarité et permettre aux paysans palestiniens de rentrer dans le mouvement international. Le 28 mars, quand nous sommes arrivés à Jérusalem, c'était à quelques heures de l'invasion de l'armée israélienne, et les gens avec qui nous étions en contact – des gens d'origine

palestinienne mais aussi de mouvement de résistance contre la colonisation israélienne – nous ont dit que se serait très important si nous pouvions nous rendre à Ramallah, essayer d'être présent dans la ville, pour dire ce que faisait l'armée israélienne, et c'est ce que nous avons fait en forçant un check point. Nous avons fait une grande fête avec les habitants et les représentants d'ONG, tous les mouvements de la société civile Palestinienne. C'est ainsi, qu'ensemble, nous avons vécu l'invasion de l'armée israélienne et la destruction de la ville, l'encerclement et la destruction du quartier général de l'autorité palestinienne. Nous avons réussi, petit à petit, à intervenir dans la ville, en protégeant d'abord l'hôpital où à deux reprises, l'armée israélienne a essayé de rentrer, après l'avoir encerclé avec des chars. Ensuite, c'est ce qui a été reconnu comme la « Marche », nous sommes rentrés dans le quartier général malgré l'armée et nous avons protégé l'autorité palestinienne et fait en sorte que Yasser Arafat sorte vivant de ce mois de siège.

DA : Est-ce que tu as vu des cadavres ? Est-ce que tu es rentré dans le cimetière palestinien ? Qu'est-ce que tu as vu ?

JB : Je n'ai pas vu de cadavre dans la rue parce qu'au moment des grands tirs, il nous était difficile de sortir. Toute la journée du 29, premier jour de l'invasion, on ne pouvait pas sortir de l'endroit où on était enfermé, par contre le 30 quand nous sommes allés à l'hôpital, nous avons aidé des ambulanciers à ramener des cadavres, des blessés. Malheureusement l'armée empêchait les ambulances de s'approcher, donc toutes les personnes qui ont été ramenées le 30 à l'hôpital de Ramallah étaient déjà décédées. On a, en effet vu un certain nombre de personnes mortes avec des trous dans le ventre, dans l'abdomen, des tirs de balles à bout portant. Dans l'hôpital de Ramallah, il y avait de nombreux cadavres qui ne pouvaient pas être enterrés ce qui fait que deux jours après, on a décidé de les enterrer, nous et les personnels, médecins de l'hôpital, dans les jardins même. J'ai pu discuter avec des jeunes qui ont été blessés, des adolescents de 12, 13, 14 ans qui avaient reçu des balles. C'est donc toute la population qui c'est fait tirer dessus. C'était une guerre contre une population totalement désarmée. Ramallah était une ville en état de siège où l'armée a systématiquement détruit les routes, les systèmes électriques, les canalisations d'eau pour que les gens n'aient plus d'eau potable et soit obligée de descendre quand le couvre feu était levé. Une ville dévastée que j'avais vu 24h avant parfaitement vivante, avec des gens heureux de vivre, et c'est un véritable spectacle de désolation auquel j'ai assisté.

DA : Je ne sais pas si tu es au courant, nous avons appris qu'une imprimerie en Jordanie avait imprimé plus de 10000 photos de toi et que dans les maisons palestiniennes ta photo était à côté de celle de Yasser Arafat, qu'en penses-tu ?

JB : Ce que je pense c'est que l'on peut faire quelque chose et que le message que je voudrais lancer, c'est que chaque individu, chaque homme, chaque femme peut être capable à mains nues, d'être acteur, de faire en sorte que la guerre s'arrête, que l'on arrête cette guerre de colonisation. Le message que je veux faire passer c'est que ces missions de protection du peuple palestinien, ont pour but de faire avancer le droit. Il s'agit de montrer que si les états aussi puissants qu'ils soient n'arrivent pas à faire reculer Sharon et son armée, et bien des citoyens peuvent le faire. J'espère que c'est ça que les gens retiennent. C'est de montrer que la solidarité ce n'est pas simplement des mots mais cela peut être aussi des actes simples que l'on peut poser en allant en Palestine dans le cadre de missions mais aussi ici au quotidien en organisant des rencontres, en faisant parler, en expliquant la situation en Palestine sur place. Il me paraît important que ce massacre s'arrête. Le peuple palestinien est en train de vivre, aujourd'hui, une situation absolument catastrophique. Toutes les infrastructures sont détruites, les écoles, les hôpitaux, ces villes... l'autorité palestinienne ne peut plus fonctionner et en même temps cette situation affreuse amène obligatoirement une situation catastrophique aussi pour le peuple israélien et aujourd'hui nous nous battons contre une armée, contre un état qui a pris une position complètement folle sur le plan international et bien évidemment il faut qu'à terme des peuples puissent vivre et aujourd'hui nous sommes sur cette terre et il faut que tout le monde puisse vivre sur cette terre, sans agresser l'autre, c'est pour cela qu'il faut à tout prix faire cesser cette agression coloniale.

DA : Justement, José Bové, la question d'aujourd'hui est la suivante, comment peut-on aider les Palestiniens, comment peuvent-ils déclarer la création de leur pays, qu'est-ce qui empêche cette création ?

JB : Aujourd'hui, évidemment, il pourrait y avoir une déclaration officielle créant l'Etat palestinien mais c'est un Etat palestinien qui serait occupé aujourd'hui, qui n'a pas la garantie. Au niveau international, il existe des déclarations, des résolutions de l'ONU qui sont formidables, mais, simplement pour que l'Etat palestinien puisse vivre correctement, faut-il encore que la communauté internationale, décide de le protéger. Je crois que si on doit pouvoir aider à la création de cet Etat palestinien avec Jérusalem pour capital, il va falloir de manière urgente, qu'on puisse envoyer des forces de protection internationales, empêcher coûte que coûte que Sharon puisse continuer à organiser la destruction systématique de toute réalisation palestinienne, pour réaliser l'Etat palestinien, pourquoi pas, mais le problème c'est que c'est un Etat qui ne peut pas fonctionner parce que toute ses structures sont détruites. Il faut faire attention que cela ne se retourne pas contre les Palestiniens.



DA : Exactement, ta proposition est assez importante, envoyer une force internationale.

JB : Je pense qu'il faut que l'on fasse chacun, aujourd'hui, pression, dans nos pays, sur nos gouvernements, pour leur dire : pourquoi, vous n'envoyez pas de force de protection. Il faut que nous, on fasse pression sur Monsieur Chirac, il faut que dans chaque pays on fasse pression, que dans les pays arabes, les mouvements sociaux fassent pression sur les gouvernement du monde arabe qui aujourd'hui sont trop silencieux, ne soutiennent pas réellement la cause palestinienne. Il faut qu'il y ait une véritable mobilisation des citoyens pour que cette question devienne centrale de l'organisation des Nations-Unies.

DA : Exactement, le silence en Europe par rapport à tout ce que font les Américains, les Etats Unis, notamment contre les intérêts économiques de l'Europe, que peut-on faire ?

JB : Je pense, qu'il existe une véritable prise de conscience qui existe contre la logique économique, contre la logique de la globalisation économique mais en même temps contre la logique de guerre qui augmente dans de plus en plus de secteurs, pour le contrôle notamment du pétrole et des ressources lumière, je crois qu'il est important que là aussi, la mobilisation se fasse. Par exemple, Monsieur Bush vient en France à la fin du mois de mai, le 26 mai si ma mémoire est bonne, et bien là, il est important qu'il y ait plus de gens dans la rue pour dire, et c'est assez est très important que tout les gens soient dans la rue pour se mobiliser.

DA : Et bien, je te remercie et on te souhaite un bon voyage. Je t'embrasse et à très bientôt José.

JB : Merci et au revoir

Entretien avec  
**Ari Ben Menaché**  
(Ancien conseiller du Premier Ministre d'Israël)



**Les questions et les sujets abordés :**

- Les relations Iran-Israël
- Le prestige d'Israël
- Israël et l'ayatollah Khomeiny
- La Mosad était-elle informée de la maladie du Chah?
- Israël désirait envoyer une équipe à Neuphle-le-Château pour éliminer Khomeiny mais
- L'Israël n'avait plus peur des arabes et n'avez donc plus besoin de l'Iran

Entretien avec  
**Ari Ben Menaché**

(Conseiller de renseignement d'Isaac Chamir et l'auteur de l'ouvrage "Le prix du sang")

*David ABBASI* (Siyavash Awesta)

*En 1992, dans la revue ERCHAD " Chahr-é Farang" nous avons présenté un ouvrage intitulé "Profits of War" dont l'auteur est Ari Ben Menaché, conseiller de renseignement d'Isaac Shamir, Premier Ministre d'Israël. A l'époque, cet ouvrage n'était pas encore traduit en persan. En 1993, cet ouvrage fut traduit en persan par notre cher ami Monsieur Massoud Ansari et publié à Washington sous le titre: "Le prix du sang". Aujourd'hui, tous les Iraniens connaissent cet ouvrage. Nous même nous avons parlé de cet ouvrage avec son auteur sur les ondes de la radio "A vayé Iran" à Paris et aussi à travers nos autres publications: "Homa" et "Chahré Farang"...Ce qui suit est un entretien téléphonique que nous avons eu avec M. Ari Ben Menaché au cours du mois de juin :*

David Abbasi : Bonjour Monsieur Ari Ben Menaché

Ari Ben Menaché : Comment allez-vous?

Abbasi : Merci et vous?

Ari Ben Menaché : Merci.

Abbasi : Avant toute chose j'informe nos amis qui n'ont pas encore lu votre ouvrage que M. Ari Ben Menaché parle très bien le persan.

Ari Ben Menaché : Je le parle très peu!

Abbasi : Oui un peu! mais vous parlez également plusieurs autres langues. Comme vous le savez, je parle cinq langues et cela est une bonne chose que nous sachions plusieurs langues. Bref, pour nous les Iraniens et peut-être pour tous ceux qui s'intéressent au Moyen-Orient, à l'Orient et aux questions de renseignements, votre ouvrage serait un des plus retentissants de notre époque. Comment avez-vous été amené à divulguer ces informations pour le monde entier?

Ari Ben Menaché : Oui, en 1989, je fus arrêté et détenu pendant un an aux Etats-Unis dans le cadre de l'affaire " Irangate ". Au terme de cette période j'ai été libéré sur ordre du tribunal. A ma libération j'ai voulu mettre à nu l'affaire " Irangate " .

Abbasi : N'avez-vous pas senti une menace pesée sur vous?

Ari Ben Menaché : Ma vie était en danger, mais j'ai pensé que si le monde connaissait la vérité, alors je serais épargné.

Abbasi: A l'époque vous étiez déjà conseiller de renseignements auprès de M. Isaac Shamir, Premier Ministre d'Israël, pourquoi celui-ci n'est-il pas intervenu en votre faveur?

Ari Ben Menaché : Pour préserver le prestige d'Israël. Il n'a pas voulu avouer que le gouvernement israélien vendait des armes à l'Iran.

Abbasi: Que pour cette raison?

Ari Ben Menaché: Rien que pour cela.

Abbasi : Comme il s'avère du titre de votre livre, "Profits of War", il s'agit des profits issus de la guerre. Est-ce que dans cette affaire vous avez tiré des profits personnels?

Ari Ben Menaché : J'étais un fonctionnaire et je travaillais pour le gouvernement d'Israël.

Abbasi : Mais vous savez que les fonctionnaires iraniens et américains ont eu beaucoup de profits.

Ari Ben Menaché : Certains oui, d'autres non.

Abbasi : Dans le cadre de la vente d'armes, vous avez contacté beaucoup de personnes dont Seyyed Ahmad Khomeiny.

Ari Ben Menaché : Oui.

Abbasi : Avez-vous également eu des entretiens avec M. Bani Sadr, alors

Président de la République dans le cadre de ces transactions? A un moment, dans votre ouvrage, vous citez Bani Sadr qui avait participé à des réunions en Espagne et en France.

Ari Ben Menaché : Oui, il y avait participé, mais je ne l'ai pas rencontré.

Abbasi : Vous ne l'avez jamais rencontré?

Ari Ben Menaché : Non.

Abbasi : M. Ari Ben Menaché, vous écrivez dans votre livre qu'en envoyant Madame Ben Daoud à Neuphle-Ie-Château pour rendre visite à Khomeiny, l'Israël avait compris que Khomeiny pouvait l'aider. Avant l'envoi de Mme Ben Daoud par Ménahim Béguin auprès de Khomeiny, Israël n'avait eu aucun contact avec lui ?

Ari Ben Menaché : Non! Auparavant Israël n'avait aucun contact avec l'ayatollah Khomeiny.

Abbasi : Et avec ses proches?

Ari Ben Menaché: Avec certains oui. Mais c'étaient des contacts purement amicaux.

Abbasi : Est-ce que la Mossad disposait de taupes parmi les religieux de l'Iran? Je dois tout de suite préciser à nos lecteurs qu'avant d'être conseiller pour les renseignements du Premier Ministre Isaac Shamir, M. Ari Ben Menaché était membre du Comité commun irano-israélien.

Ari Ben Menaché : Avant la révolution, Israël n'avait pas de relations officielles avec les religieux Iraniens.

Abbasi : Alors comment la Mossad obtenait des renseignements relatifs aux religieux?

Ari Ben Menaché : Il y avait quelques personnes; certains contacts avaient été établis par l'intermédiaire de l'université de Téhéran. Mais les informations n'étaient pas fiables.

Abbasi : C'est-à-dire que les renseignements obtenus étaient indirects et secrets?

Ari Ben Menaché : Oui, secrets et indirects.

Abbasi : Comme vous l'avez écrit, Israël désirait envoyer une équipe à Neuphle-le-Château pour éliminer Khomeiny mais le Chah d'Iran ne l'a pas accepté?

Ari Ben Menaché : Oui, c'est vrai. Tout d'abord l'Israël voulait le faire pour le Président Carter, mais le Chah n'a pas accepté. C'est à ce moment-là qu'Israël s'est rendu compte que Khomeiny vivant lui pourrait être bénéfique.

Abbasi : A l'époque la Mosad était-elle informée de la maladie du Chah?

Ari Ben Menaché : Oui.

Abbasi : A partir de quelle date en avez eu connaissance?

Ari Ben Menaché : A partir de 1972.

Abbasi : Depuis 1972 vous saviez que le Chah était atteint d'un cancer?

Ari Ben Menaché : Oui; dès 1972-1973, il était évident que le Chah n'avait pas tout son esprit.

Abbasi : C'est-à-dire que la maladie avait atteint l'esprit du Chah.

Ari Ben Menaché : Oui, en 1977, dès le premier mois de son investiture au poste de Premier Ministre d'Israël, M. Béguin s'était rendu en Iran pour s'entretenir avec le Chah. De son retour, il avait dit lui-même que le Chah n'avait pas tout son esprit.

Abbasi : C'est-à-dire du point de vue de sa maladie et non pas de la pensée politique?

Ari Ben Menaché : Pas du tout. Sur les deux aspects.

Abbasi : Mais le Chah était un bon ami de l'Israël.

Ari Ben Menaché : A partir de 1976-1977, le Chah s'était durci à l'égard d'Israël. La paix entre le Chah et l'Irak avait des effets négatifs sur les relations israélo-iraniennes.

Abbasi : C'est-à-dire que l'Israël n'était pas d'accord avec la paix entre l'Iran et l'Irak et la rencontre entre le Chah et Saddam Hussein en Algérie

Ari Ben Menaché : Pas du tout.

Abbasi : Pourquoi ?

Ari Ben Menaché: .....?????????

Abbasi : C'est-à-dire qu'Israël n'était pas persuadé que l'Irak entrerait dans le camp de l'Iran ?

Ari Ben Menaché : Tout à fait.

Abbasi : Par conséquent, on peut dire que la guerre Iran-Irak visait ce même objectif et c'est pour cela qu'Israël a vendu des armes; car cette guerre a beaucoup aidé Israël.

Ari Ben Menaché : C'est tout à fait exact.

Abbasi : D'après vous, dans l'ensemble, le régime de Khomeiny, bien que n'étant pas allié d'Israël et des Etats-Unis, a rendu davantage de services à ces deux pays ?

Ari Ben Menaché : Le régime de Khomeiny a rendu davantage de services à Israël que le régime du Chah.

Abbasi : M. Ari Ben Menaché, vous avez écrit dans votre livre que vous regrettiez la vente d'armes à l'Iran en plein milieu de la guerre entre l'Iran et l'Irak. Est-il le cas pour d'autres ? C'est-à-dire est-ce que les autorités iraniennes pour le compte desquelles vous faisiez ces transactions affirmaient être inquiets par la guerre ou désiraient-elles qu'elle se poursuive ?

Ari Ben Menaché : A un certain moment tous voulaient que la guerre continue parce que tous en profitaient mais vers la fin de celle-ci après toutes les pertes humaines, certains regrettaient un peu

Abbasi : A votre avis, l'Iran poursuit-t-il actuellement ses bonnes relations avec l'Israël, malgré la publication de votre ouvrage?

Ari Ben Menaché : Non, la situation a changé depuis 1990, à la suite de la guerre entre l'Irak et les Etats-Unis. L'Israël n'avait plus peur des arabes et n'avez donc plus besoin de l'Iran.

Abbasi : Vous pensez qu'aujourd'hui l'Israël n'a plus besoin de l'Iran?

Ari Ben Menaché : Pour l'instant non.

Abbasi : Pourquoi alors l'Israël et les Etats- Unis s'inquiètent en ce qui concerne les achats relatifs à l'énergie atomique faits par l'Iran?

Ari Ben Menaché : Car ils ont peur de l'Iran.

Abbasi : Donc ils sont sensibles par rapport à l'Iran qui leur fait peur?

Ari Ben Menaché : Oui, ils ont peur et n'entretiennent pas de bonnes relations.

Abbasi : Vous considérez le courant qui a conduit à votre emprisonnement aux Etats-Unis comme un courant secondaire (rivalité des versements de pourcentage sur les achats d'armes) qui existait aussi bien en Israël qu'aux Etats-Unis et en Iran.

Ari Ben Menaché : Oui, c'est vrai.

Abbasi : En Iran, cette rivalité se trouvait entre quels groupes et quelles personnes?

Ari Ben Menaché : En Iran, entre les groupes de Beheshti et Rafsandjani.

Abbasi : Cette rivalité existait-elle à l'époque?

Ari Ben Menaché : Oui.

Abbasi : Aux Etats- Unis également existaient deux groupes l'un soutenant Beheshti, l'autre Rafsandjani?

Ari Ben Menaché : C'est exact. En Israël aussi il existait deux

Abbasi : Donc en Israël il existait également deux groupes l'un soutenant Rafsandjani, l'autre Beheshti ! C'est très important! Qu'est-ce qui distinguait ces deux personnes?

Ari Ben Menaché : Rien! C'était une question d'argent.

Abbasi : C'est-à-dire en Iran tous ceux qui participaient à ces transactions ne pensaient qu'à l'argent?

Ari Ben Menaché : Oui, avant toute chose!

Abbasi : Vous avez cité la famille de Rafsandjani comme étant partie prenante dans ces transactions d'armes. Récemment, M. Ali Khaménéï a affirmé vouloir arrêter des personnes qui ont détourné des fonds. Dans une interview, Rafsandjani a déclaré que ni lui ni sa famille n'ont pas détourné des fonds et ne sont jamais intervenus dans le business. Cependant, vous l'avez écrit et nous le savons tous que Rafsandjani et sa famille participaient aux transactions d'armes et dans d'autres transactions également?

Ari Ben Menaché : Oui, c'est juste.

Abbasi : C'est-à-dire qu'ils mentent au peuple?

Ari Ben Menaché: Qui peut prétendre le contraire?

Abbasi : M; Ari Ben Menaché, une autre question à laquelle vous avait fait allusion dans votre ouvrage, est celle des otages américains en Iran. Un mois avant la prise d'otages, j'étais moi-même témoin, quelques jeunes se sont adressés à un intervenant religieux (Cheikh Hassan Téhérani) qui voulait prendre la parole à l'université de Téhéran, et lui ont demandé d'attaquer les Etats-Unis à la fin de son discours, afin qu'ils puissent profiter de l'occasion et conduire la manifestation vers l'ambassade américaine. Ce religieux qui était un proche de Khomeiny affirma que ce dernier n'était pas d'accord. Ces jeunes n'avaient pas dit qu'ils voulaient occuper l'ambassade mais seulement de faire une manifestation devant la représentation américaine. Plus tard cette même proposition fut faite à Moussavi Khoïniha qui l'accepta. Il fit un discours virulent contre les Etats-Unis qui fut suivi de l'attaque de l'ambassade et de son occupation. Khomeiny soutint cette action. A votre avis, cette prise d'otages avait été planifiée à Téhéran ou en Amérique?

Ari Ben Menaché : Pour ce faire ils se sont faits aidés par, le parti républicain (de l'Amérique).

Abbasi : M. Ari Ben Menaché, vous affirmez dans votre ouvrage que c'était vous qui aviez transmis l'argent. C'est-à-dire que les Etats-Unis versèrent 52 millions de dollars aux religieux en guise de pots-de-vin?

Ari Ben Menaché : Oui, c'était un pourboire!

Abbasi : Ce fut un pourboire?

Ari Ben Menaché : Oui, un pourboire pour avoir écarté M. Carter.

Abbasi : C'est-à-dire que l'équipe de Reagan a versé 52 millions de dollars de pourboire à la République Islamique d'Iran qui avait fait écarter Carter de la course? Pouvez-vous nous dire parmi quelles personnes a été distribuée cette somme?

Ari Ben Menaché: Je ne sais pas.

Abbasi : A qui vous avez remis cet argent?

Ari Ben Menaché : A M. Kachani (fils de l'ayatollah Kachani).

Abbasi : Etait-il seul ou accompagné lorsque vous lui avez remis cet argent.

Ari Ben Menaché : Il était seul.

Abbasi : Les autorités de la République Islamique étaient-ils au courant de ces 52 millions de dollars?

Ari Ben Menaché : Oui.

Abbasi : C'est pour cela qu'ils ont tergiversé à libérer les otages avant les élections américaines et la prestation de serment de Reagan?

Ari Ben Menaché: Oui. Oui, surtout pour ceux qui ont perçu cet argent.

Abbasi : M. Ari Ben Monachié pensez-vous qu' aujourd'hui encore en Iran il existe deux lignes comme à l'époque pour Rafsandjani et Besheshti?

Ari Ben Menaché : A mos avis il en existe plusieurs, pas deux mais plus.

Abbasi : Revenons à notre première question. Depuis que vous avez écrit cet ouvrage vous sentez-vous en danger?

Ari Ben Menaché : Oui.

Abbasi : Ce danger provient principalement des Israéliens, des Américains ou des Iraniens.

Ari Ben Menaché : De la part d'Israël.

Abbasi : C'est Israël qui vous fait davantage peur?

Ari Ben Menaché : Oui.

Abbasi : Vous ne pensez pas que les Iraniens ayant participé à ces transactions et dénoncés par vous seraient également en colère?

Ari Ben Menaché : Si, mais les Israéliens en sont davantage.

Abbasi : Pas tous les Israéliens n'est-ce pas? Une partie? Les Likoud?

Ari Ben Menaché : Les Likoud sont particulièrement en colère.

Abbasi : Malgré le fait que vous-même et votre père sont des amis proches d'Isaac Shamir (un des dirigeants de Likoud)?

Ari Ben Menaché : Oui, c'est exact.

Abbasi : Malgré le fait que vous êtes fils d'Israël et le fils de l'ami d'Isaac Shamir, vous sentez votre vie en danger avoir dévoilé les vérités?

Ari Ben Menaché: Oui, tout à fait.

Abbasi : M. Ari Ben Menaché ne pensez-vous pas que ces relations vous permettront un jour de reprendre votre service dans les services de renseignement?

Ari Ben Menaché : On verra!

Abbasi : Ayant eu auparavant un entretien en anglais, nous ne voulons pas vous fatiguer davantage. Si vous permettez nous avons encore une ou deux questions et laissons le reste pour une autre fois.

Abbasi : Comme vous l'avez indiqué dans votre livre, le colonel Assef avait eu la mission d'assassiner Khomeiny et vous avez dit que les Etats-Unis l'avaient demandé à l'Israël? La proposition ne provenait pas de ce dernier?

Ari Ben Menaché : .....?

Abbasi : Lorsque vous travailliez dans la section R de la Mossad et vous aviez pour mission de collaborer avec les Iraniens, cela englobait-il également les religieux?

Ari Ben Menaché : Oui.

Abbasi : Vous savez que les religieux disent toujours être des musulmans, croyant également à Abraham, et qu'ils n'avaient rien contre l'Israël. Ils disent que l'Israël et les Etats-Unis croient en Dieu, mais les Russes sont des



communistes non croyants.

Ari Ben Menaché : Oui.

Abbasi : Vous avez fourni de vastes explications à propos de Mme Ben David. Voulez-vous nous indiquer une seconde fois pourquoi Khomeiny a accepté sa visite et comment de retour en Israël elle avait vu M. Menahem Béguin, lui indiquant que Khomeiny pouvait être une aide importante à l'Israël?

Ari Ben Menaché : Oui, c'est exact. Mme Ben David était l'épouse d'un des dirigeants juifs très croyant et qui avait des relations avec Khomeiny depuis une quinzaine d'années.

Abbasi : C'est parce que cette personne était morte qu'on envoya sa femme?

Ari Ben Menaché : Son épouse partit rencontrer Khomeiny.

Abbasi : C'est à partir de ce moment-là que l'Israël considéra Khomeiny comme une bonne alternative.

Ari Ben Menaché : Que Khomeiny pourrait aider les Israéliens.

Abbasi : Il aida vraiment?

Ari Ben Menaché : Oui. Et Mme Ben David était à Téhéran en 1980.

Abbasi : En 1980, c'est-à-dire après la révolution?

Ari Ben Menaché : Oui, avec un passeport français.

Abbasi : Je vous remercie M. Ari Ben Menaché. Je voudrais également vous donner une bonne nouvelle. Peut-être que vous le savez déjà. Nos chers compatriotes juifs qui s'étaient enfuis de l'Iran après la révolution rentrent en Iran et leurs biens confisqués leur sont rendus. Cela ferait-il suite à un quelconque accord entre l'Iran et l'Israël?

Ari Ben Menaché : Je sais que certains sont retournés en Iran.

Abbasi : Serait-il possible que les nouvelles relation entre les religieux et l'Israël deviennent prochainement officielles?

Ari Ben Menaché : Je ne pense pas, mais ils disent aux juifs qu'ils peuvent, s'ils le désirent, retourner en Iran.

Abbasi : Pour conclure, avez-vous un message pour les Iraniens qui vous écoutent ou qui liront cet entretien, pour ceux qui ont subi la guerre avec l'Irak, les bombardements et les millions de blessés, de tués et mutilés?

Ari Ben Menaché : Mon message est que la situation changera en s'améliorant. L'Iran revivra une situation normale. Hafiz a dit: Il n'est pas resté comme tel et ne restera pas ainsi.

Abbasi : Je vous remercie M. Ari Ben Menaché.

## Entretien avec **juge Eric Halphen**



### **Les questions et les sujets abordés :**

- la mondialisation....
- la montée des pouvoirs politiques religieux dans le monde...
- Les anglo-saxons n'essaie pas de créer un pouvoir religieux pour leurs intérêts
- Les juges rouges

Entretien avec  
**Eric Halphen**  
(Juge)

*David ABBASI (Siyavash Awesta)*

David ABBASI : Monsieur Le Juge Halphen, que pensez-vous de la mondialisation et surtout de l'ingérence des Etats-Unis dans le monde entier ?

Eric HALPHEN : Sur la mondialisation, il est évident que l'on s'achemine vers une époque dans laquelle le pouvoir ne sera plus aux mains des juges s'ils le possèdent et des politiques mais uniquement des financiers du monde entier qui vont se serrer la main et je pense que c'est très inquiétant pour le fonctionnement de nos sociétés futures car l'humain est laissé trop de côté, pour seul contrôle les intérêts financiers et à moyen terme la mondialisation signifiera la concentration extrême, il n'y aura qu'une société d'eau, de transport, d'informatique, de culture, de communication et le citoyen n'aura plus aucun choix. Cela voudra dire que le plus faible disparaîtra et seuls resteront les plus forts. Je trouve cela très inquiétant. L'hégémonie américaine est un autre problème beaucoup trop complexe. Il n'y a pas que des mauvaises choses aux Etats-Unis non plus. Il n'y a pas que de bonnes choses

ailleurs non plus. Il faut un juste équilibre et malheureusement on ne pourra rien faire pour empêcher la pays qui détient la majorité des fonds, des technologies, des hommes de chercher à les exporter. Ce qu'il faut, c'est essayer de construire des contre-pouvoirs à ces excès notamment de la finance.

David ABBASI : Monsieur le Juge Halphen, que pensez-vous de la montée des pouvoirs politiques religieux dans le monde entier et surtout dans les pays musulmans ?

Eric HALPHEN : C'est très inquiétant. Moi, je suis un grand laïc. Pour moi, la politique doit être exempte de tout ce qui est religieux et fanatisme. Il est tout à fait normal qu'on puisse trouver des mosquées, des synagogues, des lieux de culte dans le monde entier mais cela ne doit pas interférer sur le fonctionnement de la société, de l'éducation, de l'école et de la politique. Malheureusement, je pense aussi que s'il y a des montées du fanatisme religieux, c'est que quelque part, les gens se sentent laissé-pour-compte de la mondialisation et qu'ils trouvent là le seul moyen de s'exprimer mais n'empêche que c'est extrêmement critiquable.

David ABBASI : Vous ne pensez pas qu'une partie du pouvoir des anglosaxons n'essaie pas de créer un pouvoir religieux pour leurs intérêts économiques et pour affaiblir Israël dans les quartiers ?

Eric HALPHEN : Je ne suis pas assez informé pour répondre à cette question.

David ABBASI : Que pensez-vous des pensées du juge rouge ?

Eric HALPHEN : Je vais vous répondre par une anecdote. Un jour, je suis allé faire une perquisition au domicile d'un avocat notoirement communiste et qui défendait des hommes politiques communistes et cet avocat communiste m'a accueilli par « les juges rouges y en a raz le bol », ce qui veut dire que cette expression a été galvaudée, qu'un juge a pour mission uniquement de chercher la vérité. Qu'il soit rouge, bleu, blanc peu importe.

David ABBASI : Juge Eric HALPHEN, je vous remercie.

Eric HALPHEN : Moi également.

Entretien avec  
**Le Général Henri Paris**  
Président de DEMOCRATIES



**Les questions et les sujets abordés :**

Retour sur son dernier ouvrage "L'ATOME ROUGE".

La question de la fuite du nucléaire et sa propagation

Qui a le droit d'utiliser le nucléaire ? Le monopole américain ?

Les essais nucléaires français. Une bonne solution ?

Entretien avec  
**Général Henri Paris**  
(Président de Démocraties)  
*David ABBASI (Siyavash Awesta)*

A - Chers amis nous recevons le général Henri Paris, ancien conseiller de Pierre Joxe et de Jean-Pierre Chevènement Le Général est également écrivain. Il a publié beaucoup d'ouvrages, le plus récent est "L'ATOME ROUGE". Pourquoi ce titre ?

P - Atome parce qu'il s'agit d'une arme nucléaire et que je retrace dans ce livre l'histoire de l'arme nucléaire soviétique et russe. Alors comme la couleur emblématique de l'ancienne URSS était redevenue celle de l'armée russe elle est rouge. Voilà : j'ai appelé ça l'atome rouge. Je retrace le passé, la découverte, de cet atome rouge, et je pense aussi à son futur.

A- Vous pensez mon général à l'assassinat d'un écrivain, ancien ministre, professeur iranien. Les pays qui ne respectent pas les valeurs internationales représentent-ils un danger mondial s'ils ne possèdent pas cet atome rouge ?

P - Bien sûr, c'est un danger mondial. Maintenant l'atome, le nucléaire prolifère. Il y a un traité de non prolifération qui a été signé, où ne participent pas toute une série de pays par exemple Israël, l'Inde, le Pakistan, et ce sont des pays qui possèdent le nucléaire D'autres qui ont signé ce traité de non prolifération comme l'Irak ont fait des recherches nucléaires et quel que soit la valeur des traités, je ne pense pas que l'on puisse empêcher sa prolifération. Un frein oui, mais on l'empêchera pas. C'est comme ça, on ne désinventera pas l'atome et les soviétiques, en premier lieu, les russes maintenant l'appréhendent, alors ils cherchent beaucoup plus de défenses contre l'atome, des systèmes défensifs plutôt que de chercher à l'interdire, parce que ça se fera de toutes les manières.

A - Mon général vous venez de dire que par exemple Israël n'a pas signé le contrat mais par contre l'Irak l'a signé, l'Iran aussi, le Pakistan ne l'a pas signé.

P - L'Iran l'a signé, sans en avoir la preuve bien sûr mais il est évident qu'il procède à des recherches nucléaires militaires.

A - Mon général, après la chute des communistes en Union Soviétique, c'est un débat qu'on attend beaucoup. On dit que ce qui existait du nucléaire là-bas dans l'ex-république de l'Union Soviétique est en train de partir Y a-t-il une surveillance sur ces départs, ces ventes oui ou non ?

P - Bien sûr qu'il y a une surveillance, de la contrebande des matières civiles et militaires. Je ne crois pas que ce soit ça qui soit tellement grave. Ce qui est beaucoup plus important c'est la fuite des cerveaux . C'est ça le grand danger et contre cela on ne peut strictement rien. On ne peut pas empêcher un cerveau de fuir et pour un état, réunir une équipe de nucléaristes ça ne coûte pas cher. Il en faut un tout petit nombre pour mener des recherches correctes sur l'arme nucléaire, l'arme " A " , telle qu'elle existe c'est-à-dire l'arme banale, atomique, l'arme de Nagasaki et d'Hiroshima.

A - Qu'est-ce qui est le plus important ?

P - C'est le cerveau, et non le matériel. Les techniques nucléaires sont tout à fait banalisées. On les apprend même dans les lycées, les classes terminales. Je parle du nucléaire civil. Mais le nucléaire civil c'est-à-dire la source d'énergie, est une technologie qui est extrêmement proche de la technologie militaire. Celui qui saisit l'une, la technologie civile , peut très bien passer sur la technologie militaire. Ce n'est pas difficile mais ça ne se fait pas dans l'arrière salle d'une épicerie, il faut des laboratoires. Si un état veut se doter de l'arme nucléaire, il lui est tout à fait possible de trouver une équipe de nucléaristes, mais en URSS ils n'ont plus d'emploi. Pourtant, ce qu'ils veulent c'est continuer à travailler mais ça c'est une affaire de savants. Ensuite la technologie nucléaire elle-même se banalise, il n'y a plus de secrets de ce côté là, c'est une affaire de laboratoire, une affaire de sous, mais il en faut beaucoup maintenant, c'est une technologie qui est devenue banale.

A - Vous pensez donc que c'est le droit de tous les peuples, de tous les pays de pouvoir obtenir cette technologie moderne ?

P - Je ne dirais pas que c'est le droit ou que ça ne l'est pas. Le traité de non prolifération, doit être respecté, c'est la base même de tout le monde civilisé. C'est un vieux proverbe latin qui a été écrit il y a 2000 ans "Pacta son seremba", (les traités doivent être respectés), mais le nombre de ceux qui ne le sont pas remplit des salles entières au Quai d'Orsay et ailleurs. Un traité n'a que la valeur que l'on veut bien lui donner. Il sont violés, ne sont pas respectés et l'un des exemples est celui de l'Irak, mais il n'y a pas que lui, bien d'autres pays agissent ainsi, alors il faut être tout- à- fait lucide. L'Union Sud-Africaine a renoncé à l'arme nucléaire, pourquoi l'a-t-elle été démantelée? Tout simplement parce que Mandela arrivait au pouvoir, et ni Declerc ni les américains, pas plus que l'ANC n'en voulaient.

A - En somme c'est politique ?

P - Mais oui, c'est une affaire politique. Internationale ! Le national c'est sacrément restreint.

A - Donc les américains n'avaient pas la même confiance envers Declerc qu'envers Nelson Mandela ?

P - Ils avaient plus confiance en Declerc qu'en Nelson Mandela parce qu'ils ne savaient pas ce que pouvait devenir l'ANC, l'African National Congress. Les américains ont toujours voulu avoir l'arme nucléaire et en être unilatéralement possesseurs; ils n'ont pas pu et ont été rattrapés très vite par les soviétiques, puis, ensuite, ils ont essayé de faire un accord avec les soviétiques pour conserver cette arme nucléaire à deux. Cet accord a été parfaitement respecté autant de la part des soviets que des américains. Il n'y a pas eu d'exportation de technologies en nucléaire de la part des soviétiques, même à l'égard de la Chine, d'où la rupture des relations entre ces deux pays.

Du côté américain c'est la même chose; les Français qui étaient alliés des américains ont du obtenir cette arme nucléaire uniquement par leur propre travail. La recherche nucléaire française qui était en très très bonne voie jusqu'en 1940 a bien entendu été interrompue par la guerre, elle a repris dès 1946. Dès que l'on a créé le CEA, le Centre de l'Energie Atomique en France on a créé une division des applications militaires et la recherche nucléaire française a repris. C'est paradoxal, mais c'est normal, sous l'égide de la gauche. A l'époque le ministre français des Armées était communiste, ensuite tout le monde sait que c'est Mendès France qui a poussé à l'arme nucléaire; c'est donc pour cela qu'il n'a pas voulu signer le traité de la CEE parce que l'une des annexes obligeait de mettre les matières fissiles au delà d'un certain seuil dans un pot en commun avec les alliés de la CED dont les allemands, ce qui bloquait la recherche nucléaire française, ou tout du moins celle-ci aurait dû être placée sous la surveillance des alliés de la CET, d'où le rejet de Mendès France ; ensuite, il y a eu l'épisode du Suez, où l'URSS a menacé les Français et les Britanniques et très objectivement les Américains faisaient cause commune avec les soviétiques pour barrer la route aux Anglais. Il y a eu des manœuvres de la flotte américaine qui étaient destinées à intimider les forces franco-britanniques qui avaient débarqué à Suez; les Français et les Britanniques avaient contre eux les Egyptiens, les Soviétiques et aussi les Américains. Les franco-britanniques ont été soumis à un ultimatum de la part des soviétiques. Tout le monde sait ce que c'est devenu. L'expédition a été arrêtée. Mais la conclusion de cette affaire est que le gouvernement français,

celui de Guy Mollet, a fait immédiatement décupler les crédits nucléaires, tandis que les américains ont pris un autre chemin. Lorsque De Gaulle, deux ans après, retrouve la France, il découvre l'arme nucléaire dans la corbeille de mariage. Toute la recherche était faite, elle était même programmée, toutes les expérimentations, tout était fait. Ce qui ne lui enlève aucun mérite, je ne cherche pas du tout à dénier la valeur ou la responsabilité du Général De Gaulle dans cette affaire, elle est immense, mais il se retrouve en continuation d'une longue politique française de recherche de l'arme nucléaire. Nous voilà un peu à l'écart des russes, des soviétiques dans cette affaire mais eux aussi leur recherche nucléaire a été extrêmement longue avec une continuité tout à fait remarquable, ayant commencé bien avant la seconde guerre mondiale; ils avaient obtenu de bon résultats, mais ils ont été contraints d'évacuer en 1940 de part l'invasion allemande. Ce qu'ils ont évacué en premier lieu ce sont les laboratoires de recherche nucléaire. La recherche nucléaire soviétique a repris dès 1942, et elle a été accélérée à partir de 43. Alors, j'écris dans mon livre que Truman, à la conférence de Podsdam, a confié à Staline que les américains possédaient l'arme nucléaire, d'où une mimique de la part de ce dernier L'arme nucléaire soviétique qu'ils avaient appelé du nom de code "Uranus "(en pensant à Béria). Pourquoi parce que Béria, en dehors du fait qu'il était le chef du KGB, en dehors des crimes qu'il avait commis, était un remarquable organisateur, et ce programme nucléaire soviétique a été mené à bonne fin par lui jusqu'à l'obtention non seulement de la bombe A mais aussi de la bombe H. Et cela en des temps records ! Alors on peut dire, et c'est certainement vrai, cela a été prouvé depuis qu'il y a eu de l'espionnage, de la part des soviétiques, mais cet espionnage, il fallait qu'il tombe dans des mains et dans des laboratoires qui soient capables d'exploiter ce qui avait été espionné, ce qui était le cas de l'URSS. On peut toujours espionner les secrets nucléaires français, américains, russes et d'autres, et puis les transmettre chez les esquimaux, ça ne donnera rien du tout parce qu'il n'y a pas de laboratoires de recherche, parce qu'il n'y a pas de scientifiques, parce qu'il n'y a rien du tout. Il faut savoir les exploiter ; en tout cas, chez les Soviétiques à l'époque, c'était tout à fait possible. Par ailleurs, si espionnage il y a eu, en ce qui concerne la bombe A, ceci devient inexact en ce qui concerne la bombe H puisque les soviétiques l'ont eue opérationnelle en l'état plus vite que les américains. Alors si espionnage il y a eu, c'est parti donc dans l'autre sens Je ne crois pas que là, ça ait marché exactement.

A - Mon général ne pensez-vous pas qu'après la signature définitive des accords, les peuples très puissants comme les Américains, vont avoir les moyens d'une manipulation sur l'arme nucléaire mondiale ?



Lors d'un précédent entretien, vous avez parlé des essais nucléaires autorisés par Jacques Chirac : ils servaient, vous l'avez précisé, à montrer, avant la signature du traité, que la France disposait encore de quelque chose...

Les Américains se prétendent toujours leaders du monde entier, ont le souci de faire aboutir un traité, mais ce sont eux-mêmes qui ont utilisé cet arme pour la première fois, ils ont massacré des millions de japonais. Alors je ne sais pas comment le monde entier peut faire confiance aux Etats-Unis avec la force dont ils disposent, puisque, dans le domaine nucléaire, ils sont plus forts que d'autres pays... ne pensez-vous donc pas que ça va aussi être un danger mondial pour les autres pays d'autant plus que l'Amérique a eu peur à un moment donné de Mandela. Mais Mandela c'était un prisonnier politique... enfin, il n'avait pas le pouvoir.

Alors quel est votre avis ?

P - Ce que vous dites est tout à fait exact, et c'est un peu paradoxal, du fait que les Etats-Unis qui ont été seuls à utiliser l'arme nucléaire se fassent maintenant pratiquement les champions de son interdiction. Il faut être lucide, le traité de non-prolifération est bien entendu très discriminatoire. Il autorise légalement le club nucléaire, c'est-à-dire les pays nucléaires que sont les Etats-Unis, la Grande-Bretagne, la France et la Chine à être possesseurs de cette arme nucléaire, tandis que les autres pays signataires s'interdisent désormais de l'avoir. A partir du moment bien sûr où ils ont signé. Alors de part les termes du traité, on doit travailler à la dénucléarisation.

A - De tous les pays ?

P - De tous les pays y compris ceux du Club Nucléaire. Cette année, en 1996, on doit signer un traité complet des interdictions des armements nucléaires, des essais nucléaires. D'abord les essais de très faible amplitude ne peuvent pas être détectés et les Américains eux mêmes ont procédé à quelque 2.000 essais, qui n'ont pas été détectés.

A - Ils ne les ont pas déclarés ?

P - Non.

A - Alors c'est qu'ils ont triché ?

P - Oui ils ont triché, mais ce sont eux qui ont dit qu'ils avaient triché, pour montrer leur force et puis pour expliquer très officiellement que les moyens

de détection ne sont pas parfaits. Effectivement les moyens de détection sont de type sismique. Lorsqu'il s'agit d'une très faible amplitude et qu'elle est souterraine, cette expérimentation, on ne la détecte pas. Alors on peut continuer à faire ces essais.

Tout le monde est bien d'accord y compris les français pour se doter de moyens de simulation. Si on veut simuler, ce sont donc des expérimentations nucléaires que l'on ne prévoit pas de s'interdire puisque l'on simule. Alors, il ne faut pas être naïfs, l'arme nucléaire est un moyen, ce n'est pas une fin, et comme tout moyen elle est à la disposition de l'homme qui en fait ce qu'il veut selon ses intentions; il ne faut pas être aveugle, ne pas être figé, naïf, ni angélique, il faut voir les choses comme elles sont et non pas comme on voudrait qu'elles soient, il ne fallait pas l'inventer, mais voilà on l'a inventée. Maintenant comme on l'a inventée on ne l'a désinventera pas, pas plus que l'on n'a désinventé la poudre à canon, l'arbalète; l'arme existe et puis c'est fini. Alors, à limite, je dirais que les Russes sont très forts, et il n'y a pas d'arme absolue, ils travaillent et ne sont pas les seuls à chercher une parade. La parade c'est l'interception des missiles qui envoient l'arme nucléaire, donc le vecteur, un système de vecteur de port. Alors les soviétiques se sont attaqués à ça; les russes continuent, et toutes les technologies, toutes les recherches portent à l'heure actuelle sur l'attaque du missile, c'est-à-dire comment l'intercepter. Il y a plusieurs systèmes : le premier c'est le missile intercepteur qui intercepte tout simplement un antimissile ; le deuxième système utilisé, qui a surtout la faveur des russes, c'est l'impulsion électromagnétique, qui consiste à faire exploser à une altitude et à une force convenue, une arme nucléaire qui permet de liquider, de griller les composants électroniques des missiles. Pour parler plus simplement, d'une façon schématique, il s'agit de créer dans l'espace extra-atmosphérique un gigantesque court-circuit. Le composant est grillé, et à ce moment là, le missile avec sa tête nucléaire devient un bout de ferraille qui n'a strictement plus aucune utilité, plus aucune valeur. Alors c'est pour cela que je me répète, il n'y a pas d'arme absolue. Maintenant, nous, Européens, Occidentaux, et humains, nous sommes à la veille de cette ère nucléaire, qui a commencé il y a 50 ans. Au regard de l'histoire, c'est très faible, et nous n'avons pas encore une parade correcte, mais Américains et Russes y travaillent, ces derniers surtout car c'est dans leur philosophie, dans leur recherche. Ils estiment qu'il n'y a pas d'arme absolue en terme marxiste, dont il faut pas oublier qu'ils sont imprégnés. Les soviétiques estimaient qu'il y avait des lois de la guerre. Ils appelaient ça les lois de la négation. Négation c'est-à-dire qu'on nie une arme, on l'interdit par des moyens, et que cette interdiction, cette parade peut être comprise par une autre parade alors on nie ce qui est déjà nié et ainsi de suite, alors les

marxistes finalement n'ont pas découvert grand chose parce qu'en Occident on le savait; aussi, appelle-t-on ça la lutte entre le glaive et le bouclier, la défensive et l'offensive, le boulet et la cuirasse, mais y a pas de cuirasse qui puisse arrêter un boulet on trouve toujours un boulet qui troue la cuirasse et quand on a trouvé la cuirasse que ne troue pas un boulet on fait un boulet plus fort et ainsi de suite, et cela s'appelle la course aux armements.

A - Pensez-vous que ce traité peut être simulé ? Peut-on le mettre en route comme c'était programmé et si oui, y a-t-il une meilleure solution pour l'arme nucléaire mondiale ?

P - Oui le traité d'interdiction complète des essais sera signé, mais quelle valeur aura-t-il ? on ne peut pas empêcher les essais de se faire et on ne peut pas les détecter. Rien n'indique que la Chine ne va pas procéder à un nouvel essai nucléaire. Il sera bien entendu le dernier, c'est ce qu'elle dira toujours; ensuite, dans un avenir lointain, si les Etats-Unis veulent procéder à un petit tir nucléaire en souterrain, qui pourra les en empêcher puisqu'on ne pourra pas le détecter. Ils ont des systèmes de simulation qui permettent de se passer de ces essais nucléaires, ce que ne peuvent pas certains pays, tout simplement parce qu'ils n'ont pas les systèmes de simulation, mais ils les auront. On n'arrête pas le progrès. Les facultés et les systèmes de compréhension, les systèmes d'éducation et de formation à l'étranger dans ce qu'on appelait le tiers-monde, certaines facultés scientifiques du tiers-monde valent celles des occidentaux. Je n'en prends qu'un seul exemple :

Taiwan recherchait l'arme nucléaire puis il a été arrêté par les Etats-Unis, mais comme ce pays a une puissance scientifique qui lui permet d'y accéder, la veulent-ils ou non ? Ça, c'est une affaire politique, et à la question : peuvent-ils l'avoir ou ne peuvent-ils pas l'avoir, la réponse est : ils peuvent l'avoir. Il en est de même de l'Allemagne, et la liste des pays qui sont susceptibles d'avoir l'arme nucléaire est nombreuse, à la date d'aujourd'hui, elle dépasse la trentaine. Alors, la veulent-t-il ou ne la veulent-t-ils pas ? C'est une affaire politique, mais la souche scientifique est irréfutable : oui ils le peuvent.

A - Je voudrais vous poser une question d'actualité qui concerne l'atome rouge c'est-à-dire les actes des terroristes comme celui qui a été perpétré récemment à Paris. Comment se fait-il que les terroristes se permettent d'opérer tranquillement en France et que les peuples qui agissent derrière eux soient équipés de l'arme nucléaire après la signature du traité ? Un terrorisme qui vient d'Iran, d'Algérie, et qui est même de concurrence

internationale, alors ne pensez-vous pas que ces pays là, ces actes là, ces gens là, s'ils utilisent un jour l'arme nucléaire représentent un réel danger pour l'humanité!

P - Le terrorisme nucléaire, à l'heure actuelle est impossible. Si l'arme nucléaire est pratiquement au niveau de n'importe quel état, il n'en est pas de même pour un petit groupe d'individus et on ne fabrique pas l'arme nucléaire dans la réserve d'une épicerie. Maintenant si un Etat se livre au terrorisme, fait du terrorisme d'état, alors là, tout est possible. Dans l'avenir est-ce que des groupes d'individus de ce genre-là auront autant de capacités à fabriquer une arme nucléaire qu'aujourd'hui ils en ont de fabriquer un canon, un pistolet, ou une arme quelconque? Mais enfin, faute de pouvoir fabriquer un canon ou un pistolet on l'achète. N'exagérons pas sur l'arme nucléaire; là aussi, elle ne se vend pas dans les Prisunics, et elle ne sera jamais vendue dans les supermarchés, non plus même dans un avenir lointain mais le terrorisme d'Etat oui, ce n'est pas exclusivement exclu. On a ouvert la boîte de Pandore, et maintenant qu'elle est ouverte on peut plus la refermer.

A - Que pensez-vous des essais nucléaires français ?

P - Je pense que Jacques Chirac avait raison de promouvoir cette série d'essais nucléaires. Il avait raison parce qu'il était absolument indispensable de poursuivre le programme français ; par contre, je ne comprends pas son erreur lorsqu'il a déclaré la poursuite de ces essais six mois auparavant alors qu'aucun de ses prédécesseurs ni De Gaulle, ni Pompidou, ni Giscard d'Estaing, ni Mitterrand n'avait annoncé à l'avance qu'ils allaient procéder à des essais. Moi, j'appelle ça une erreur politique. Le Président de la République française a commis une erreur politique. Ça n'était pas la peine de l'annoncer et d'exciter l'opinion publique internationale. On ne peut pas dire les choses plus simplement que je ne le dis.

A - Ne pensez-vous pas mon général que le fait de déclarer son intention à la veille de la signature ne peut que être positif et affirmer le caractère de Monsieur Jacques Chirac, tout en soulignant la différence de la France par rapport aux américains et aux anglais ?

P -On l'aurait bien vu lorsque les essais auraient été réalisés, ça n'était pas la peine de déclarer, l'intention de rupture du moratoire quelque chose comme six mois à l'avance, cela paraissait comme un déficit. C'était totalement inutile; ensuite, les essais une fois réalisés, c'est à grands fracas qu'on démantèle tout.

Le démantèlement des sites nucléaires français n'empêchera pas la prolifération. Je pense que rien n'interdit de poursuivre ces essais, soit par des systèmes de simulation, ce que font les américains, les russes et les français puisqu'ils mettent au point un système de simulation et ça n'interdit pas non plus des essais occultes, des essais clandestins de faible amplitude. Le problème maintenant n'est plus d'avoir la puissance, ce sont les problèmes de puissance qui font l'arme nucléaire, les problèmes pour avoir des charges variables ou de très faible intensité. Les expérimentations peuvent-être réalisées soit par simulation soit d'une façon clandestine, et on ne le saura pas.

A - On utilise le nucléaire pour produire de l'énergie, alors si certains pays prochainement n'ont pas l'occasion d'avoir cette technologie n'auront-ils pas manqué quelque chose qui serait utile pour ces pays là ?

P - Tout à fait. L'énergie nucléaire est à peu près indispensable pour être transformée en énergie électrique. L'énergie nucléaire est la plus rentable et la moins coûteuse qui soit, c'est aussi la plus écologique, celle qui conduit au moins de dégâts pour l'environnement à condition bien entendu qu'il n'y ait pas de Tchernobyl à répétition, je dirais qu'il n'y a pas de Tchernobyl du tout. Les accidents sont possibles, s'il n'y a pas une surveillance très étroite. Alors il faut reconnaître à la France que c'est encore chez nous que les systèmes de sécurité sont les plus forts les plus puissants, c'est là que ça se joue le mieux. Maintenant les autres pays et la France aussi n'est pas à l'abri de l'accident, surtout si les mesures de sécurité ne sont pas prises. D'un côté il faut aussi reconnaître que la puissance des mouvements écologiques incite profondément les Etats à doubler, tripler, quadrupler, quintupler les systèmes de sécurité. Si Tchernobyl a eu lieu, ce n'est certainement pas par hasard, c'est parce qu'en URSS, à l'époque, il n'y avait pas d'opposition, pas de système écolo, de force écologique. Alors, par un souci de rentabilité, l'Etat soviétique a fait tout et n'importe quoi dans un seul but de rentabilité. En méprisant radicalement les notions les plus élémentaires de sécurité, ils ont transformé les soviétiques en une poubelle, ce qui est impossible en Europe occidentale parce qu'il y a des mouvements écologiques qui s'y opposeraient immédiatement.

A - Est-ce qu'il n'y a pas une certaine hypocrisie de la part de tous ces pays qui vont signer ? Parce qu'à la limite ils vont signer et, en laboratoire, ils vont continuer leurs recherches.

P - Tout à fait, c'est une hypocrisie gigantesque et je l'écris dans mon livre

"L'ATOME ROUGE" qui paraît aux EDITIONS L'HARMATTAN, le traité de non-prolifération est un traité discriminatoire qui maintient la puissance nucléaire des cinq pays dits nucléaires c'est-à-dire ceux qui ont légalement l'arme nucléaire, c'est-à-dire ceux qui ont pu procéder à une expérimentation nucléaire avant le 1er janvier 1967. Alors ceux-là sont légalement nucléaires, ils ont le droit d'être nucléaires, et ce privilège ils le maintiennent.

A - Ils peuvent signer ce traité parce que justement ils ont tout ça ?

P - Oui et ils l'ont signé. Le traité a été signé en 68 et il est rentré en application en 1970 avec effet rétroactif au 1er janvier 1967. Tous ceux qui avaient, de par le traité, l'arme nucléaire antérieurement au 1er janvier 1967 l'ont légalement. Ceux qui l'ont sans avoir procédé à des essais nucléaires avant cette date, l'ont illégalement, et tous ceux qui voudraient l'avoir seraient également dans l'illégalité. Bien-sûr que c'est une gigantesque hypocrisie.

A - Est-ce que l'on peut se servir, acheter ce qu'on appelait à l'époque des bombinettes, c'est-à-dire des bombes qui détruiraient plus localement ?

P - Il faut voir quand même, on ne manie pas l'arme nucléaire comme on veut. Elle a été utilisée contre les Japonais. Depuis cette date, août 1945, elle n'a plus été utilisée d'un commun accord entre les deux super grands, c'est-à-dire les Américains et les Soviétiques. Il était clair que pour l'un et l'autre camp que toute utilisation de l'arme nucléaire aboutirait à un suicide collectif des Etats-Unis, de l'URSS et de celui de la planète. Alors, c'est cet équilibre de la terreur qui a empêché l'utilisation de l'arme nucléaire. De part et d'autre, on a sorti des stratégies qui s'appellent des stratégies de la dissuasion qui visent à dissuader l'adversaire d'utiliser l'arme nucléaire. C'est très clair maintenant on ne peut pas utiliser son armement nucléaire en le menaçant d'une riposte qui serait encore plus forte, riposte nucléaire. C'est très clair maintenant on ne peut pas utiliser l'arme nucléaire n'importe comment et n'importe où, mais ce que vous avez indiqué, c'est-à-dire la recherche de l'armement nucléaire de faible capacité, les américains appellent ça les mini-youks, c'est une technologie qui est acquise, mais il y a eu des mortiers de l'artillerie nucléaire, des obus nucléaires qui ont été mis en oeuvre et qui n'ont pas été utilisés Dieu merci il n'y a pas de guerre.

Maintenant il faut être lucide. Il faut pouvoir se défendre de manière à empêcher que les conflits n'interviennent et en attendant ce n'est pas avec des belles paroles que les conflits n'interviennent pas et que les totalitarismes

s'effondrent. L' URSS était une dérive communiste, une dérive bureaucratique qui a viré au totalitarisme entre la pensée de Marx à l'origine et entre ce qu'en ont fait Lénine, Staline et ses successeurs, il y a un monde. Marx n'a jamais prôné la guerre à outrance ; or l'URSS était surarmée, et si elle n'a pas utilisé son armement, c'est parce qu'il y avait un équilibre qui était fait à l'ouest et que l'ouest a su contrer cette menace militaire par une riposte possible, et voilà pourquoi la guerre n'a pas eu lieu. Si on remontait l'histoire d'il y a 50 ans, la guerre contre l'Allemagne, les bonnes paroles, les grands discours, les prêches n'ont rien fait. Le totalitarisme hitlérien, il a fallu l'abattre par la force des armes, sinon c'est lui qui aurait submergé les démocraties. Certaines démocraties, de part le jeu du capital et d'une concurrence, ont tendance à opprimer elles aussi, et là il ne faut pas faire d'angélisme, de même que si les dépenses de défense diminuent dans le monde occidental, au Mali elles montent comme la Thaïlande qui est en train de se doter d'un porte-avion, mais ça n'est pas pour faire des promenades en mer.

Un auditeur pose une question à Monsieur Abbasi :

A propos de l'Iran, je me pose personnellement et en cercle familial plusieurs questions précises. La première ce sont les relations entre l'Iran et le Hezbollah, et, à venir peut-être entre l'Iran et la Syrie; je sais que ces Etats ne s'aiment pas tellement, mais ils ont peut-être des intérêts en commun ? Ensuite, le potentiel futur de l'Iran, si jamais la centrale nucléaire se terminera d'être construite, si on la laisse finir, les éventuelles réactions des USA au cas déjà pour la montée du terrorisme si ça continue comme ça c'est grave et envers l'éventuelle puissance nucléaire. Connaissant l'exemple de la Libye et de l'Irak, on ne les laisserait peut-être pas dépasser un certain seuil.

A - Comme tout le monde le sait, le Hezbollah est une branche politique liée avec l'Iran, ce qui existe au Liban ce sont des chiites qui sont liés avec l'Iran. Même l'Iran les considère comme des Iraniens et eux considèrent l'Iran comme leur pays, la caisse de l'Iran, c'est leur caisse.

L'Iran a fait la guerre contre l'Irak pendant plusieurs années, la Syrie était tellement contente de cette guerre car elle avait toujours des problèmes avec l'Irak, et elle voulait bien que quelqu'un s'en occupe. Actuellement, elle a de bonnes relations avec l'Iran qui aide beaucoup la Syrie dans le domaine du pétrole. Syrie, Libye et Iran sont trois pays très liés. L'Iran est lié avec les autres pays, que ce soit l'Amérique, Israël, l'Angleterre et l'Allemagne et actuellement avec la France, ça commence, mais il faut pas oublier que même à la veille de la guerre Iran-Irak avait même des relations avec Israël. Comme

le disais Ari Ben Menaché, ancien conseiller de Isaac Shamir, tous les contrats concernant les armes étaient faits par l'intermédiaire des israéliens. En Iran, comme en Israël, comme aux Etats-Unis, il y a plusieurs partis, ce qu'il n'y a pas en Iran puisque les partis politiques sont interdits. Il y a plusieurs ayatollahs au gouvernement iranien. On parle ici de république islamique d'Iran, ce n'est pas une république puisque république ne colle pas avec l'Islam. L'Islam est une religion et tout comme le chrétien, le judaïsme, ce sont des lois de dieu. En Iran, il y a un gouvernement islamique, d'après Khomeiny, c'est l'état des ayatollahs, c'est-à-dire que les ayatollahs sont maîtres des gens. Charles Hernu et la dernière croisade.

L'ayatollah c'est celui qui va apprendre son doctorat dans la religion islamique. Il doit appliquer le devoir de dieu, il devient un roi. Le problème actuel de l'Iran, c'est qu'une partie des gens veulent gouverner au nom d'une république islamique; font une assemblée islamique, des gouvernements, des ministres, nouent des relations avec l'occident, l'orient et à côté ils sont des ayatollahs.

**Aussi Ecrit Par David ABBASI :**

